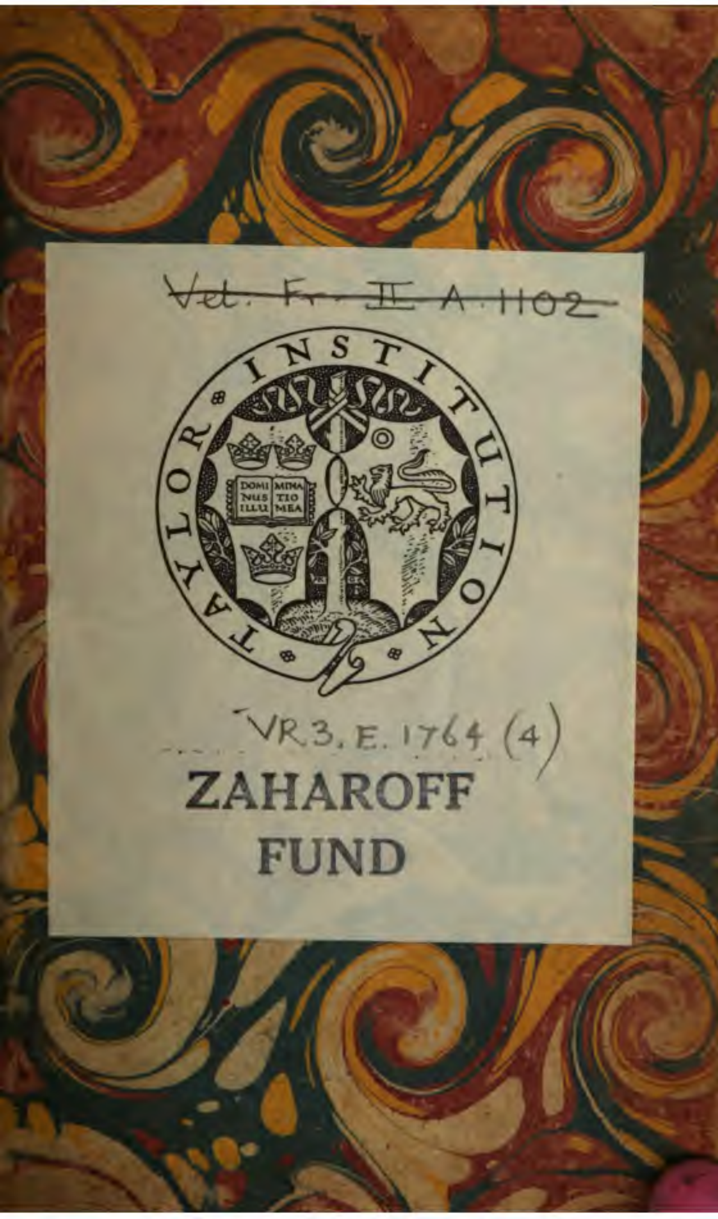



JUSTUS PROPOSITI TENAX
William Ferrand.



Vet. Fr. II A. 1102
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
VR.3.E.1764 (4)
ZAHAROFF
FUND


JUSTUS PROPOSITI TENAX
William Ferrand.



Vet. Fr. II A. 1102
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
VR.3.E.1764 (4)
ZAHAROFF
FUND

EMILE,

OU

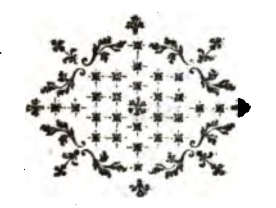
DE L'EDUCATION.

PAR J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

Sanabilibus ægrotamus malis; ipsaque nos in rectum genitos natura, si emendari velimus, juvat.

Sen. de irâ L. II. c. 13.

TOME QUATRIEME.



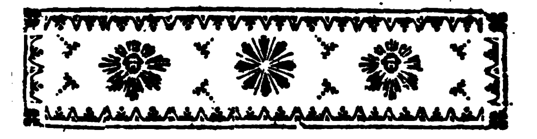
A AMSTERDAM,
Chez JEAN NÉAULME, Libraire.

M. DCC. LXIV.

Avec Privilege de Nosseigneurs les Etats de Hollande & de Westfrise.



Circé, *Liv. V.*



ÉMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

LIVRE CINQUIEME.

NOUS voici parvenus au dernier acte de la Jeunesse ; mais nous ne sommes pas encore au dénouement.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Emile est homme ; nous lui avons promis une compagne, il faut la lui donner. Cette compagne est Sophie. En quels lieux est son asyle ? Où la trouverons-nous ? Pour la trouver, il la faut connoître. Sachons premierement ce qu'elle est, nous jugerons mieux des lieux qu'elle habite ; & quand nous l'aurons trouvée, encore tout ne sera-t-il pas fait. *Puisque notre jeune Gentilhomme*, a dit Locke, *est prêt à se marier*,

il est temps de le laisser auprès de sa Maîtresse. Et là-dessus, il finit son ouvrage. Pour moi, qui n'ai pas l'honneur d'élever un Gentilhomme, je me garderai d'imiter Locke en cela.

SOPHIE

OU

LA FEMME.

SOPHIE doit être femme comme Emile est homme ; c'est-à-dire, avoir tout ce qui convient à la constitution de son espece & de son sexe, pour remplir sa place dans l'ordre physique & moral. Commençons donc par examiner les conformités & les différences de son sexe & du nôtre.

En tout ce qui ne tient pas au sexe, la femme est homme ; elle a les mêmes organes, les mêmes besoins, les mêmes facultés ; la machine est construite de la même maniere, les pieces en sont les mêmes, le jeu de l'une est celui de l'autre, la figure est semblable ; & sous quelque rapport qu'on les considere, ils ne different entr'eux que du plus au moins.

En tout ce qui tient au sexe, la femme

& l'homme ont par-tout des rapports, & par-tout des différences ; la difficulté de les comparer vient de celle de déterminer dans la constitution de l'un & de l'autre ce qui est du sexe, & ce qui n'en est pas. Par l'anatomie comparée, & même à la seule inspection, l'on trouve entr'eux des différences générales qui paroissent ne point tenir au sexe : elles y tiennent pourtant ; mais par des liaisons que nous sommes hors d'état d'appercevoir, nous ne savons jusqu'où ces liaisons peuvent s'étendre ; la seule chose que nous savons avec certitude, est que tout ce qu'ils ont de commun, est de l'espece, & que tout ce qu'ils ont de différent, est du sexe : sous ce double point de vue, nous trouvons entr'eux tant de rapports & tant d'oppositions, que c'est peut-être une des merveilles de la nature d'avoir pu faire deux êtres si semblables, en les constituant si différemment.

Ces rapports & ces différences doivent influer sur le moral : cette conséquence est sensible, conforme à l'expérience, & montre la vanité des disputes sur la préférence ou l'égalité des sexes ; comme si chacun des deux, allant aux fins de la nature, selon sa destination particuliere, n'étoit pas plus parfait en cela que s'il ressembloit davantage à l'autre. En ce qu'ils ont de commun, ils sont égaux ; en ce qu'ils ont de différent, ils ne sont pas comparables : une femme

parfaite, & un homme parfait, ne doivent pas plus ſe reſſembler d'eſprit que de viſage, & la perfection n'eſt pas ſuſceptible de plus & de moins.

Dans l'union des ſexes, chacun concourt également à l'objet commun, mais non pas de la même maniere. De cette diverſité naît la premiere différence aſſignable entre les rapports moraux de l'un & de l'autre. L'un doit être actif & fort, l'autre paſſif & foible : il faut néceſſairement que l'un veuille & puiſſe ; il ſuffit que l'autre réſiſte peu.

Ce principe établi, il s'enſuit que la femme eſt faite ſpécialement pour plaire à l'homme : ſi l'homme doit lui plaire à ſon tour, c'eſt d'une néceſſité moins directe : ſon mérite eſt dans ſa puiſſance, il plaît par cela ſeul qu'il eſt fort. Ce n'eſt pas ici la loi de l'amour, j'en conviens ; mais c'eſt celle de la nature, antérieure à l'amour même.

Si la femme eſt faite pour plaire & pour être ſubjuguée, elle doit ſe rendre agréable à l'homme au lieu de le provoquer : ſa violence à elle eſt dans ſes charmes ; c'eſt par eux qu'elle doit le contraindre à trouver ſa force, & à en uſer. L'art le plus ſûr d'animer cette force, eſt de la rendre néceſſaire par la réſiſtance. Alors l'amour propre ſe joint au deſir, & l'un triomphe de la victoire que l'autre lui fait remporter. De là, naiſſent l'attaque & la défenſe, l'audace d'un

ſexe, & la timidité de l'autre, enfin la modeſtie & la honte dont la nature arma le foible pour aſſervir le fort.

Qui eſt-ce qui peut penſer qu'elle ait preſcrit indifféremment les mêmes avances aux uns & aux autres, & que le premier à former des deſirs, doive être auſſi le premier à les témoigner? Quelle étrange dépravation de jugement! L'entrepriſe ayant des conſéquences ſi différentes pour les deux ſexes, eſt-il naturel qu'ils aient la même audace à s'y livrer? Comment ne voit-on pas, qu'avec une ſi grande inégalité dans la miſe commune, ſi la réſerve n'impoſoit à l'un la modération que la nature impoſe à l'autre, il en réſulteroit bientôt la ruine de tous deux, & que le Genre-humain périroit par les moyens établis pour le conſerver? Avec la facilité qu'ont les femmes d'émouvoir les ſens des hommes, & d'aller réveiller au fond de leurs cœurs les reſtes d'un tempérament preſque éteint, s'il étoit quelque malheureux climat ſur la terre, où la philoſophie eût introduit cet uſage, ſur-tout dans les pays chauds, où il naît plus de femmes que d'hommes; tyranniſés par elles, ils ſeroient enfin leurs victimes, & ſe verroient tous traîner à la mort, ſans qu'ils puſſent jamais s'en défendre.

Si les femelles des animaux n'ont pas la même honte, que s'enſuit-il? Ont-elles

comme les femmes les desirs illimités auxquels cette honte sert de frein ? Le desir ne vient pour elles qu'avec le besoin ; le besoin satisfait, le desir cesse ; elles ne repoussent plus le mâle par feinte (1), mais tout de bon : elles font tout le contraire de ce que faisoit la fille d'Auguste, elles ne reçoivent plus de passagers quand le navire a sa cargaison. Même quand elles sont libres, leurs temps de bonne volonté sont courts & bientôt passés ; l'instinct les pousse, & l'instinct les arrête : où sera le supplément de cet instinct négatif dans les femmes, quand vous leur aurez ôté la pudeur ? Attendre qu'elles ne se soucient plus des hommes, c'est attendre qu'ils ne soient plus bons à rien.

L'Etre suprême a voulu faire en tout honneur à l'espece humaine ; en donnant à l'homme des penchants sans mesure, il lui donne en même-temps la loi qui les regle, afin qu'il soit libre & se commande à lui-même ; en le livrant à des passions immodérées, il joint à ces passions la raison pour les gouverner ; en livrant la femme à des desirs illimités, il joint à ces desirs la pudeur pour

(1) J'ai déja remarqué que les refus de simagrée & d'agacerie, sont communs à presque toutes les femelles, même parmi les animaux, & même quand elles sont le plus disposées à se rendre : il faut n'avoir jamais observé leur manége, pour disconvenir de cela.

les contenir. Pour surcroît, il ajoute encore une récompense actuelle au bon usage de ses facultés, savoir le goût qu'on prend aux choses honnêtes lorsqu'on en fait la regle de ses actions. Tout cela vaut bien, ce me semble, l'instinct des bêtes.

Soit donc que la femelle de l'homme partage ou non ses desirs, & veuille ou non les satisfaire, elle le repousse & se défend toujours, mais non pas toujours avec la même force, ni par conséquent avec le même succès. Pour que l'attaquant soit victorieux, il faut que l'attaqué le permette ou l'ordonne ; car que de moyens adroits n'a-t-il pas pour forcer l'aggresseur d'user de force ? Le plus libre & le plus doux de tous les actes n'admet point de violence réelle ; la nature & la raison s'y opposent : la nature, en ce qu'elle a pourvu le plus foible d'autant de force qu'il en faut pour résister quand il lui plaît ; la raison, en ce qu'une violence réelle est non-seulement le plus brutal de tous les actes, mais le plus contraire à sa fin : soit parce que l'homme déclare ainsi la guerre à sa compagne, & l'autorise à défendre sa personne & sa liberté aux dépens même de la vie de l'aggresseur ; soit parce que la femme seule est juge de l'état où elle se trouve, & qu'un enfant n'auroit point de pere, si tout homme en pouvoit usurper les droits.

Voici donc une troisieme conséquence,

de la constitution des sexes ; c'est que le plus fort soit le maître en apparence, & dépende en effet du plus foible ; & cela, non par un frivole usage de galanterie, ni par une orgueilleuse générosité de protecteur ; mais par une invariable loi de la nature, qui, donnant à la femme plus de facilité d'exciter les desirs, qu'à l'homme de les satisfaire, fait dépendre celui-ci, malgré qu'il en ait, du bon plaisir de l'autre, & le contraint de chercher à son tour à lui plaire, pour obtenir qu'elle consente à le laisser être le plus fort. Alors ce qu'il y a de plus doux pour l'homme dans sa victoire, est de douter si c'est la foiblesse qui cede à la force, ou si c'est la volonté qui se rend ; & la ruse ordinaire de la femme, est de laisser toujours ce doute entr'elle & lui. L'esprit des femmes répond en ceci parfaitement à leur constitution : loin de rougir de leur foiblesse, elles en font gloire ; leurs tendres muscles sont sans résistance ; elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers fardeaux ; elles auroient honte d'être fortes : pourquoi cela ? ce n'est pas seulement pour paroître délicates, c'est par une précaution plus adroite ; elles se ménagent de loin des excuses, & le droit d'être foibles au besoin.

Le progrès des lumieres acquises par nos vices, a beaucoup changé sur ce point les anciennes opinions parmi nous ; & l'on ne

parle plus guere de violences, depuis qu'elles sont si peu nécessaires, & que les hommes n'y croient plus (2) : au lieu qu'elles sont très communes dans les hautes antiquités Grecques & Juives, parce que ces mêmes opinions sont dans la simplicité de la nature, & que la seule expérience du libertinage a pu les déraciner. Si l'on cite de nos jours moins d'actes de violence, ce n'est sûrement pas que les hommes soient plus tempérants, mais c'est qu'ils ont moins de crédulité; & que telle plainte, qui jadis eut persuadé des peuples simples, ne feroit de nos jours qu'attirer les ris des moqueurs : on gagne davantage à se taire. Il y a dans le Deutéronôme une loi par laquelle une fille abusée étoit punie avec le séducteur, si le délit avoit été commis dans la Ville; mais s'il avoit été commis à la campagne ou dans des lieux écartés, l'homme seul étoit puni : *car*, dit la Loi, *la fille a crié, & n'a point été étendue*. Cette bénigne interprétation apprenoit aux filles à ne pas se laisser surprendre en des lieux fréquentés.

L'effet de ces diversités d'opinions sur les mœurs est sensible. La galanterie moderne en est l'ouvrage. Les hommes, trou-

(2) Il peut y avoir une telle disproportion d'âge & de force, qu'une violence réelle ait lieu; mais traitant ici de l'état relatif des sexes, selon l'ordre de la nature, je les prends toutes deux dans le rapport commun qui constitue cet état.

vant que leurs plaisirs dépendoient plus de la volonté du beau sexe qu'ils n'avoient cru, ont captivé cette volonté par des complaisances dont il les a bien dédommagés.

Voyez comment le physique nous amene insensiblement au moral, & comment de la grossiere union des sexes, naissent peu à peu les plus douces loix de l'amour. L'empire des femmes n'est point à elles, parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainsi le veut la nature ; il étoit à elles, avant qu'elles parussent l'avoir : ce même Hercule, qui crut faire violence aux cinquante filles de Thespitius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale, & le fort Samson n'étoit pas si fort que Dalila. Cet empire est aux femmes, & ne peut leur être ôté, même quand elles en abusent ; si jamais elles pouvoient le perdre, il y a long-temps qu'elles l'auroient perdu.

Il n'y a nulle parité entre les deux sexes quant à la conséquence du sexe. Le mâle n'est mâle qu'en certains instants, la femelle est femelle toute sa vie, ou du moins toute sa jeunesse : tout la rappelle sans cesse à son sexe ; & pour en bien remplir les fonctions, il lui faut une constitution qui s'y raporte. Il lui faut du ménagement durant sa grossesse, il lui faut du repos dans ses couches, il lui faut une vie molle & sédentaire pour allaiter ses enfants, il lui faut, pour les élever, de la pa-

tience & de la douceur, un zele, une affection que rien ne rebute ; elle sert de liaison entr'eux & leur pere, elle seule les lui fait aimer, & lui donne la confiance de les appeller siens. Que de tendresse & de soins ne lui faut il point pour maintenir dans l'union toute la famille! Et enfin tout cela ne doit pas être des vertus, mais des goûts, sans quoi l'espece humaine seroit bientôt éteinte.

La rigidité des devoirs relatifs des deux sexes, n'est ni ne peut être la même. Quand la femme se plaint là-dessus de l'injuste inégalité qu'y met l'homme, elle a tort ; cette inégalité n'est point une institution humaine, ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé, mais de la raison : c'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfants, d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'est permis à personne de violer sa foi ; & tout mari infidele, qui prive sa femme du seul prix des austeres devoirs de son sexe, est un homme injuste & barbare : mais la femme infidelle fait plus, elle dissout la famille, & brise tous les liens de la nature ; en donnant à l'homme des enfants qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns & les autres ; elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux au monde, c'est celui d'un malheureux pere qui, sans con-

fiance en sa femme, n'ose se livrer aux plus doux sentimens de son cœur ; qui doute, en embrassant son enfant, s'il n'embrasse point l'enfant d'un autre, le gage de son déshonneur, le ravisseur du bien de ses propres enfants. Qu'est-ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets, qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre, en les forçant de feindre de s'entr'aimer ?

Il n'importe donc pas seulement que la femme soit fidelle, mais qu'elle soit jugée telle par son mari, par ses proches, par tout le monde : il importe qu'elle soit modeste, attentive, réservée, & qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en sa propre conscience, le témoignage de sa vertu : s'il importe qu'un pere aime ses enfants, il importe qu'il estime leur mere. Telle sont les raisons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, & leur rendent l'honneur & la réputation non moins indispensables que la chasteté. De ces principes dérive, avec la différence morale des sexes, un motif nouveau de devoir & de convenance, qui prescrit spécialement aux femmes l'attention la plus scrupuleuse sur leur conduite, sur leurs manieres, sur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux, & que leurs devoirs sont les mêmes, c'est se perdre en déclamations vaines, c'est ne rien dire, tant qu'on ne répondra pas à cela.

N'est-ce pas une maniere de raisonner bien solide, de donner des exceptions pour réponse à des loix générales aussi bien fondées ? Les femmes, dites-vous, ne font pas toujours des enfants ? Non, mais leur destination propre est d'en faire. Quoi ! parce qu'il y a dans l'Univers une centaine de grandes Villes où les femmes, vivant dans la licence, font peu d'enfants, vous prétendez que l'état des femmes est d'en faire peu ! Et que deviendroient vos Villes, si les campagnes éloignées, où les femmes vivent plus simplement & plus chastement, ne réparoîtent la stérilité des Dames ? Dans combien de Provinces les femmes qui n'ont fait que quatre ou cinq enfants passent pour peu fécondes (3) ! Enfin que telle ou telle femme fasse peu d'enfants, qu'importe ? L'état de la femme est-il moins d'être mere, & n'est-ce pas par des loix générales que la nature & les mœurs doivent pourvoir à cet état ?

Quand il y auroit entre les grossesses d'aussi longs intervalles qu'on le suppose,

---

(3) Sans cela l'espece dépériroit nécessairement : pour qu'elle se conserve, il faut, tout compensé, que chaque femme fasse à peu près quatre enfants ; car des enfants qui naissent il en meurt près de la moitié avant qu'ils puissent en avoir d'autres, & il en faut deux restants pour représenter le pere & la mere. Voyez si les Villes vous fourniront cette population-là.

une femme changera-t-elle ainsi brusquement & alternativement de maniere de vivre sans péril & sans risque ? Sera-t-elle aujourd'hui nourrice, & demain guerriere ? Changera-t-elle de tempérament & de goûts, comme un caméléon de couleurs ? Passera-t-elle tout-à-coup de l'ombre de la clôture, & des soins domestiques, aux injures de l'air, aux travaux, aux fatigues, aux périls de la guerre ? Sera-t-elle tantôt craintive (4) & tantôt brave, tantôt délicate & tantôt robuste ? Si les jeunes gens élevés dans Paris ont peine à supporter le métier des armes ; des femmes qui n'ont jamais affronté le soleil, & qui savent à peine marcher, le supporteront-elles après cinquante ans de mollesse ? Prendront-elles ce dur métier à l'âge où les hommes le quittent ?

Il y a des pays où les femmes accouchent presque sans peine, & nourrissent leurs enfants presque sans soins ; j'en conviens ; mais dans ces mêmes pays les hommes vont demi-nuds en tout temps, terrassent les bêtes féroces, portent un canot comme un havre-sac, font des chasses de sept ou huit cents lieues, dorment à l'air à plate-terre, supportent des fatigues incroyables, & pas-

(4) La timidité des femmes est encore un instinct de la nature contre le double risque qu'elles courent de leur grossesse.

sent plusieurs jours sans manger. Quand les femmes deviennent robustes, les hommes le deviennent encore plus; quand les hommes s'amollissent, les femmes s'amollissent davantage: quand les deux termes changent également, la différence reste la même.

Platon, dans sa République, donne aux femmes les mêmes exercices qu'aux hommes; je le crois bien. Ayant ôté de son Gouvernement les familles particulieres, & ne sachant plus que faire des femmes, il se vit forcé de les faire hommes. Ce beau génie avoit tout combiné, tout prévu; il alloit au devant d'une objection que personne peut-être n'eût songé à lui faire, mais il a mal résolu celle qu'on lui fait. Je ne parle point de cette prétendue communauté de femmes, dont le reproche, tant répété, prouve que ceux qui le lui font, ne l'ont jamais lu: je parle de cette promiscuité civile qui confond par-tout les deux sexes dans les mêmes emplois, dans les mêmes travaux, & ne peut manquer d'engendrer les plus intolérables abus; je parle de cette subversion des plus doux sentiments de la nature, immolés à un sentiment artificiel qui ne peut subsister que par eux: comme s'il ne falloit pas une prise naturelle pour former des liens de convention; comme si l'amour qu'on a pour ses proches n'étoit pas le principe de celui qu'on doit à l'Etat; comme si ce n'étoit pas par la pe-

tite Patrie, qui est la famille, que le cœur s'attache à la grande; comme si ce n'étoient pas le bon fils, le bon mari, le bon pere, qui font le bon Citoyen.

Dès qu'une fois il est démontré que l'homme & la femme ne sont ni ne doivent être constitués de même, de caractere ni de tempérament, il s'ensuit qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation. En suivant les directions de la nature, ils doivent agir de concert, mais il ne doivent pas faire les mêmes choses; la fin des travaux est commune, mais les travaux sont différents, & par conséquent les goûts qui les dirigent. Après avoir tâché de former l'homme naturel, pour ne pas laisser imparfait notre ouvrage, voyons comment doit se former aussi la femme qui convient à cet homme.

Voulez-vous toujours être bien guidé, suivez toujours les indications de la nature. Tout ce qui caractérise le sexe doit être respecté comme établi par elle. Vous dites sans cesse, les femmes ont tel & tel défaut que nous n'avons pas : votre orgueil vous trompe; ce seroient des défauts pour vous, ce sont des qualités pour elles; tout iroit moins bien si elles ne les avoient pas. Empêchez ces prétendus défauts de dégénérer, mais gardez-vous de les détruire.

Les femmes de leur côté ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes, que nous les amusons sans

cesse

ceſſe à des puérilités pour reſter plus facilement les maîtres ; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle follie ! Et depuis quand ſont-ce les hommes qui ſe mêlent de l'éducation des filles ? Qui eſt-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît ? Elles n'ont point de Colleges : grand malheur ! Et, plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons ! ils feroient plus ſenſément & plus honnêtement élevés. Force-t-on vos filles à perdre leur temps en niaiſeries ; leur fait-on malgré elles paſſer la moitié de leur vie à leur toilette à votre exemple ; vous empêche-t-on de les inſtruire, & faire inſtruire à votre gré ? Eſt-ce notre faute ſi elles nous plaiſent quand elles ſont belles, ſi leurs minauderies nous ſéduiſent, ſi l'art qu'elles apprennent de vous nous attire & nous flatte, ſi nous aimons à les voir miſes avec goût, ſi nous leur laiſſons affiler à loiſir les armes dont elles nous ſubjuguent ? Eh, prenez le parti de les élever comme des hommes : ils y conſentiront de bon cœur ? Plus elles voudront leur reſſembler, moins elles les gouverneront ; & c'eſt alors qu'ils ſeront vraiment les maîtres.

Toutes les facultés communes aux deux ſexes ne leur ſont pas également partagées ; mais, priſes en tout, elles ſe compenſent. La femme vaut mieux comme femme, & moins comme homme : par-tout où elle fait va-

loir ſes droits, elle a l'avantage; par-tout où elle veut uſurper les nôtres, elle reſte au deſſous de nous. On ne peut répondre à cette vérité générale que par des exceptions; conſtante maniere d'argumenter des galants partiſans du beau ſexe.

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme, & négliger celles qui leur ſont propres, c'eſt donc viſiblement travailler à leur préjudice: les ruſées le voient trop bien pour en être les dupes: en tâchant d'uſurper nos avantages, elles n'abandonnent pas les leurs; mais il arrive de là que, ne pouvant bien ménager les uns & les autres, parce qu'ils ſont incompatibles, elles reſtent au deſſous de leur portée ſans ſe mettre à la nôtre, & perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mere judicieuſe, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la nature; faites-en une honnête femme, & ſoyez ſûre qu'elle en vaudra mieux pour elle & pour nous.

S'enſuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute choſe, & bornée aux ſeules fonctions du ménage? L'homme fera-t-il ſa ſervante de ſa compagne, ſe privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la ſociété? Pour mieux l'aſſervir, l'empêchera-t-il de rien ſentir, de rien connoître? En fera-t-il un véritable automate? Non, ſans doute: ainſi ne l'a pas dit la na-

ture, qui donne aux femmes un esprit si agréable & si délié ; au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connoissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure : ce sont les armes qu'elle leur donne pour suppléer à la force qui leur manque, & pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qu'il leur convient de savoir.

Soit que je considére la destination particuliere du sexe, soit que j'observe ses penchants, soit que je compte ses devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme & l'homme sont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'est pas égale : les hommes dépendent des femmes par leurs desirs ; les femmes dépendent des hommes, & par leurs desirs & par leurs besoins : nous subsisterions plutôt sans elles, qu'elles sans nous. Pour qu'elles aient le nécessaire, pour qu'elles soient dans leur état, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les en estimions dignes ; elles dépendent de nos sentiments, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faisons de leurs charmes & de leurs vertus. Par la loi même de la nature, les femmes, tant pour elles que pour leurs enfans, sont à la merci des jugements des hommes ; il ne suffit pas qu'elles soient

eſtimables, il faut qu'elles ſoient eſtimées ; il ne leur ſuffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaiſent ; il ne leur ſuffit pas d'être ſages, il faut qu'elles ſoient reconnues pour telles ; leur honneur n'eſt pas ſeulement dans leur conduite, mais dans leur réputation, & il n'eſt pas poſſible que celle qui conſent à paſſer pour infame, puiſſe jamais être honnête. L'homme, en bien faiſant, ne dépend que de lui-même, & peut braver le jugement public ; mais la femme, en bien faiſant, n'a fait que la moitié de ſa tâche, & ce que l'on penſe d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle eſt en effet. Il ſuit de là que le ſyſtême de ſon éducation doit être, à cet égard, contraire à celui de la nôtre : l'opinion eſt le tombeau de la vertu parmi les hommes, & ſon trône parmi les femmes.

De la bonne conſtitution des meres dépend d'abord celles des enfants ; du ſoin des femmes dépend la premiere éducation des hommes ; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs paſſions, leurs goûts, leurs plaiſirs, leur bonheur même. Ainſi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, ſe faire aimer & honorer d'eux, les élever jeunes, les ſoigner grands, les conſeiller, les conſoler, leur rendre la vie agréable & douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les tems, & ce qu'on doit leur

apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but, tous les préceptes qu'on leur donnera ne serviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Mais quoique toute femme veuille plaire aux hommes, & doive le vouloir, il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable, & vouloir plaire à ces petits agréables qui deshonorent leur sexe & celui qu'ils imitent. Ni la nature, ni la raison ne peuvent porter la femme à aimer dans les hommes ce qui lui ressemble, & ce n'est pas non plus en prenant leurs manieres qu'elle doit chercher à s'en faire aimer.

Lors donc que quittant le ton modeste & posé de leur sexe, elles prennent les airs de ces étourdis, loin de suivre leur vocation, elles y renoncent, elles s'ôtent à elles-mêmes les droits qu'elles pensent usurper : si nous étions autrement, disent-elles, nous ne plairions point aux hommes ; elles mentent. Il faut être folle pour aimer les fous ; le desir d'attirer ces gens-là montre le goût de celle qui s'y livre. S'il n'y avoit point d'hommes frivoles, elle se presseroit d'en faire ; & leurs frivolités sont bien plus son ouvrage que les siennes ne sont le leur. La femme qui aime les vrais hommes, & qui veut leur plaire, prend des moyens assortis à son dessein. La femme est coquette

par état ; mais sa coquetterie change de forme & d'objet selon ses vues ; réglons ces vues sur celles de la nature, la femme aura l'éducation qui lui convient.

Les petites filles, presque en naissant, aiment la parure : non contentes d'être jolies, elles veulent qu'on les trouvent telles : on voit dans leurs petits airs que ce soin les occupe déja ; & à peine sont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on pensera d'elles. Il s'en faut bien que le même motif, très-indiscrétement proposé aux petits garçons, n'ait sur eux le même empire. Pourvu qu'ils soient indépendants, & qu'ils aient du plaisir, ils se soucient fort peu de ce qu'on pourra penser d'eux. Ce n'est qu'à force de temps & de peine qu'on les assujettit à la même loi.

De quelque part que viennent aux filles cette premiere leçon, elle est très-bonne. Puisque le corps naît pour ainsi dire avant l'ame, la premiere culture doit être celle du corps. Cet ordre est commun aux deux sexes, mais l'objet de cette culture est différent : dans l'un, cet objet est le développement des forces ; dans l'autre il est celui des agrémens ; non que ces qualités doivent être exclusives dans chaque sexe ; l'ordre seulement est renversé : il faut assez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grace ; il faut assez d'adresse

aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Par l'extrême molleſſe des femmes commence celles des hommes. Les femmes ne doivent pas être robuſtes comme eux, mais pour eux, pour que les hommes qui naîtront d'elles le ſoient auſſi. En ceci les Couvents, où les Penſionnaires ont une nourriture groſſiere, mais beaucoup d'ébat, de courſes, de jeux en plein air, & dans des jardins, ſont à préférer à la maiſon paternelle, où une fille délicatement nourrie, toujours flattée ou tancée, toujours aſſiſe ſous les yeux de ſa mere dans une chambre bien cloſe, n'oſe ſe lever, ni marcher, ni parler, ni ſouffler, & n'a pas un moment de liberté pour jouer, ſauter, courir, crier, ſe livrer à la pétulance naturelle à ſon âge : toujours, ou relâchement dangereux, ou ſévérité mal entendue ; jamais rien ſelon la raiſon. Voilà comment on ruine le corps & le cœur de la Jeuneſſe.

Les filles de Sparte s'exerçoient comme les garçons aux jeux militaires, non pour aller à la guerre, mais pour porter un jour des enfans capables d'en ſoutenir les fatigues. Ce n'eſt pas-là ce que j'approuve : il n'eſt point néceſſaire pour donner des ſoldats à l'Etat, que les meres aient porté le mouſquet, & fait l'exercice à la Pruſſienne ; mais je trouve qu'en général l'éducation grecque étoit très-bien entendue en cette

partie. Les jeunes filles paroissoient souvent en Public, non pas mêlées avec les garçons, mais rassemblées entre elles. Il n'y avoit presque pas une fête, pas un sacrifice, pas une cérémonie où l'on ne vît des bandes de filles des premiers Citoyens couronnées de fleurs, chantant des hymnes, formant des chœurs de danses, portant des corbeilles, des vases, des offrandes, & présentant, aux sens dépravés des Grecs, un spectacle charmant & propre à balancer le mauvais effet de leur indécente gymnastique. Quelque impression que fît cet usage sur les cœurs des hommes, toujours étoit-il excellent pour donner au sexe une bonne constitution dans la jeunesse, par des exercices agréables, modérés, salutaires, & pour aiguiser & former son goût par le desir continuel de plaire, sans jamais exposer ses mœurs.

Si-tôt que ces jeunes personnes étoient mariées, on ne les voyoit plus en public ; renfermées dans leurs maisons, elles bornoient tous leurs soins à leur ménage & à leur famille. Telle est la maniere de vivre que la nature & la raison prescrit au sexe ; aussi de ces meres-là naissoient les hommes les plus sains, les plus robustes, les mieux faits de la terre : & malgré le mauvais renom de quelques Isles, il est constant que de tous les Peuples du monde, sans en excepter même les Romains, on n'en cite au-

cun

cun où les femmes aient été à la fois plus sages & plus aimables, & aient mieux réuni les mœurs & la beauté, que l'ancienne Grece.

On sait que l'aisance des vêtements qui ne gênoient point le corps, contribuoit beaucoup à lui laisser dans les deux sexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs statues, & qui servent encore de modele à l'art, quand la nature défigurée a cessé de lui en fournir parmi nous. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tiennent de toutes parts nos membres en presse, ils n'en avoient pas une seule. Leurs femmes ignoroient l'usage de ces corps de baleine, par lesquels les nôtres contrefont leurs tailles plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que cet abus, poussé en Angleterre à un point inconcevable, n'y fasse pas à la fin dégénérer l'espece, & je soutiens même que l'objet d'agrément qu'on se propose en cela, est de mauvais goût. Il n'est point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe ; cela choque la vue, & fait souffrir l'imagination. La finesse de la taille a, comme tout le reste, ses proportions, sa mesure, passé laquelle, elle est certainement un défaut : ce défaut seroit même frappant à l'œil sur le nud ; pourquoi seroit-il une beauté sous le vêtement ?

Je n'ose presser les raisons sur lesquelles

les femmes s'obſtinent à s'encuiraſſer ainſi : un ſein qui tombe, un ventre qui groſſit, &c. cela déplait fort, j'en conviens, dans une perſonne de vingt ans, mais cela ne choque plus à trente ; & comme il faut en dépit de nous être en tout temps ce qu'il plaît à la nature, & que l'œil de l'homme ne s'y trompe point, ces défauts ſont moins déplaiſants à tout âge, que la ſotte affectation d'une petite fille de quarante ans.

Tout ce qui gêne & contraint la nature, eſt de mauvais goût ; cela eſt vrai des parures du corps, comme des ornements de l'eſprit : la vie, la ſanté, la raiſon, le bien-être doivent aller avant tout ; la grace ne va point ſans l'aiſance, la délicateſſe n'eſt pas la langueur, & il ne faut pas être mal-ſaine pour plaire. On excite la pitié quand on ſouffre, mais le plaiſir & le deſir cherchent la fraîcheur de la ſanté.

Les enfants des deux ſexes ont beaucoup d'amuſements communs, & cela doit être ; n'en ont-ils pas de même étant grands ? Ils ont auſſi des goûts propres qui les diſtinguent. Les garçons cherchent le mouvement & le bruit ; des tambours, des ſabots, de petits carroſſes : les filles aiment mieux ce qui donne dans la vue, & ſert à l'ornement ; des miroirs, des bijoux, des chiffons, ſur-tout des poupées : la poupée eſt l'amuſement ſpécial de ce ſexe ; voilà très-évidemment ſon goût déterminé ſur ſa deſ-

tination. Le physique de l'art de plaire est dans la parure ; c'est tout ce que des enfants peuvent cultiver de cet art.

Voyez une petite fille passer la journée autour de sa poupée, lui changer sans cesse d'ajustement, l'habiller, la deshabiller cent & cent fois, chercher continuellement de nouvelles combinaisons d'ornements, bien ou mal assortis, il n'importe : les doigts manquent d'adresse, le goût n'est pas formé, mais déja le penchant se montre ; dans cette éternelle occupation le temps coule sans qu'elle y songe, les heures passent, elle n'en sait rien, elle oublie les repas mêmes, elle a plus faim de parure que d'aliment. Mais, direz-vous, elle pare sa poupée & non sa personne : sans doute, elle voit sa poupée & ne se voit pas : elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'est pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'est rien encore ; elle est toute dans sa poupée, elle y met toute sa coquetterie, elle ne l'y laissera pas toujours ; elle attend le moment d'être sa poupée elle-même.

Voilà donc un premier goût bien décidé : vous n'avez qu'à le suivre & le régler. Il est sûr que la petite voudroit de tout son cœur savoir orner sa poupée, faire ses nœuds de manche, son fichu, son falbala, sa dentelle ; en tout cela on la fait dépendre si durement du bon plaisir d'autrui, qu'il lui seroit bien plus commode de tout

devoir à ſon induſtrie. Ainſi vient la raiſon des premieres leçons qu'on lui donne ; ce ne ſont pas des tâches qu'on lui preſcrit, ce ſont des bontés qu'on a pour elle. Et en effet, preſque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire & à écrire ; mais quant à tenir l'aiguille, c'eſt ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, & ſongent avec plaiſir que ces talents pourront un jour leur ſervir à ſe parer.

Cette premiere route ouverte eſt facile à ſuivre : la couture, la broderie, la dentelle, viennent d'elles-mêmes. La tapiſſerie n'eſt plus ſi fort à leur gré : les meubles ſont trop loin d'elles, ils ne tiennent point à la perſonne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapiſſerie eſt l'amuſement des femmes ; de jeunes filles n'y prendront jamais un fort grand plaiſir.

Ces progrès volontaires s'étendront aiſément juſqu'au deſſein ; car cet art n'eſt pas indifférent à celui de ſe metttre avec goût : mais je ne voudrois point qu'on les appliquât au payſage, encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut ſervir à donner un contour élégant aux ajuſtements, & à faire ſoi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas à ſon gré, cela leur ſuffit. En général, s'il importe aux hommes de borner leurs études à des connoiſſances d'u-

ſages, cela importe encore plus aux femmes, parce que la vie de celles-ci, bien que moins laborieuſe, étant ou devant être plus aſſidue à leurs ſoins, & plus entrecoupée de ſoins divers, ne leur permet pas de ſe livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Quoi qu'en diſent les plaiſants, le bon ſens eſt également des deux ſexes. Les filles en général ſont plus dociles que les garçons, & l'on doit même uſer ſur elles de plus d'autorité, comme je le dirai tout-à-l'heure; mais il ne s'enſuit pas que l'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puiſſent voir l'utilité; l'art des meres eſt de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur preſcrivent, & cela eſt d'autant plus aiſé, que l'intelligence dans les filles eſt plus précoce que dans les garçons. Cette regle bannit de leur ſexe, ainſi que du nôtre, non-ſeulement toutes les études oiſives, qui n'aboutiſſent à rien de bon, & ne rendent pas même plus agréables aux autres ceux qui les ont faites, mais même toutes celles dont l'utilité n'eſt pas de l'âge, & où l'enfant ne peut la prévoir dans un âge plus avancé. Si je ne veux pas qu'on preſſe un garçon d'apprendre à lire, à plus forte raiſon je ne veux pas qu'on y force de jeunes filles avant de leur faire bien ſentir à quoi ſert la lecture; & dans la maniere dont on leur montre ordinairement cette utilité, on ſuit bien

plus sa propre idée que la leur. Après tout, où est la nécessité qu'une fille sache lire & écrire de si bonne heure? Aura-t-elle si-tôt un ménage à gouverner? Il y en a bien peu qui ne fassent plus d'abus que d'usage de cette fatale science, & toutes sont un peu trop curieuses pour ne pas l'apprendre, sans qu'on les y force, quand elles en auront le loisir & l'occasion. Peut-être devroient-elles apprendre à chiffrer avant tout: car rien n'offre une utilité plus sensible en tout temps, ne demande un plus long usage, & ne laisse tant de prises à l'erreur que les comptes. Si la petite n'avoit les cerises de son goûté que par une opération d'Arithmétique, je vous réponds qu'elle sauroit bientôt calculer.

Je connois une jeune personne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire, & qui commença d'écrire avec l'aiguille avant que d'écrire avec la plume. De toute l'écriture elle ne voulut d'abord faire que des *O*. Elle faisoit incessamment des *O* grands & petits, des *O* de toutes les tailles, des *O* les uns dans les autres, & toujours tracés à rebours. Malheureusement, un jour qu'elle étoit occupée à cet utile exercice, elle se vit dans un miroir, & trouvant que cette attitude contrainte lui donnoit mauvaise grace, comme une autre Minerve, elle jetta la plume, & ne voulut plus faire des *O*. Son frere n'aimoit pas plus à écrire qu'elle; mais

ce qui le fâchoit étoit la gêne, & non pas l'air qu'elle lui donnoit. On prit un autre tour pour la ramener à l'écriture ; la petite fille étoit délicate & vaine, elle n'entendoit point que son linge servit à ses sœurs : on le marquoit, on ne voulut plus le marquer ; il fallut apprendre à marquer elle-même : on conçoit le reste du progrès.

Justifiez toujours les soins que vous imposez aux jeunes filles, mais imposez-leur-en toujours. L'oisiveté & l'indocilité sont les deux défauts les plus dangereux pour elles, & dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes & laborieuses ; ce n'est pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, si c'en est un pour elle, est inséparable de leur sexe, & jamais elle ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle & la plus sévere, qui est celle des bienséances : il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien, à dompter toutes leurs fantaisies, pour les soumettre aux volontés d'autrui. Si elles vouloient toujours travailler, on devroit quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation, la frivolité, l'inconstance, sont des défauts qui naissent aisément de leurs premiers goûts corrompus & toujours suivis. Pour prévenir cet abus, apprenez-leur sur-

tont à se vaincre. Dans nos insensés établissements, la vie de l'honnête femme est un combat perpétuel contre elle même ; il est juste que ce sexe partage la peine des maux qu'ils nous a causés.

Empêchez que les filles ne s'ennuient dans leurs occupations, & ne se passionnent dans leurs amusements, comme il arrive toujours dans les éducations vulgaires, où l'on met, comme dit Fénelon, tout l'ennui d'un côté, & tout le plaisir de l'autre. Le premier de ces deux inconvénients n'aura lieu, si on suit les regles précédentes, que quand les personnes qui feront avec elles leur déplairont. Une petite fille, qui aimera sa mere ou sa mie, travaillera tout le jour à ses côtés sans ennui ; le babil seul la dédommagera de toute sa gêne : mais si celle qui la gouverne lui est insupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera sous ses yeux. Il est très-difficile que celles qui ne se plaisent pas avec leurs meres plus qu'avec personne au monde, puissent un jour tourner à bien ; mais pour juger de leurs vrais sentiments, il faut les étudier, & non pas se fier à ce qu'elles disent, car elles sont flatteuses, dissimulées, & savent de bonne heure se déguiser. On ne doit pas non plus leur prescrire d'aimer leur mere ; l'affection ne vient point par devoir, & ce n'est pas ici que sert la contrainte. L'attachement, les soins, la seule habitude

feront aimer la mere de la fille, si elle ne fait rien pour s'attirer sa haine. La gêne même où elle la tient, bien dirigée, loin d'affoiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter, parce que la dépendance étant un état naturel aux femmes, les filles se sentent faites pour obéir.

Par la même raison qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur laisse; extrêmes en tout, elles se livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons: c'est le second des inconvénients dont je viens de parler. Cet emportement doit être modéré; car il est la cause de plusieurs vices particuliers aux femmes, comme entr'autres le caprice & l'enjouement, par lesquels une femme se transporte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconstance des goûts leur est aussi funeste que leur excès, & l'un & l'autre leur vient de la même source. Ne leur ôtez pas la gaieté, les ris, le bruit, les folâtres jeux, mais empêchez qu'elles ne se rassasient de l'un pour courir à l'autre; ne souffrez pas qu'un seul instant dans leur vie elles ne connoissent plus de frein. Accoutumez-les à se voir interrompre au milieu de leurs jeux, & ramener à d'autres soins sans murmurer. La seule habitude suffit encore en ceci, parce qu'elle ne fait que seconder la nature.

Il résulte de cette contrainte habituelle une docilité, dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujetties, ou à un homme, ou aux jugements des hommes, & qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au dessus de ces jugements. La premiere & la plus importante qualité d'une femme, est la douceur : faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, & toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice, & à supporter les torts d'un mari sans se plaindre; ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce. L'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes & persuasives pour devenir acariâtres; il ne les fit point foibles pour être impérieuses; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures; il ne leur fit point de traits si délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles se fâchent, elles s'oublient; elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe : un mari trop doux peut rendre une femme impertinente; mais à moins qu'un homme ne soit un monstre,

la douceur d'une femme le ramene, & triomphe de lui tôt ou tard.

Que les filles soient toujours soumises, mais que les meres ne soient pas toujours inexorables. Pour rendre docile une jeune personne, il ne faut pas la rendre malheureuse; pour la rendre modeste, il ne faut pas l'abrutir. Au contraire, je ne serois pas fâché qu'on lui laissât mettre un peu d'adresse, non pas à éluder la punition dans sa désobéissance, mais à se faire exempter d'obéir. Il n'est pas question de lui rendre sa dépendance pénible, il suffit de la lui faire sentir. La ruse est un talent naturel au sexe; & persuadé que tous les penchants naturels sont bons & droits par eux-mêmes, je suis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres: il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

Je m'en rapporte sur la vérité de cette remarque à tout observateur de bonne foi. Je ne veux point qu'on examine là-dessus les femmes mêmes; nos gênantes institutions peuvent les forcer d'aiguiser leur esprit. Je veux qu'on examine les filles, les petites filles, qui ne sont pour ainsi dire, que de naître; qu'on les compare avec les petits garçons du même âge, & si ceux-ci ne paroissent lourds, étourdis, bêtes auprès d'elles, j'aurai tort incontestablement. Qu'on me permette un seul exemple pris dans toute la naïveté puérile. . . .

Il est très-commun de défendre aux enfants de rien demander à table ; car on ne croit jamais mieux réussir dans leur éducation, qu'en les surchargeant de préceptes inutiles : comme si un morceau de ceci ou de cela n'étoit pas bientôt accordé ou refusé (5), sans faire mourir sans cesse un pauvre enfant d'une convoitise aiguisée par l'espérance. Tout le monde sait l'adresse d'un jeune garçon soumis à cet loi, lequel ayant été oublié à table, s'avisa de demander du sel, &c. Je ne dirai pas qu'on pouvoit le chicaner pour avoir demandé directement du sel & indirectement de la viande : l'omission étoit si cruelle, que, quand il eût enfreint ouvertement la loi, & dit sans détour qu'il avoit faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. Mais voici comment s'y prit en ma présence une petite fille de six ans dans un cas beaucoup plus difficile, car outre qu'il lui étoit rigoureusement défendu de demander jamais rien, ni directement, ni indirectement, la désobéissance n'eût pas été graciable, puisqu'elle avoit mangé de tous les plats, hormis un seul dont on avoit oublié de lui donner, & qu'elle convoitoit beaucoup.

---

(5) Un enfant se rend importun quand il trouve son compte à l'être : mais il ne demandera jamais deux fois la même chose, si la premiere réponse est toujours irrévocable.

Or, pour obtenir qu'on réparât cet oubli sans qu'on pût l'accuser de désobéissance, elle fit, en avançant son doigt, la revue de tous les plats, disant tout haut à mesure qu'elle les montroit, *j'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça* : mais elle affecta si visiblement de passer sans rien dire celui dont elle n'avoit point mangé, que quelqu'un s'en appercevant, lui dit ; & de cela, en avez-vous mangé ? *Oh non*, reprit doucement la petite gourmande, en baissant les yeux. Je n'ajouterai rien, comparez : ce tour-ci est une ruse de fille ; l'autre est une ruse de garçon.

Ce qui est, est bien, & aucune loi générale n'est mauvaise. Cette adresse particuliere donnée au sexe est un dédommagement très-équitable de la force qu'il a de moins, sans quoi la femme ne seroit pas la compagne de l'homme, elle seroit son esclave ; c'est par cette supériorité de talent qu'elle se maintient son égale, & qu'elle le gouverne en lui obéissant. La femme a tout contre elle, nos défauts, sa timidité, sa foiblesse ; elle n'a pour elle que son art & sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un & l'autre ? Mais la beauté n'est pas générale ; elle périt par mille accidents, elle passe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe : non ce sot esprit auquel on donne tant de prix dans le monde, &

qui ne sert à rien pour rendre la vie heureuse ; mais l'esprit de son état, l'art de tirer parti du nôtre, & de se prévaloir de nos propres avantages. On ne sait pas combien cette adresse des femmes nous est utile à nous-mêmes, combien elle ajoute de charmes à la société des deux sexes, combien elle sert à réprimer la pétulance des enfants, combien elle contient de maris brutaux, combien elle maintient de bons ménages que la discorde troubleroit sans cela. Les femmes artificieuses & méchantes en abusent, je le sais bien : mais de quoi le vice n'abuse-t-il pas ? Ne détruisons point les instruments du bonheur, parce que les méchants s'en servent quelquefois à nuire.

On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la personne ; nos ajustements ne sont point nous ; souvent ils déparent à force d'être recherchés, & souvent ceux qui font le plus remarquer celle qui les porte, sont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles est en ce point tout-à-fait à contre sens. On leur promet des ornements pour récompense, on leur fait aimer les atours recherchés ; *qu'elle est belle !* leur dit-on, quand elles sont fort parées ; &, tout au contraire, on devroit leur fait entendre que tant d'ajustement n'est fait que pour cacher des défauts, & que le vrai triomphe de la beauté est de briller par elle-même. L'amour des modes est de

mauvais goût, parce que les visages ne changent pas avec elles, & que la figure restant la même, ce qui lui sied une fois lui sied toujours.

Quand je verrois la jeune fille se pavaner dans ses atours, je paroîtrois inquiet de sa figure ainsi déguisée, & de ce qu'on en pourra penser : je dirois, tous ces ornements la parent trop, c'est dommage ; croyez vous qu'elle en pût supporter de plus simples ? Est-elle assez belle pour se passer de ceci ou de cela ? Peut être sera-t-elle alors la premiere à prier qu'on lui ôte cet ornement, & qu'on juge : c'est le cas de l'applaudir, s'il y a lieu. Je ne la louerois jamais tant que quand elle seroit le plus simplement mise. Quand elle ne regardera la parure que comme un supplément aux graces de la personne, & comme un aveu tacite qu'elle a besoin de secours pour plaire, elle ne sera point fiere de son ajustement, elle en sera humble ; & si, plus parée que de coutume, elle s'entend dire, qu'*elle est belle !* elle en rougira de dépit.

Au reste, il y a des figures qui ont besoin de parure, mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuses sont la vanité du rang & non de la personne, elles tiennent uniquement au préjugé. La véritable coquetterie est quelquefois recherchée, mais elle n'est jamais fas-

tueuse, & Junon se mettoit plus superbement que Vénus. *Ne pouvant la faire belle, tu la fais riche*, disoit Apelles à un mauvais Peintre, qui peignoit Héleine fort chargée d'atours. J'ai aussi remarqué que les plus pompeuses parures annonçoient le plus souvent de laides femmes : on ne sauroit avoir une vanité plus mal-adroite. Donnez à une jeune fille, qui ait du goût, & qui méprise la mode, des rubans, de la gaze, de la mousseline, & des fleurs ; sans diamants, sans pompons, sans dentelle (6), elle va se faire un ajustement qui la rendra cent fois plus charmante, que n'eussent fait tous les brillants chiffons de la Duchapt.

Comme ce qui est bien est toujours bien, & qu'il faut être toujours le mieux qu'il est possible, les femmes, qui se connoissent en ajustements, choisissent les bons, s'y tiennent ; & n'en changeant pas tous les jours, elles en sont moins occupées que celles qui ne savent à quoi se fixer. Le vrai soin de la parure demande peu de toilette : les jeunes Demoiselles ont rarement des toilettes d'appareil ; le travail, les leçons remplissent leur journée : cependant en général

(6) Les femmes qui ont la peau assez blanche pour se passer de dentelle, donneroient bien du dépit aux autres si elles n'en portoient pas. Ce sont presque toujours de laides personnes qui amenent les modes auxquelles les belles ont la bêtise de s'assujettir.

tal elles sont mises, au rouge près, avec autant de soin que les Dames, & souvent de meilleur goût. L'abus de la toilette n'est pas ce qu'on pense, il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui passe six heures à sa toilette, n'ignore point qu'elle n'en sort pas mieux mise que celle qui n'y passe qu'une demi-heure ; mais c'est autant de pris sur l'assommante longueur du temps, & il vaut mieux s'amuser de soi que de s'ennuyer de tout. Sans la toilette, que feroit-on de la vie, depuis midi jusqu'à neuf heures ? En rassemblant des femmes autour de soi on s'amuse à les impatienter, c'est déja quelque chose ; on évite les tête-à-tête avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure-là, c'est beaucoup plus : & puis viennent les Marchandes, les Brocanteurs, les petits Messieurs, les petits Auteurs, les vers, les chansons, les brochures : sans la toilette, on ne réuniroit jamais si bien tout cela. Le seul profit réel qui tienne à la chose, est le prétexte de s'étaler un peu plus que quand on est vêtu ; mais ce profit n'est peut-être pas si grand qu'on pense, & les femmes à toilette n'y gagnent pas tant qu'elles diroient bien. Donnez sans scrupule une éducation de femme aux femmes ; faites qu'elles aiment les soins de leur sexe, qu'elles aient de la modestie, qu'elles sachent veiller à leur ménage, & s'occuper dans leur maison, la grande toilette tombera

d'elle-même, & elles n'en seront mises que de meilleur goût.

La premiere chose que remarquent en grandissant les jeunes personnes, c'est que tous ces agrémens étrangers ne leur suffisent pas, si elles n'en ont qui soient à elles. On ne peut jamais se donner la beauté, & l'on n'est pas si-tôt en état d'acquérir la coquetterie ; mais on peut déja chercher à donner un tour agréable à ses gestes, un accent flatteur à sa voix, à composer son maintien, à marcher avec légéreté, à prendre des attitudes gracieuses, & à choisir par-tout ses avantages. La voix s'étend, s'affermit, & prend du timbre ; les bras se développent, la démarche s'assure, & l'on s'apperçoit que, de quelque maniere qu'on soit mis, il y a un art de se faire regarder. Dès-lors il ne s'agit plus seulement d'aiguille & d'industrie ; de nouveaux talents se présentent, & font déja sentir leur utilité.

Je sais que les séveres Instituteurs veulent qu'on n'apprenne aux jeunes filles ni chant, ni danse, ni aucun des arts agréables. Cela me paroît plaisant ! & à qui veulent-ils donc qu'on les apprenne ; aux garçons ? A qui, des hommes ou des femmes, appartient-il d'avoir ces talens par préférence ? A personne, répondront-ils. Les chansons profanes sont autant de crimes ; la danse est une invention du démon ; une jeune fille ne doit avoir d'amusement que

son travail & la priere. Voilà d'étranges amusements pour un enfant de dix ans! Pour moi j'ai grand'peur que toutes ces petites saintes, qu'on force de passer leur enfance à prier Dieu, ne passent leur jeunesse à toute autre chose, & ne réparent de leur mieux, étant mariées, le temps qu'elles pensent avoir perdu filles. J'estime qu'il faut avoir égard à ce qui convient à l'âge aussi bien qu'au sexe, qu'une jeune fille ne doit pas vivre comme sa grand'mere; qu'elle doit être vive, enjouée, folâtre, chanter, danser autant qu'il lui plaît, & goûter tous les innocents plaisirs de son âge : le temps ne viendra que trop tôt d'être posée, & de prendre un maintien plus sérieux.

Mais la nécessité de ce changement même est-elle bien réelle ? N'est-elle point peut-être encore un fruit de nos préjugés ? En n'asservissant les honnêtes-femmes qu'à de tristes devoirs, on a banni du mariage tout ce qui pouvoit le rendre agréable aux hommes. Faut-il s'étonner si la taciturnité qu'ils voient régner chez eux les en chasse, ou s'ils sont peu tentés d'embrasser un état si déplaisant ? A force d'outrer tous les devoirs, le Christianisme les rend impraticables & vains ; à force d'interdire aux femmes le chant, la danse, & tous les amusements du monde, il les rend maussades, grondeuses, insupportables dans leurs mai-

ſons. Il n'y a point de religion où le mariage ſoit ſoumis à des devoirs ſi ſéveres, & point où un engagement ſi ſaint ſoit ſi mépriſé. On a tant fait pour empêcher les femmes d'être aimables, qu'on a rendu les maris indifférents. Cela ne devroit pas être ; j'entends fort bien : mais moi je dis que cela devroit être, puiſqu'enfin les Chrétiens ſont hommes. Pour moi, je voudrois qu'une jeune Angloiſe cultivât avec autant de ſoin les talents agréables, pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanoiſe les cultive pour le Harem d'Iſpaham. Les maris, dira-t-on, ne ſe ſoucient point trop de tous ces talents : vraiment je le crois ; quand ces talents, loin d'être employés à leur plaire, ne ſervent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudents qui les deshonorent. Mais penſez-vous qu'une femme aimable & ſage, ornée de pareils talents, & qui les conſacreroit à l'amuſement de ſon mari, n'ajouteroit pas au bonheur de ſa vie, & ne l'empêcheroit pas, ſortant de ſon cabinet la tête épuiſée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui ? Perſonne n'a-t-il vu d'heureuſes familles ainſi réunies, où chacun fait fournir du ſien aux amuſements communs ? Qu'il diſe ſi la confiance & la familiarité qui s'y joint, ſi l'innocence & la douceur des plaiſirs qu'on y goûte, ne rachetent pas bien ce que les plaiſirs publics ont de plus bruyant.

On a trop réduit en art les talents agréables : on les a trop généralisés : on a tout fait maxime & précepte, & l'on a rendu fort ennuyeux aux jeunes personnes ce qui ne doit être pour elles qu'amusement & folâtres jeux. Je n'imagine rien de plus ridicule que de voir un vieux maître à danser ou à chanter, aborder, d'un air réfrogné, de jeunes personnes qui ne cherchent qu'à rire, & prendre, pour leur enseigner sa frivole science, un ton plus pédantesque & plus magistral que s'il s'agissoit de leur cathéchisme. Est-ce, par exemple, que l'art de chanter tient à la musique écrite ? Ne sauroit-on rendre sa voix flexible & juste, apprendre à chanter avec goût, même à s'accompagner, sans connoître une seule note ? Le même genre de chant va-t-il à toutes les voix? La même méthode va-t-elle à tous les esprits ? on ne me fera jamais croire que les mêmes attitudes, les mêmes pas, les mêmes mouvements, les mêmes gestes, les mêmes danses, conviennent à une petite brune vive & piquante, & à une grande belle blonde aux yeux languissants. Quand donc je vois un maître donner exactement à toutes deux les mêmes leçons, je dis : cet homme suit sa routine, mais il n'entend rien à son art.

On demande s'il faut aux filles des maîtres ou des maîtresses ? Je ne sais, je voudrois bien qu'elles n'eussent besoin ni des uns ni des autres, qu'elles apprissent libre-

ment ce qu'elles ont tant de penchant à vouloir apprendre, & qu'on ne vit pas sans cesse errer dans nos Villes tant baladins chamarrés. J'ai quelque peine à croire que le commerce de ces gens-là ne soit pas plus nuisible à de jeunes filles que leurs leçons ne leur sont utiles ; & que leur jargon, leur ton, leurs airs, ne donnent pas à leurs écolieres le premier goût des frivolités, pour eux si importantes, dont elles ne tarderont guere, à leur exemple, de faire leur unique occupation.

Dans les arts qui n'ont que l'agrément pour objet, tout peut servir de maître aux jeunes personnes ; leur pere, leur mere, leur frere, leur sœur, leurs amies, leurs gouvernantes, leur miroir, & sur-tout leur propre goût. On ne doit point offrir de leur donner leçon, il faut que ce soient elles qui la demandent : on ne doit point faire une tâche d'une récompense, & c'est sur-tout dans ces sortes d'études que le premier succès est de vouloir réussir. Au reste, s'il faut absolument des leçons en regle, je ne déciderai point du sexe de ceux qui les doivent donner. Je ne sais s'il faut qu'un maître à danser prenne une jeune écoliere par sa main délicate & blanche, qu'il lui fasse accourcir la juppe, lever les yeux, déployer les bras, avancer un sein palpitant ; mais je sais bien que, pour rien au monde, je ne voudrois être ce maître-là.

Par l'induſtrie & les talents, le goût ſe forme ; par le goût, l'eſprit s'ouvre inſenſiblement aux idées du beau dans tous les genres, & enfin aux notions morales qui s'y rapportent. C'eſt peut-être une des raiſons pourquoi le ſentiment de la décence & de l'honnêté s'inſinue plutôt chez les filles que chez les garçons ; car pour croire que ce ſentiment précoce ſoit l'ouvrage des gouvernantes, il faudroit être fort mal inſtruit de la tournure de leurs leçons, & de la marche de l'eſprit humain. Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire, c'eſt par lui ſeul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les ſens. C'eſt l'eſprit qui non-ſeulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque ſorte ; c'eſt par la ſucceſſion des ſentiments & des idées qu'il anime & varie la phyſionomie ; & c'eſt par les diſcours qu'il inſpire, que l'attention, tenue en haleine, ſoutient long-temps le même intérêt ſur le même objet. C'eſt, je crois, par toutes ces raiſons, que les jeunes filles acquierent ſi vîte un petit babil agréable, qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant que de les ſentir, & que les hommes s'amuſent ſi-tôt à les écouter, même avant qu'elles puiſſent les entendre ; ils épient le premier moment de cette intelligence pour pénétrer ainſi celui du ſentiment.

Les femmes ont la langue flexible ; elles parlent plus tôt, plus aisément, & plus agréablement que les hommes : on les accuse aussi de parler davantage ; cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en eloge : la bouche & les yeux ont chez elles la même activité, & pas la même raison. L'homme dit ce qu'il sait, la femme dit ce qui plaît ; l'un pour parler a besoin de connoissance, & l'autre de goût ; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

On ne doit donc pas contenir le babil des filles comme celui des garçons, par cette interrogation dure ; *à quoi cela est-il bon ?* mais par cette autre à laquelle il n'est pas plus aisé de répondre ; *quel effet cela fera-t-il ?* Dans ce premier âge, où, ne pouvant discerner encore le bien & le mal, elles ne sont les juges de personne, elles doivent s'imposer pour loi de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent ; & ce qui rend la pratique de cette regle plus difficile, est qu'elle reste toujours subordonnée à la premiere, qui est de ne jamais mentir.

J'y vois bien d'autres difficultés encore, mais elles sont d'un âge plus avancé. Quant à présent, il n'en peut coûter aux jeunes filles, pour être vraies, que de l'être sans grossiéreté ;

groffiéreté ; & comme naturellement cette groffiéreté leur répugne, l'éducation leur apprend aifément à l'éviter. Je remarque en général dans le commerce du monde, que la politeffe des hommes eft plus officieufe, & celle des femmes plus careffante. Cette différence n'eft point d'inftitution, elle eft naturelle. L'homme paroît chercher davantage à vous fervir, & la femme à vous agréer. Il fuit de là que, quoiqu'il en foit du caractere des femmes, leur politeffe eft moins fauffe que la nôtre ; elle ne fait qu'étendre leur premier inftant : mais quand un homme feint de préférer mon intérêt au fien propre, de quelque démonftration qu'il colore ce menfonge, je fuis très-fûr qu'il en fait un. Il n'en coûte donc guere aux femmes d'être polies, ni par conféquent aux filles d'apprendre à le devenir. La premiere leçon vient de la nature, l'art ne fait plus que la fuivre, & déterminer, fuivant nos ufages, fous quelle forme elle doit fe montrer. A l'égard de leur politeffe entr'elles, c'eft tout autre chofe. Elles y mettent un air fi contraint, & des attentions fi froides, qu'en fe gênant mutuellement elles n'ont pas grand foin de cacher leur gêne, & femblent finceres dans leur menfonge, en ne cherchant gueres à le déguifer. Cependant les jeunes perfonnes fe font quelquefois tout de bon des amitiés plus franches. A leur âge, la gaieté tient lieu de bon naturel ;

&, contentes d'elles, elles le font de tout le monde. Il eſt conſtant auſſi qu'elles ſe baiſent de meilleur cœur, & ſe careſſent avec plus de grace devant les hommes, fieres d'aiguiſer impunément leur convoitiſe par l'image des faveurs qu'elles ſavent leur faire envier.

Si l'on ne doit pas permettre aux jeunes garçons des queſtions indiſcretes, à plus forte raiſon doit-on les interdire à de jeunes filles, dont la curioſité, ſatisfaite ou mal éludée, eſt bien d'une autre conſéquence, vu leur pénétration à preſſentir les myſteres qu'on leur cache, & leur adreſſe à les découvrir. Mais ſans ſouffrir leurs interrogations, je voudrois qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes, qu'on eût ſoin de les faire cauſer, qu'on les agaçât pour les exciter à parler aiſément, pour les rendre vives à la riposte, pour leur délier l'eſprit & la langue, tandis qu'on le peut ſans danger. Ces converſations, toujours tournées en gaieté, mais ménagées avec art, & bien dirigées, feroient un amuſement charmant pour cet âge, & pourroient porter dans les cœurs innocents de ces jeunes perſonnes les premieres, & peut-être les plus utiles leçons de morale qu'elles prendront de leur vie, en leur apprenant, ſous l'attrait du plaiſir & de la vanité, à quelles qualités les hommes accordent véritablement leur eſtime, & en quoi conſiſte la gloire & le bonheur d'une honnête femme.

On comprend bien que si les enfants mâles sont hors d'état de se former aucune véritable idée de religion, à plus forte raison la même idée est-elle au dessus de la conception des filles ; c'est pour cela même que je voudrois en parler à celles-ci de meilleure heure, car s'il falloit attendre qu'elles fussent en état de discuter méthodiquement ces questions profondes, on courroit risque de ne leur en parler jamais. La raison des femmes est une raison pratique, qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin. La relation sociale des sexes est admirable. De cette société résulte une personne morale, dont la femme est l'œil, & l'homme le bras ; mais avec une telle dépendance l'une de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, & de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter aussi-bien que l'homme aux principes, & que l'homme eût aussi bien qu'elle l'esprit des détails, toujours indépendants l'un de l'autre, ils vivroient dans une discorde éternelle, & leur société ne pourroit subsister. Mais dans l'harmonie qui régne entr'eux, tout tend à la fin commune : on ne sait lequel met plus du sien ; chacun suit l'impulsion de l'autre, chacun obéit, & tous deux sont les maîtres.

Par cela même que la conduite de la fem-

me est asservie à l'opinion publique, sa croyance est asservie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de sa mere, & toute femme celle de son mari. Quand cette religion seroit fausse, la docilité qui soumet la mere & la fille à l'ordre de la nature, efface auprès de Dieu le péché de l'erreur. Hors d'état d'être juges elles mêmes, elles doivent recevoir la décision des peres & des maris comme celle de l'Eglise.

Ne pouvant tirer d'elles seules la regle de leur foi, les femmes ne peuvent lui donner pour bornes celles de l'évidence & de la raison; mais se laissant entraîner par mille impulsions étrangeres, elles sont toujours au deçà ou au delà du vrai. Toujours extrêmes, elles sont toutes libertines ou dévotes; on n'en voit point savoir réunir la sagesse à la piété. La source du mal n'est pas seulement dans le caractere outré de leur sexe, mais aussi dans l'autorité mal réglée du nôtre : le libertinage des mœurs la fait mépriser, l'effroi du repentir la rend tyrannique, & voilà comment on en fait toujours trop ou trop peu.

Puisque l'autorité doit régler la religion des femmes, il ne s'agit pas tant de leur expliquer les raisons qu'on a de croire, que de leur exposer nettement ce qu'on croit : car la foi qu'on donne à des idées obscures, est la premiere source du fanatisme; & celle qu'on exige pour des choses absurdes, mene

à la folie ou à l'incrédulité. Je ne sais à quoi nos catéchismes portent le plus, d'être impie ou fanatique; mais je sais bien qu'ils sont nécessairement l'un ou l'autre.

Premiérement, pour enseigner la religion à de jeunes filles, n'en faites jamais pour elles un objet de tristesse & de gêne, jamais une tâche ni un devoir; par conséquent ne leur faites jamais rien apprendre par cœur qui s'y rapporte, pas même les prieres. Contentez-vous de faire régulierement les vôtres devant elles, sans les forcer pourtant d'y assister. Faites-les courtes, selon l'instruction de Jesus-Christ: faites-les toujours avec le recueillement & le respect convenables; songez qu'en demandant à l'Etre suprême de l'attention pour nous écouter, cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire.

Il importe moins que de jeunes filles sachent si-tôt leur religion, qu'il m'importe qu'elles la sachent bien, & sur-tout qu'elles l'aiment. Quand vous la leur rendez onéreuse, quand vous leur peignez toujours Dieu fâché contr'elles, quand vous leur imposez en son nom mille devoirs pénibles, qu'elles ne vous voient jamais remplir, que peuvent-elles penser, sinon que savoir son catéchisme, & prier Dieu, sont les devoirs des petites filles, & desirer d'être grandes pour s'exempter comme vous de tout cet assujettissement? L'exemple, l'exemple! sans

cela, jamais on ne réussit à rien auprès des enfants.

Quand vous leur expliquez des articles de foi, que ce soit en forme d'instruction directe, & non par demandes & par réponses. Elles ne doivent jamais répondre que ce qu'elles pensent, & non ce qu'on leur a dicté. Toutes les réponses du catéchisme sont à contresens, c'est l'Ecolier qui instruit le maître; elles sont même des mensonges dans la bouche des enfants, puisqu'ils expliquent ce qu'ils n'entendent point, & qu'ils affirment ce qu'ils sont hors d'état de croire. Parmi les hommes les plus intelligents, qu'on me montre ceux qui ne mentent pas en disant leur catéchisme?

La premiere question que je vois dans le nôtre est celle-ci: *Qui vous a créée & mise au monde?* A quoi la petite fille croyant bien que c'est sa mere, dit pourtant sans hésiter, que c'est Dieu. La seule chose qu'elle voit là, c'est qu'à une demande qu'elle n'entend guere, elle fait une réponse qu'elle n'entend point du tout.

Je voudrois qu'un homme qui connoîtroit bien la marche de l'esprit des enfants, voulût faire pour eux un catéchisme. Ce seroit peut-être le livre le plus utile qu'on eût jamais écrit, & ce ne seroit pas, à mon avis, celui qui feroit le moins d'honneur à son Auteur. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que, si ce livre étoit bon, il ne ressembleroit guere aux nôtres.

Untel catéchiſme ne ſera bon que quand, ſur les ſeules demandes, l'enfant ſera de lui-même les réponſes ſans les apprendre : bien entendu qu'il ſera quelquefois dans le cas d'interroger à ſon tour. Pour faire entendre ce que je veux dire, il faudroit une eſpece de modele, & je ſens bien ce qui me manque pour le tracer : j'eſſayerai du moins d'en donner quelque légere idée.

Je m'imagine donc que pour venir à la premiere queſtion de notre catéchiſme, il faudroit que celui-là commençât à peu près ainſi.

La Bonne.

Vous ſouvenez-vous du tems que votre mere étoit fille ?

La Petite.

Non, ma Bonne.

La Bonne.

Pourquoi, non ? vous qui avez ſi bonne memoire.

La Petite.

C'eſt que je n'étois pas au monde.

La Bonne.

Vous n'avez donc pas toujours vécu ?

La Petite.

Non.

La Bonne.

Vivrez-vous toujours ?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Etes-vous jeune ou vieille ?

La Petite.

Je ſuis jeune.

La Bonne.

Et votre Grand'Maman, elle eſt jeune ou vieille ?

La Petite.

Elle eſt vieille.

La Bonne.

A-t-elle été jeune ?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Pourquoi ne l'eſt-elle plus.

La Petite.

C'eſt qu'elle a vieilli.

La Bonne.

Vieillirez-vous comme elle ?

La Petite.

Je ne ſais (7).

La Bonne.

Où ſont vos robes de l'année paſſée ?

La Petite.

On les a défaites.

La Bonne.

Et pourquoi les a-t-on défaites ?

---

(7) Si par-tout où j'ai mis, *je ne ſais*, la Petite répond autrement, il faut ſe défier de ſa réponſe & la lui faire expliquer avec ſoin.

La Petite.

Parce qu'elles m'étoient trop petites ?

La Bonne.

Et pourquoi vous étoient-elles trop petites ?

La Petite.

Parce que j'ai grandi.

La Bonne.

Grandirez-vous encore ?

La Petite.

Oh ! oui.

La Bonne.

Et que deviennent les grandes filles ?

La Petite.

Elles deviennent femmes.

La Bonne.

Et que deviennent les femmes ?

La Petite.

Elles deviennent meres.

La Bonne.

Et les meres, que deviennent-elles ?

La Petite.

Elles deviennent vieilles.

La Bonne.

Vous deviendrez-donc vieille ?

La Petite

Quand je ſerai mere.

La Bonne.

Et que deviennent les vieilles gens ?

La Petite.

Je ne ſais.

La Bonne.

Qu'eſt devenu votre Grand-Papa ?

La Petite.

Il est mort. (8)

La Bonne.

Et pourquoi est-il mort ?

La Petite.

Parce qu'il étoit vieux.

La Bonne.

Que deviennent donc les vieilles gens ?

La Petite.

Ils meurent.

La Bonne.

Et vous, quand vous serez vieille, que...

La Petite, l'interrompant.

Oh, ma Bonne ! je ne veux pas mourir.

La Bonne.

Mon enfant, personne ne veut mourir ; & tout le monde meurt.

La Petite.

Comment ? est-ce que Maman mourra aussi ?

La Bonne.

Comme tout le monde. Les femmes vieillissent ainsi que les hommes, & la vieillesse mene à la mort.

---

(8) La Petite dira cela, parce qu'elle l'a entendu dire ; mais il faut vérifier si elle a quelque juste idée de la mort : car cette idée n'est pas si simple ni si à la portée des enfants que l'on pense. On peut voir, dans le petit poëme d'Abel, un exemple de la maniere dont on doit la leur donner. Ce charmant ouvrage respire une simplicité délicieuse, dont on ne peut trop se nourrir pour converser avec les enfants.

La Petite.

Que faut-il faire pour vieillir bien tard ?

La Bonne.

Vivre sagement tandis qu'on est jeune.

La Petite.

Ma Bonne, je serai toujours sage.

La Bonne.

Tant mieux pour vous. Mais, enfin, croyez-vous de vivre toujours !

La Petite.

Quand je serai bien vieille, bien vieille.....

La Bonne.

Hé bien ?

La Petite.

Enfin, quand on est si vieille, vous dites qu'il faut bien mourir.

La Bonne.

Vous mourrez donc une fois ?

La Petite.

Hélas ! oui.

La Bonne.

Qui est-ce qui vivoit avant vous ?

La Petite.

Mon pere & ma mere.

La Bonne.

Qui est-ce qui vivoit avant eux ?

La Petite.

Leur pere & leur mere.

La Bonne.

Qui est-ce qui vivra après vous ?

La Petite.

Mes enfants.

La Bonne.

Qui est-ce qui vivra après eux.

La Petite.

Leurs enfans, &c.

En suivant cette route, on trouve à la race humaine, par des inductions sensibles, un commencement & une fin, comme à toutes choses; c'est-à-dire, un pere & une mere qui n'ont eu ni pere ni mere, & des enfants qui n'auront point d'enfants (9). Ce n'est qu'après une longue suite de questions pareilles, que la premiere question du catéchisme est suffisamment préparée. Alors seulement on peut la faire, & l'enfant peut l'entendre. Mais de là jusqu'à la deuxieme réponse qui est, pour ainsi dire, la définition de l'essence divine, quel saut immense! Quand cet intervalle sera-t-il rempli? Dieu est un esprit! Et qu'est-ce qu'un esprit? Irai-je embarquer celui d'un enfant dans cette obscure métaphysique dont les hommes ont tant de peine à se tirer? Ce n'est pas à une petite fille à résoudre ces questions, c'est tout au plus à elle à les faire. Alors je lui répondrois simplement; vous

---

(9) L'idée de l'éternité ne sauroit s'appliquer aux générations humaines avec le consentement de l'esprit. Toute succession numérique, réduite en acte, est incompatible avec cette idée.

me demandez ce que c'eſt que Dieu : cela n'eſt pas facile à dire. On ne peut entendre, ni voir, ni toucher Dieu ; on ne le connoît que par ſes œuvres : pour juger ce qu'il eſt, attendez de ſavoir ce qu'il a fait.

Si nos dogmes ſont tous de la même vérité, tous ne ſont pas pour cela de la même importance. Il eſt fort indifférent à la gloire de Dieu qu'elle nous ſoit connue en toutes choſes, mais il importe à la ſociété humaine, & à chacun des ſes membres, que tout homme connoiſſe & rempliſſe les devoirs que lui impoſe la loi de Dieu envers ſon prochain & envers ſoi-même. Voilà ce que nous devons inceſſamment nous enſeigner les uns aux autres, & voilà ſur-tout de quoi les peres & les meres ſont tenus d'inſtruire leurs enfants. Qu'une Vierge ſoit la mere de ſon Créateur ; qu'elle ait enfanté Dieu, ou ſeulement un homme auquel Dieu s'eſt joint : que la ſubſtance du Pere & du Fils ſoit la même, ou ne ſoit que ſemblable ; que l'eſprit procede de l'un des deux, qui ſont le même, ou de tous deux conjointement ; je ne vois pas que la déciſion de ces queſtions, en apparence eſſentielles, importe plus à l'eſpece humaine, que de ſavoir quel jour de la lune on doit célébrer la Pâque, s'il faut dire le chapelet, jeûner, faire maigre, parler Latin ou François à l'Egliſe, orner les murs d'images, dire ou entendre la Meſſe, & n'avoir point de fem-

me en propre. Que chacun pense là-dessus comme il lui plaira : j'ignore en quoi cela peut intéresser les autres ; quant à moi, cela ne m'intéresse point du tout. Mais ce qui m'intéresse, moi & tous mes semblables, c'est que chacun sache qu'il existe un arbitre du sort des humains, duquel nous sommes tous les enfants, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisants & miséricordieux, de tenir nos engagements envers tout le monde, même envers nos ennemis & les siens ; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien ; qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet Etre suprême sera le rémunérateur des bons, & le juge des méchants. Ces dogmes, & les dogmes semblables, sont ceux qu'il importe d'enseigner à la jeunesse, & de persuader à tous les Citoyens. Quiconque les combat mérite châtiment, sans doute ; il est le perturbateur de l'ordre, & l'ennemi de la société. Quiconque les passe, & veut nous asservir à ses opinions particulieres, vient au même point par une route opposée : pour établir l'ordre à sa maniere, il trouble la paix ; dans son téméraire orgueil, il se rend l'interprete de la Divinité, il exige en son nom les hommages & les respects des hommes, il se fait Dieu tant qu'il peut à sa place : on devroit le punir comme sacrilege, quand on ne le puniroit pas comme intolérant.

Négligez donc tous ces dogmes mystérieux, qui ne sont pour nous que des mots sans idées, toutes ces doctrines bizarres dont la vaine étude tient lieu de vertus à ceux qui s'y livrent, & sert plutôt à les rendre foux que bons. Maintenez toujours vos enfants dans le cercle étroit des dogmes qui tiennent à la morale. Persuadez-leur bien qu'il n'y a rien pour nous d'utile à savoir que ce qui nous apprend à bien faire. Ne faites point de vos filles des Théologiennes & des raisonneuses, ne leur apprenez des choses du Ciel que ce qui sert à la sagesse humaine : accoutumez-les à se sentir toujours sous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs actions, de leurs pensées, de leur vertu, de leurs plaisirs ; à faire le bien sans ostentation, parce qu'il l'aime ; à souffrir le mal sans murmure, parce qu'il les en dédommagera ; à être enfin, tous les jours de leur vie, ce qu'elles seront bien aises d'avoir été lorsqu'elles comparoîtront devant lui. Voilà la véritable religion ; voilà la seule qui n'est susceptible ni d'abus, ni d'impiété, ni de fanatisme : qu'on en prêche tant qu'on voudra de plus sublimes, pour moi, je n'en reconnois point d'autre que celle-là.

Au reste, il est bon d'observer que jusqu'à l'âge où la raison s'éclaire, & où le sentiment naissant fait parler la conscience, ce qui est bien ou mal pour les jeunes person-

nes est ce que les gens qui les entourent ont décidé tel. Ce qu'on leur commande est bien, ce qu'on leur défend est mal; elles n'en doivent pas savoir davantage: par où l'on voit de quelle importance est encore plus pour elles que pour les garçons, le choix des personnes qui doivent les approcher, & avoir quelqu'autorité sur elles. Enfin le moment vient où elles commencent à juger des choses par elles mêmes, & alors il est temps de changer le plan de leur éducation.

J'en ai trop dit jusqu'ici peut-être. A quoi réduirons-nous les femmes, si nous ne leur donnons pour loi que les préjugés publics? N'abaissons pas à ce point le sexe qui nous gouverne, & qui nous honore quand nous ne l'avons pas avili. Il existe pour toute l'espece humaine une regle antérieure à l'opinion. C'est à l'inflexible direction de cette regle que se doivent rapporter toutes les autres; elle juge le préjugé même, & ce n'est qu'autant que l'estime des hommes s'accorde avec elle, que cette estime doit faire autorité pour nous.

Cette regle est le sentiment intérieur. Je ne répéterai point ce qui en a été dit ci-devant: il me suffit de remarquer que si ces deux regles ne concourent à l'éducation des femmes, elle sera toujours défectueuse. Le sentiment sans l'opinion ne leur donnera point cette délicatesse d'ame qui

qui pare les bonnes mœurs de l'honneur du monde, & l'opinion sans le sentiment n'en fera jamais que des femmes fausses & deshonnêtes, qui mettent l'apparence à la place de la vertu.

Il leur importe donc de cultiver une faculté qui serve d'arbitre entre les deux guides, qui ne laisse point égarer la conscience, & qui redresse les erreurs du préjugé. Cette faculté est la raison. Mais, à ce mot, que de questions s'élevent! Les femmes sont-elles capables d'un solide raisonnement? Importe-t-il qu'elles le cultivent? Le cultiveront-elles avec succès? Cette culture est-elle utile aux fonctions qui leur sont imposées? est-elle compatible avec la simplicité qui leur convient?

Les diverses manieres d'envisager & de résoudre ces questions, font que, donnant dans les excès contraires, les uns bornent la femme à coudre & filer dans son ménage avec ses servantes, & n'en font ainsi que la premiere servante du Maître: les autres, non contents d'assurer ses droits, lui font encore usurper les nôtres; car la laisser au-dessus de nous dans les qualités propres à son sexe, & la rendre notre égale dans tout le reste, qu'est-ce autre chose que transporter à la femme la primauté que la nature donne au mari?

La raison qui mene l'homme à la connoissance de ses devoirs, n'est pas fort com-

posée ; la raison qui mene la femme à la connoissance des siens, est plus simple encore. L'obéissance & la fidélité qu'elle doit à son mari, la tendresse & les soins qu'elle doit à ses enfants, sont des conséquences si naturelles & si sensibles de sa condition, qu'elle ne peut, sans mauvaise foi, refuser son consentement au sentiment intérieur qui la guide, ni méconnoître le devoir dans le penchant qui n'est point encore altéré.

Je ne blâmerois pas sans distinction qu'une femme fût bornée aux seuls travaux de son sexe, & qu'on la laissât dans une profonde ignorance sur tout le reste ; mais il faudroit pour cela des mœurs publiques très-simples, très-saines, ou une maniere de vivre très-retirée. Dans de grandes villes, & parmi des hommes corrompus, cette femme seroit trop facile à séduire ; souvent sa vertù ne tiendroit qu'aux occasions : dans ce siecle philosophe, il lui en faut une à l'épreuve : il faut qu'elle sache d'avance, & ce qu'on lui peut dire, & ce qu'elle en doit penser.

D'ailleurs, soumise au jugement des hommes, elle doit mériter leur estime : elle doit sur-tout obtenir celle de son époux ; elle ne doit pas seulement lui faire aimer sa personne ; mais lui faire approuver sa conduite ; elle doit justifier devant le public le choix qu'il a fait, & faire honorer le mari de l'honneur qu'on rend à la fem-

me. Or, comment s'y prendra-t-elle pour tout cela, si elle ignore nos institutions, si elle ne sait rien de nos usages, de nos bienséances; si elle ne connoît ni la source des jugements humains, ni les passions qui les déterminent? Dès-là qu'elle dépend à la fois de sa propre conscience & des opinions des autres, il faut qu'elle apprenne à comparer ces deux regles, à les concilier, & à ne préférer la premiere que quand elles sont en opposition. Elle devient le juge de ses juges; elle décide quand elle doit s'y soumettre, & quand elle doit les récuser. Avant de rejetter ou d'admettre leurs préjugés, elle les pese; elle apprend à remonter à leur source, à les prévenir, à se les rendre favorables; elle a soin de ne jamais s'attirer le blâme quand son devoir lui permet de l'éviter. Rien de tout cela ne peut bien se faire sans cultiver son esprit & sa raison.

Je reviens toujours au principe, & il me fournit la solution de toutes mes difficultés. J'étudie ce qui est, j'en recherche la cause, & je trouve enfin que ce qui est, est bien. J'entre dans des maisons ouvertes, dont le maître & la maîtresse font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux sont d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût & d'esprit; tous deux animés du même desir de bien recevoir leur monde

& de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun soin pour être attentif à tout : il va, vient, fait la ronde, & se donne mille peines ; il voudroit être tout attention. La femme reste à sa place ; un petit cercle se rassemble autour d'elle, & semble lui cacher le reste de l'assemblée : cependant il ne s'y passe rien qu'elle n'apperçoive, il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé ; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéresser tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable ; &, sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, l'on se met à table ; l'homme, instruit des gens qui se conviennent, les placera selon ce qu'il sait ; la femme, sans rien savoir, ne s'y trompera pas. Elle aura déja lu dans les yeux, dans le maintien, toutes les convenances, & chacun se trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au service personne n'est oublié. Le maître de la maison, en faisant la ronde, aura pu n'oublier personne ; mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaisir, & vous en offre : en parlant à son voisin, elle a l'œil au bout de la table ; elle discerne celui qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, & celui qui n'ose se servir ou demander, parce qu'il est mal-adroit ou timide. En sortant de table, chacun croit qu'elle n'a songé qu'à lui ;

tous ne pensent pas qu'elle ait eu le temps de manger un seul morceau ; mais la vérité est qu'elle a mangé plus que personne.

Quand tout le monde est parti, l'on parle de ce qui s'est passé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit & fait ceux avec lesquels il s'est entretenu. Si ce n'est pas toujours là-dessus que la femme est le plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'est dit tout bas à l'autre bout de la salle : elle sait qu'un tel a pensé, à quoi tenoit tel propos ou tel geste ; il s'est fait à peine un mouvement expressif dont elle n'ait l'interprétation toute prête, & presque toujours conforme à la vérité.

Le même tour d'esprit qui fait exceller une femme du monde dans l'art de tenir maison, fait exceller une coquette dans l'art d'amuser plusieurs soupirants. Le manege de la coquetterie exige un discernement encore plus fin que celui de la politesse : car pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde, elle a toujours assez bien fait ; mais la coquette perdroit bientôt son empire par cette uniformité maladroite. A force de vouloir obliger tous ses amants, elle les rebuteroit tous. Dans la Société les manieres qu'on prend avec tous les hommes, ne laissent pas de plaire à chacun ; pourvu qu'on soit bien traité, l'on n'y regarde pas de si près sur les préférences : mais en amour, une faveur qui n'est pas

exclusive est une injure. Un homme sensible aimeroit cent fois mieux être seul maltraité que caressé avec tous les autres, & ce qui peut arriver de pis, est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs amants, persuade à chacun d'eux qu'elle le préfere, & qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres, à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez-vous voir un personnage embarrassé? placez un homme entre deux femmes avec chacune desquelles il aura des liaisons secretes, puis observez quelle sotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes, (& sûrement l'exemple ne sera pas plus rare;) vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donnera le change à tous deux, & fera que chacun se rira de l'autre. Or, si cette femme leur témoignoit la même confiance, & prenoit avec eux la même familiarité, comment seroient-ils un instant ses dupes? En les traitant également, ne montreroit-elle pas qu'ils ont les mêmes droits sur elle? Oh, qu'elle s'y prend bien mieux que cela! Loin de les traiter de la même maniere, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité; elle fait si bien que celui qu'elle flatte croit que c'est par tendresse, & que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dépit. Ainsi chacun content de son partage la voit toujours s'oc-

cuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Dans le desir général de plaire, la coquetterie suggere de semblables moyens: les caprices ne feroient que rebuter, s'ils n'étoient sagement ménagés; & c'est en les dispensant avec art, qu'elle en fait les plus fortes chaînes de ses esclaves.

Usa ogn'arte la donna, onde sia colto
Nella sua rete alcun novello amante;
Ne con tutti, ne sempre un stesso volto
Serba, ma cangia a tempo atto e sembiante.

A quoi tient tout cet art, si ce n'est à des observations fines & continuelles qui lui font voir à chaque instant ce qui se passe dans les cœurs des hommes, & qui la disposent à porter, à chaque mouvement secret qu'elle apperçoit, la force qu'il faut pour le suspendre ou l'accélérer? Or, cet art s'apprend-il? Non: il naît avec les femmes: elles l'ont toutes, & jamais les hommes ne l'ont au même degré: tel est un des caracteres distinctifs du sexe. La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines sont la science des femmes; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Voilà ce qui est, & l'on a vu pourquoi cela doit être. Les femmes sont fausses, nous dit-on; elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse, & non pas la fausseté; dans les vrais penchants de leur

sexe, même en mentant, elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche, quand ce n'est pas elle qui doit parler? Consultez leurs yeux, leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance: voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours non, & doit le dire; mais l'accent qu'elle y joint n'est pas toujours le même, & cet accent ne sait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes besoins que l'homme, sans avoir le même droit de les témoigner? Son sort seroit trop cruel, si même dans les desirs légitimes elle n'avoit un langage équivalent à celui qu'elle n'ose tenir? Faut-il que sa pudeur la rende malheureuse? Ne lui faut-il pas un art de communiquer ses penchants sans les découvrir? De quelle adresse n'a-t elle pas besoin pour faire qu'on lui dérobe ce qu'elle brûle d'accorder? Combien ne lui importe-t-il point d'apprendre à toucher le cœur de l'homme sans paroître songer à lui? Quel discours charmant n'est-ce pas que la pomme de Galathée, & sa fuite mal-adroite? Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela? Ira-t-elle dire au Berger qui la suit entre les saules, qu'elle n'y fuit qu'à dessein de l'attirer? Elle mentiroit, pour ainsi dire; car alors elle ne l'attireroit plus. Plus une femme a de réserve, plus elle doit avoir d'art, même avec son mari. Oui, je soutiens qu'en tenant la

coquet-

coquetterie dans ses limites, on la rend modeste & vraie, on en fait une loi de l'honnêteté.

La vertu est une, disoit très-bien un de mes adversaires, on ne la décompose pas pour admettre une partie, & rejetter l'autre. Quand on l'aime, on l'aime dans toute son intégrité, & l'on refuse son cœur quand on peut, & toujours sa bouche aux sentiments qu'on ne doit point avoir. La vérité morale n'est pas ce qui est, mais ce qui est bien : ce qui est mal ne devroit point être, & ne doit point être avoué, sur-tout quand cet aveu lui donne un effet qu'il n'auroit pas eu sans cela. Si j'étois tenté de voler, & qu'en le disant je tentasse un autre d'être mon complice, lui déclarer ma tentation, ne seroit-ce pas y succomber ? Pourquoi dites-vous que la pudeur rend les femmes fausses ? Celles qui la perdent le plus, sont-elles, au reste, plus vraies que les autres ? Tant s'en faut ; elles sont plus fausses mille fois. On n'arrive à ce point de dépravation qu'à force de vices qu'on garde tous, & qui ne régnent qu'à la faveur de l'intrigue & du mensonge (10). Au contraire, celles qui

(10) Je sais que les femmes qui ont ouvertement pris leur parti sur un certain point, prétendent bien se faire valoir de cette franchise, & jurent qu'à cela près il n'y a rien d'estimable qu'on ne trouve en elles ; mais je sais bien aussi qu'elles n'ont jamais per-

ont encore de la honte, qui ne s'énorgueillissent point de leurs fautes, qui savent cacher leurs desirs à ceux-mêmes qui les inspirent, celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine, sont d'ailleurs les plus vraies, les plus sinceres, les plus constantes dans tous leurs engagements, & celles sur la foi desquelles on peut généralement le plus compter.

Je ne sache que la seule Mademoiselle de Lenclos qu'on ait pu citer pour exception connue à ces remarques. Aussi Mademoiselle de Lenclos a-t-elle passé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de son sexe, elle avoit, dit-on, conservé celles du nôtre. On vante sa franchise, sa droiture, la sûreté de son commerce, sa fidélité dans l'amitié. Enfin, pour achever le tableau de sa gloire, on dit qu'elle s'étoit fait homme ; à la bonne heure. Mais avec toute sa haute réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtresse.

Tout ceci n'est pas si hors de propos qu'il paroît être. Je vois où tendent les maximes

---

suadé cela qu'à des sots. Le plus grand frein de leur sexe ôté, que reste-t-il qui les retienne, & de quel honneur feront-elles cas, après avoir renoncé à celui qui leur est propre? Ayant mis une fois leurs passions à l'aise, elles n'ont plus aucun intérêt d'y résister, *nec fœmina amissâ pudicitiâ alia abnuerit*. Jamais auteur connut-il mieux le cœur humain dans les deux sexes, que celui qui a dit cela?

de la philosophie moderne, en tournant en dérision la pudeur du sexe, & sa fausseté prétendue, & je vois que l'effet le plus assuré de cette philosophie, sera d'ôter aux femmes de notre siecle le peu d'honneur qui leur est resté.

Sur ces considérations je crois qu'on peut déterminer en général quelle espece de culture convient à l'esprit des femmes, & sur quels objets on doit tourner leurs réflexions dès leur jeunesse.

Je l'ai déja dit, les devoirs de leur sexe sont plus aisés à voir qu'à remplir. La premiere chose qu'elles doivent apprendre, est à les aimer par la considération de leurs avantages; c'est le seul moyen de les leur rendre faciles. Chaque état & chaque âge a ses devoirs: on connoît bientôt les siens pourvu qu'on les aime. Honorez votre état de femme, & dans quelque rang que le Ciel vous place, vous serez toujours une femme de bien. L'essentiel est d'être ce que nous fit la nature: on n'est toujours que trop ce que les hommes veulent que l'on soit.

La recherche des vérités abstraites & spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées n'est point du ressort des femmes; leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique: c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, & c'est à elles de faire les observations

qui menent l'homme à l'établissement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes, ou aux connoissances agréables qui n'ont que le goût pour objet ; car, quant aux ouvrages de génie, ils passent leur portée : elles n'ont pas non plus assez de justesse & d'attention pour réussir aux sciences exactes ; & quant aux connoissances physiques, c'est à celui des deux qui est le plus agissant, le plus allant, qui voit le plus d'objets, c'est à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres sensibles, & des loix de la nature. La femme, qui est foible, & qui ne voit rien au dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour suppléer à sa foiblesse ; & ces mobiles sont les passions de l'homme. Sa méchanique à elle est plus forte que la nôtre, tous ses leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que son sexe ne peut faire par lui-même, & qui lui est nécessaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir : il faut donc qu'elle étudie à fond l'esprit de l'homme, non par abstraction l'esprit de l'homme en général, mais l'esprit des hommes qui l'entourent, l'esprit des hommes auxquels elle est assujettie, soit par la loi, soit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs sentiments par leurs dis-

cours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs gestes. Il faut que par ses discours, par ses actions, par ses regards, par ses gestes, elle sache leur donner les sentiments qu'il lui plaît, sans même paroître y songer. Ils philosopheront mieux qu'elle sur le cœur humain; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'est aux femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en systême. La femme a plus d'esprit, & l'homme plus de génie; la femme observe, & l'homme raisonne: de ce concours résultent la lumiere la plus claire, & la science la plus complette que puisse acquérir de lui-même l'esprit humain, la plus sûre connoissance, en un mot de soi & des autres, qui soit à la portée de notre espece; & voilà comment l'art peut tendre incessamment à perfectionner l'instrument donné par la nature.

Le monde est le livre des femmes; quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle. Cependant la véritable mere de famille, loin d'être une femme du monde, n'est guere moins recluse dans sa maison que la Religieuse dans son cloître. Il faudroit donc faire, pour les jeunes personnes qu'on marie, comme on fait ou comme on doit faire pour celles qu'on met dans des Couvents, leur montrer les plaisirs qu'elles quittent avant de les y laisser renoncer, de peur que la fausse image de

ces plaisirs qui leur sont inconnus, ne vienne un jour égarer leurs cœurs, & troubler le bonheur de leur retraite. En France les filles vivent dans des Couvents, & les femmes courent le monde. Chez les Anciens c'étoit tout le contraire : les filles avoient, comme je l'ai dit, beaucoup de jeux & de fêtes publiques ; les femmes vivoient retirées. Cet usage étoit plus raisonnable, & maintenoit mieux les mœurs. Une sorte de coquetterie est permise aux filles à marier, s'amuser est leur grande affaire. Les femmes ont d'autres soins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher ; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette réforme, & malheureusement elles donnent le ton. Meres, faites du moins vos compagnes de vos filles. Donnez-leur un sens droit, & une ame honnête, puis ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaste peut regarder. Le bal, les festins, les jeux, même le théâtre : tout ce qui, mal vu, fait le charme d'une imprudente jeunesse, peut être offert sans risque à des yeux sains. Mieux elles verront ces bruyants plaisirs, plutôt elles en seront dégoûtées.

J'entends la clameur qui s'éleve contre moi. Quelle fille résiste à ce dangereux exemple ? A peine ont-elles vu le monde, que la tête leur tourne à toutes ; pas une d'elle ne veut le quitter. Cela peut être ; mais avant de leur offrir ce tableau trom-

peur, les avez vous bien préparées à le voir ſans émotion? Leur avez-vous bien annoncé les objets qu'il repréſente? Les leur avez-vous bien peints tels qu'ils ſont? Les avez-vous bien armés contre les illuſions de la vanité? Avez-vous porté dans leurs jeunes cœurs le goût des vrais plaiſirs qu'on ne trouve point dans ce tumulte? Quelles précautions, quelles meſures avez-vous priſes pour les préſerver du faux goût qui les égare? Loin de rien oppoſer dans leur eſprit à l'empire des préjugés publics, vous les y avez nourries. Vous leur avez fait aimer d'avance tous les frivoles amuſements qu'elles trouvent: vous les leur faites aimer encore en s'y livrant. De jeunes perſonnes, entrant dans le monde, n'ont d'autre gouvernante que leur mere, ſouvent plus folle qu'elles, & qui ne peut leur montrer les objets autrement qu'elle ne les voit. Son exemple, plus fort que la raiſon même, les juſtifie à leurs propres yeux, & l'autorité de la mere eſt pour la fille une excuſe ſans réplique. Quand je veux qu'une mere introduiſe ſa fille dans le monde, c'eſt en ſuppoſant qu'elle le lui fera voir tel qu'il eſt.

Le mal commence plutôt encore. Les Couvents ſont de véritables écoles de coquetterie, non de cette coquetterie honnête dont j'ai parlé, mais de celle qui produit tous les travers des femmes, & fait les plus extravagantes petites maîtreſſes. En

fortant de là pour entrer tout d'un coup dans des fociétés bruyantes, de jeunes femmes s'y fentent d'abord à leur place. Elles ont été élevés pour y vivre ; faut-il s'étonner qu'elles s'y trouvent bien. Je n'avancerai point ce que je vais dire fans crainte de prendre un préjugé pour une obfervation ; mais il me femble qu'en général dans les Pays proteftants il y a plus d'attachement de famille, de plus dignes époufes & de plus tendres meres que dans les Pays Catholiques : & fi cela eft, on ne peut douter que cette différence ne foit due en partie à l'éducation des Couvents.

Pour aimer la vie paifible & domeftique il faut la connoître, il faut en avoir fenti les douceurs dès l'enfance. Ce n'eft que dans la maifon paternelle qu'on prend du goût pour fa propre maifon, & toute femme que fa mere n'a pas élevée, n'aimera point élever fes enfants. Malheureufement il n'y a plus d'éducation privée dans les grandes Villes. La fociété y eft fi générale & fi mêlée, qu'il ne refte plus d'afyle pour la retraite, & qu'on eft en public jufques chez foi. A force de vivre avec tout le monde on n'a plus de famille ; à peine connoit-on fes parents ; on les voit en étrangers, & la fimplicité des mœurs domeftiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faifoit le charme. C'eft ainfi qu'on fuce avec le lait le goût des plaifirs du fiecle & des maximes qu'on y voit régner.

On impose aux filles une gêne apparente pour trouver des dupes qui les épousent sur leur maintien. Mais étudiez un moment ces jeunes personnes ; sous un air contraint elles déguisent mal la convoitise qui les dévore, & déja on lit dans leurs yeux l'ardent desir d'imiter leurs meres. Ce qu'elles convoitent n'est pas un mari, mais la licence du mariage. Qu'a-t-on besoin d'un mari, avec tant de ressources pour s'en passer ? Mais on a besoin d'un mari pour couvrir ces ressources (11). La modestie est sur leur visage, & le libertinage est au fond de leur cœur. Cette feinte modestie elle-même en est un signe : elles ne l'affectent que pour pouvoir s'en débarrasser plutôt. Femmes de Paris & de Londres, pardonnez-le-moi, je vous supplie. Nul séjour n'exclut les miracles, mais pour moi je n'en connois point ; & si une seule d'entre vous a l'ame vraiment honnête, je n'entends rien à nos institutions.

Toutes ces éducations diverses livrent également de jeunes personnes au goût des plaisirs du grand monde, & aux passions qui naissent bientôt de ce goût. Dans les grandes Villes la dépravation commence

(11) La voie de l'homme dans sa jeunesse etoit une des quatre choses que le Sage ne pouvoit comprendre ; la cinquieme étoit l'impudence de la femme adultere, *quæ comedit, & tergens os suum, dicit : non sum operata malum.* Prov. XXX. 20.



avec la vie, & dans les petites elles commence avec la raison. De jeunes Provinciales instruites à mépriser l'heureuse simplicité de leurs mœurs, s'empressent à venir à Paris partager la corruption des nôtres; les vices ornés du beau nom de talents, sont l'unique objet de leur voyage; & honteuses en arrivant de se trouver si loin de la noble licence des femmes du Pays, elles ne tardent pas à mériter d'être aussi de la Capitale. Où commence le mal, à votre avis; dans les lieux où l'on le projette, où dans ceux où l'on l'accomplit?

Je ne veux pas que de la Province une mere sensée amene sa fille à Paris pour lui montrer ces tableaux si pernicieux pour d'autres: mais je dis que quand cela seroit; ou cette fille est mal élevée, ou ces tableaux seront peu dangereux pour elle. Avec du goût, du sens, & l'amour des choses honnêtes, on ne les trouve pas si attrayants qu'ils le sont pour ceux qui s'en laissent charmer. On remarque à Paris les jeunes écervelées qui viennent se hâter de prendre le ton du Pays, & se mettre à la mode six mois durant pour se faire siffler le reste de leur vie; mais qui est-ce qui remarque celles qui, rebutées de tout ce fracas, s'en retournent dans leur province, contentes de leur sort, après l'avoir comparé à celui qu'envient les autres? Combien j'ai vu de jeunes femmes amenées dans la Capitale par

des maris complaisants & maîtres de s'y fixer, les en détourner elles-mêmes, repartir plus volontiers qu'elles n'étoient venues, & dire avec attendrissement la veille de leur départ : ah ! retournons dans notre chaumiere : on y vit plus heureux que dans les Palais d'ici ! On ne sait pas combien il reste encore de bonnes gens qui n'ont point fléchi le génouil devant l'idole, & qui méprisent son culte insensé. Il n'y a de bruyantes que les folles ; les femmes sages ne font point de sensation.

Que si, malgré la corruption générale, malgré les préjugés universels, malgré la mauvaise éducation des filles, plusieurs gardent encore un jugement à l'épreuve ; que sera-ce quand ce jugement aura été nourri par des instructions convenables, ou, pour mieux dire, quand on ne l'aura point altéré par des instructions vicieuses ? car tout consiste toujours à conserver ou rétablir les sentiments naturels. Il ne s'agit point pour cela d'ennuyer de jeunes filles de vos longs prônes, ni de leur débiter vos seches moralités. Les moralités, pour les deux sexes, sont la mort de toute bonne éducation. De tristes leçons ne sont bonnes qu'à faire prendre en haine, & ceux qui les donnent, & tout ce qu'ils disent. Il ne s'agit point, en parlant à de jeunes personnes, de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur est imposé

par la nature. En leur expoſant ces devoirs, ſoyez préciſe & facile, ne leur laiſſez pas croire qu'on eſt chagrine quand on les remplit : point d'air fâché, point de morgue. Tout ce qui doit paſſer au cœur doit en ſortir ; leur catéchiſme de morale doit être auſſi court & auſſi clair que leur catéchiſme de religion, mais il ne doit pas être auſſi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la ſource de leurs plaiſirs, & le fondement de leurs droits. Eſt-il ſi pénible d'aimer pour être aimée, de ſe rendre aimable pour être heureuſe, de ſe rendre eſtimable pour être obéie, de s'honorer pour ſe faire honorer ? Que ces droits ſont beaux ! qu'ils ſont reſpectables ! qu'ils ſont chers au cœur de l'homme quand la femme ſait les faire valoir ! il ne faut point attendre les ans ni la vieilleſſe pour en jouir. Son empire commence avec ſes vertus ; à peine ſes attraits ſe développent, qu'elle regne déja par la douceur de ſon caractere, & rend ſa modeſtie impoſante. Quel homme inſenſible & barbare n'adoucit pas ſa fierté, & ne prend pas des manieres plus attentives près d'une fille de quinze ans, aimable & ſage, qui parle peu, qui écoute, qui met de la décence dans ſon maintien, & de l'honnêteté dans ſes propos, à qui ſa beauté ne fait oublier ni ſon ſexe ni ſa jeuneſſe, qui ſait intéreſſer par ſa timidité même, & s'attirer le reſpect qu'elle porte à tout le monde !

Ces témoignages, bien qu'extérieurs, ne sont point frivoles ; ils ne sont point fondés seulement sur l'attrait des sens : ils partent de ce sentiment intime que nous avons tous, que les femmes sont les juges naturels du mérite des hommes. Qui est-ce qui veut être méprisé des femmes ? personne au monde ; non pas même celui qui ne veut plus les aimer. Et moi, qui leur dis des vérités si dures, croyez vous que leurs jugements me soient indifférents ? Non, leurs suffrages me sont plus chers que les vôtres, Lecteurs souvent plus femmes qu'elles. En méprisant leurs mœurs je veux encore honorer leur justice. Peu m'importe qu'elles me haïssent, si je les force à m'estimer.

Que de grandes choses on feroit avec ce ressort, si l'on savoit le mettre en œuvre ! Malheur au siecle où les femmes perdent leur ascendant, & où leurs jugements ne font plus rien aux hommes ! C'est le dernier degré de la dépravation. Tous les Peuples qui ont eu des mœurs ont respecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome ; Rome, le siege de la gloire & de la vertu, si jamais elles en eurent un sur la terre. C'est-là que les femmes honoroient les exploits des grands Généraux, qu'elles pleuroient publiquement les peres de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuils étoient consacrés comme le plus solemnel jugement de la République. Toutes les

grandes révolutions y vinrent des femmes ; par une femme Rome acquit la liberté, par une femme les Plébéiens obtinrent le Consulat, par une femme finit la tyrannie des Décemvirs ; par les femmes Rome assiégée fut sauvée des mains d'un Proscrit. Galants François, qu'eussiez-vous dit en voyant passer cette procession si ridicule à vos yeux moqueurs ? Vous l'eussiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets ! & peut-être avons nous tous raison. Formez ce cortege de belles Dames Françoises ; je n'en connois point de plus indécent : mais composez-le de Romaines, vous aurez tous les yeux des Volsques, & le cœur de Coriolan.

Je dirai davantage, & je soutiens que la vertu n'est pas moins favorable à l'amour qu'aux autres droits de la nature, & que l'autorité des maîtresses n'y gagne pas moins que celle des femmes & des meres. Il n'y a point de véritable amour sans enthousiasme, & point d'enthousiasme sans un objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours existant dans l'imagination. De quoi s'enflammeront des amants pour qui cette perfection n'est plus rien, & qui ne voient dans ce qu'ils aiment que l'objet du plaisir des sens ? Non, ce n'est pas ainsi que l'ame s'échauffe & se livre à ces transports sublimes, qui font le délire des amants, & le charme de leur passion. Tout n'est qu'il-

lusion dans l'amour, je l'avoue ; mais ce qui est réel, ce sont les sentiments dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau n'est point dans l'objet qu'on aime, il est l'ouvrage de nos erreurs. Eh ! qu'importe ? En sacrifie-t-on moins tous ses sentiments bas à ce modele imaginaire ? En penetre-t-on moins son cœur des vertus qu'on prête à ce qu'il chérit ? S'en détache-t-on moins de la bassesse du moi humain ? Où est le véritable amant qui n'est pas prêt à immoler sa vie à sa maîtresse, & où est la passion sensuelle & grossiere dans un homme qui veut mourir ? Nous nous moquons des Paladins ! c'est qu'ils connoissoient l'amour, & que nous ne connoissons plus que la débauche. Quand ces maximes romanesques commencerent à devenir ridicules, ce changement fut moins l'ouvrage de la raison que celui des mauvaises mœurs.

Dans quelque siecle que ce soit, les relations naturelles ne changent point : la convenance ou disconvenance qui en résulte reste la même ; les préjugés, sous le vain nom de raison, n'en changent que l'apparence. Il sera toujours grand & beau de régner sur soi, fût-ce pour obéir à des opinions fantastiques ; & les vrais motifs d'honneur parleroient toujours au cœur de toute femme de jugement, qui saura chercher dans son état le bonheur de la vie. La chas-

teté doit être une vertu délicieuſe pour une belle femme qui a quelqu'élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ſes pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même ; elle s'éleve dans ſon propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage ; les ſentiments tendres ou jaloux, mais toujours reſpectueux, des deux ſexes, l'eſtime univerſelle, & la ſienne propre, lui paient ſans ceſſe en tribut de gloire les combats de quelques inſtants. Les privations ſont paſſageres, mais le prix en eſt permanent ; quelle jouiſſance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté ! Réaliſez une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquiſes que les Laïs & les Cléopâtres ; & quand ſa beauté ne ſera plus, ſa gloire & ſes plaiſirs reſteront encore ; elle ſeule ſaura jouir du paſſé.

Plus les devoirs ſont grands & pénibles, plus les raiſons ſur leſquelles on les fonde doivent être ſenſibles & fortes. Il y a un certain langage dévot, dont, ſur les ſujets les plus graves, on rebat les oreilles des jeunes perſonnes ſans produire la perſuaſion. De ce langage trop diſproportionné à leurs idées, & du peu de cas qu'elles en font en ſecret, naît la facilité de céder à leurs penchants, faute de raiſons d'y réſiſter, tirées des choſes mêmes. Une fille élevée ſagement & pieuſement, a ſans doute de fortes armes contre les tentations ; mais celle

dont

dont on nourrit uniquement le cœur, ou plutôt les oreilles, du jargon myſtique, devient infailliblement la proie du premier ſéducteur adroit qui l'entreprend. Jamais une jeune & belle perſonne ne mépriſera ſon corps, jamais elle ne s'affligera de bonne foi des grands péchés que ſa beauté fait commettre, jamais elle ne pleurera ſincérement & devant Dieu d'être un objet de convoitiſe, jamais elle ne pourra croire en elle-même que le plus doux ſentiment du cœur ſoit une invention de Satan. Donnez-lui d'autres raiſons en dedans & pour elle-même; car celles-là ne pénétreront pas. Ce ſera pis encore, ſi l'on met, comme on n'y manque guéres, de la contradiction dans ſes idées, & qu'après l'avoir humiliée en aviliſſant ſon corps & ſes charmes comme la ſouillure du péché, on lui faſſe enſuite reſpecter, comme le temple de Jeſus-Chriſt, ce même corps qu'on lui a rendu ſi mépriſable. Les idées trop ſublimes & trop baſſes ſont également inſuffiſantes, & ne peuvent s'aſſocier : il faut une raiſon à la portée du ſexe & de l'âge. La conſidération du devoir n'a de force qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir :

Quæ quià non liceat non facit, illa facit.

On ne ſe douteroit pas que c'eſt Ovide qui porte un jugement ſi ſévere.

Voulez-vous donc inſpirer l'amour des

bonnes mœurs aux jeunes personnes : sans leur dire incessamment, soyez sages, donnez-leur un grand intérêt à l'être ; faites-leur sentir tout le prix de la sagesse, & vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir ; montrez-le leur dans le moment même, dans les rélations de leur âge, dans le caractere de leurs amants. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite ; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles ; prouvez-leur qu'amies, femmes ou maîtresses, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison : faites-leur sentir que l'empire de leur sexe, & tous ses avantages, ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs, mais encore à celles des hommes ; qu'elles ont peu de prise sur des ames viles & basses, & qu'on ne sait servir sa maîtresse que comme on sait servir la vertu. Soyez sûre qu'alors, en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincere ; en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriser, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, aversion pour leurs sentiments, dédain pour leurs vaines galanteries ; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner sur des ames grandes & fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de com-

mander à des hommes. Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne fait attirer ses amants que par la coquetterie, ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses serviles & communes; dans les choses importantes & graves, elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & sage, celle qui force les siens à la respecter, celle qui a de la réserve & de la modestie, celle, en un mot, qui soutient l'amour par l'estime, les envoie d'un signe au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît; cet empire est beau, ce me semble, & vaut bien la peine d'être acheté (12).

Voilà dans quel esprit Sophie a été élevée avec plus de soin que de peine, & plutôt en suivant son goût qu'en le gênant. Disons maintenant un mot de sa personne,

(12) Brantôme dit que, du temps de François premier, une jeune personne ayant un amant babillard, lui imposa un silence absolu & illimité, qu'il garda si fidèlement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour en pleine assemblée, sa maîtresse qui, dans ces temps où l'amour se faisoit avec mystere, n'étoit point connue pour telle, se vanta de le guérir sur le champ, & le fit avec ce seul mot; *parlez*. N'y a-t-il pas quelque chose de grand & d'héroïque dans cet amour-là? Qu'eût fait de plus la Philosophie de Pythagore avec tout son faste? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter sur un pareil silence un seul jour, dût elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre?

ſelon le portrait que j'en ai fait à Emile, & ſelon qu'il imagine lui-même l'épouſe qui peut le rendre heureux.

Je ne redirai jamais trop que je laiſſe à part les prodiges. Emile n'en eſt pas un, Sophie n'en eſt pas un non plus. Emile eſt homme, & Sophie eſt femme; voilà toute leur gloire. Dans la confuſion des ſexes qui regne entre nous, c'eſt preſque un prodige d'être du ſien.

Sophie eſt bien née, elle eſt d'un bon naturel; elle a le cœur très-ſenſible, & cette extrême ſenſibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'eſprit moins juſte que pénétrant, l'humeur facile & pourtant inégale, la figure commune, mais agréable : une phyſionomie qui promet une ame, & qui ne ment pas : on peut l'aborder avec indifférence, mais non pas la quitter ſans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent; d'autres ont à plus grande meſure celles qu'elle a : mais nulle n'a des qualités mieux aſſorties pour faire un heureux caractere. Elle ſait tirer parti de ſes défauts mêmes; & ſi elle étoit plus parfaite, elle plaîroit beaucoup moins.

Sophie n'eſt pas belle, mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, & les belles femmes ſont mécontentes d'elles-mêmes. A peine eſt-elle jolie au premier aſpect; mais plus on la voit, & plus elle

s'embellit : elle gagne où tant d'autres perdent ; & ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus imposante ; mais on ne sauroit avoir une taille mieux prise, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir elle intéresse, elle charme, & l'on ne sauròit dire pourquoi.

Sophie aime la parure, & s'y connoît ; sa mere n'a point d'autre femme de chambre qu'elle : elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage ; mais elle hait les riches habillements : on voit toujours dans le sien la simplicité jointe à l'élégance ; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui sied. Elle ignore quelles sont les couleurs à la mode ; mais elle sait à merveille celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune personne qui paroisse mise avec moins de recherche, & dont l'ajustement soit plus recherché ; pas une piece du sien n'est prise au hazard, & l'art ne paroît dans aucune. Sa parure est très-modeste en apparence, & très-coquette en effet : elle n'étale point ses charmes, elle les couvre ; mais, en les couvrant, elle sait les faire imaginer. En la voyant, on dit : voilà une fille modeste & sage ; mais tant qu'on reste auprès d'elle, les yeux & le cœur errent sur toute sa personne, sans qu'on puisse les en

détacher, & l'on diroit que tout cet ajustement si simple n'est mis à sa place, que pour en être ôté piece à piece par l'imagination.

Sophie a des talents naturels; elle les sent, & ne les a pas négligés : mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'est contentée d'exercer sa jolie voix à chanter juste & avec goût; ses petits pieds à marcher légérement, facilement, avec grace, à faire la révérence en toutes sortes de situations sans gêne & sans mal-adresse. Du reste, elle n'a eu de maître à chanter que son pere ; de maîtresse à danser que sa mere ; & un organiste du voisinage lui a donné sur le clavessin quelques leçons d'accompagnement qu'elle a depuis cultivées seule. D'abord elle ne songeoit qu'à faire paroître sa main avec avantage sur ces touches noires ; ensuite elle trouva que le son aigre & sec du clavessin rendoit plus doux le son de la voix ; peu à peu elle devint sensible à l'harmonie : enfin, en grandissant, elle a commencé de sentir les charmes de l'expression, & d'aimer la musique pour elle-même. Mais c'est un goût plutôt qu'un talent ; elle ne sait point déchiffrer un air sur la note.

Ce que Sophie sait le mieux, & qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point, comme de tailler

& coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire, & qu'elle ne fasse avec plaisir ; mais le travail qu'elle préfere à tout autre, est la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, & où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légéreté. Elle s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuisine & l'office : elle fait les prix des denrées, elle en connoît les qualités ; elle sait fort bien tenir les comptes, elle sert de maître-d'hôtel à sa mere. Faite pour être un jour mere de famille elle-même, en gouvernant la maison paternelle, elle apprend à gouverner la sienne ; elle peut suppléer aux fonctions des domestiques, & le fait toujours volontiers. On ne sait jamais bien commander que ce qu'on sait exécuter soi-même : c'est la raison de sa mere pour l'occuper ainsi ; pour Sophie, elle ne va pas si loin. Son premier devoir est celui de fille, & c'est maintenant le seul qu'elle songe à remplir. Son unique vue est de servir sa mere, & de la soulager d'une partie de ses soins. Il est pourtant vrai qu'elle ne les remplit pas tous avec un plaisir égal. Par exemple, quoiqu'elle soit gourmande, elle n'aime pas la cuisine : le détail en a quelque chose qui la dégoûte : elle n'y trouve jamais assez de propreté. Elle est là-dessus d'une délicatesse extrême ; & cette délicatesse, poussée à l'excès, est devenue

un de ſes défauts : elle laiſſeroit plutôt aller tout le dîné par le feu, que de tacher ſa manchette. Elle n'a jamais voulu de l'inſpection du jardin par la même raiſon. La terre lui paroît mal-propre ; ſi-tôt qu'elle voit du fumier, elle croit en ſentir l'odeur.

Elle doit ce défaut aux leçons de ſa mere. Selon elle, entre les devoirs de la femme, un des premiers eſt la propreté ; devoir ſpécial, indiſpenſable, impoſé par la nature : il n'y a pas au monde un objet plus degoûtant qu'une femme mal-propre ; & le mari qui s'en dégoûte n'a jamais tort. Elle a tant prêché ce devoir à ſa fille dès ſon enfance, elle en a tant exigé de propreté ſur ſa perſonne, tant pour ſes hardes, pour ſon appartement, pour ſon travail, pour ſa toilette, que toutes ces attentions, tournées en habitude, prennent une aſſez grande partie de ſon temps, & préſident encore à l'autre ; enſorte que bien faire ce qu'elle fait, n'eſt que le ſecond de ſes ſoins : le premier eſt toujours de le faire proprement.

Cependant tout cela n'a point dégénéré en vaine affectation ni en molleſſe ; les raffinements du luxe n'y ſont pour rien. Jamais il n'entra dans ſon appartement que de l'eau ſimple ; elle ne connoît d'autre parfum que celui des fleurs, & jamais ſon mari n'en reſpirera de plus doux que ſon haleine. Enfin l'attention qu'elle donne à l'extérieur,

ne lui fait pas oublier qu'elle doit sa vie & son temps à des soins plus nobles : elle ignore ou dédaigne cette excessive propreté du corps qui souille l'ame ; Sophie est bien plus que propre, elle est pure.

J'ai dit que Sophie étoit gourmande. Elle l'étoit naturellement : mais elle est devenue sobre par habitude ; & maintenant elle l'est par vertu. Il n'en est pas des filles comme des garçons, qu'on peut jusqu'à certain point gouverner par la gourmandise. Ce penchant n'est point sans conséquence pour le sexe ; il est trop dangereux de le lui laisser. La petite Sophie dans son enfance, entrant seule dans le cabinet de sa mere, n'en revenoit pas toujours à vuide, & n'étoit pas d'une fidélité à toute épreuve sur les dragées & sur les bonbons. Sa mere la surprit, la reprit, la punit, la fit jeûner. Elle vint enfin à bout de lui persuader que les bonbons gâtoient les dents, & que de trop manger grossissoit la taille. Ainsi Sophie se corrigea ; en grandissant, elle a pris d'autres goûts qui l'ont détournée de cette sensualité basse. Dans les femmes, comme dans les hommes, si-tôt que le cœur s'anime, la gourmandise n'est plus un vice dominant. Sophie a conservé le goût propre de son sexe ; elle aime le laitage & les sucreries ; elle aime la pâtisserie & les entre-mêts ; mais fort peu la viande ; elle n'a jamais goûté ni vin ni liqueurs fortes. Au surplus,

elle mange de tout très-médiocrement : son sexe, moins laborieux que le nôtre, a moins besoin de réparation. En toute chose elle aime ce qui est bon, & le sait goûter ; elle sait aussi s'accommoder de ce qui ne l'est pas, sans que cette privation lui coûte.

Sophie a l'esprit agréable sans être brillant, & solide sans être profond ; un esprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à soi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne soit pas fort orné, selon l'idée que nous avons de la culture de l'esprit des femmes : car le sien ne s'est point formé par la lecture ; mais seulement par les conversations de son pere & de sa mere, par ses propres réflexions, & par les observations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement de la gaieté ; elle étoit même folâtre dans son enfance : mais peu à peu sa mere a pris soin de réprimer ses airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop subit n'instruisît du moment qui l'avoit rendu nécessaire. Elle est donc devenue modeste & réservée, même avant le temps de l'être ; & maintenant que ce temps est venu, il lui est plus aisé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui seroit de le prendre, sans indiquer la raison de ce changement. C'est une chose plaisante de la voir se livrer quelquefois par un reste d'habi-

-ade à des vivacités de l'enfance, puis tout d'un coup rentrer en elle-même, se taire, baisser les yeux & rougir : il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges participe un peu de chacun des deux.

Sophie est d'une sensibilité trop grande pour conserver une parfaite égalité d'humeur ; mais elle a trop de douceur pour que cette sensibilité soit fort importune aux autres: c'est à elle seule qu'elle fait du mal. Qu'on dise un seul mot qui la blesse ; elle ne boude pas, mais son cœur se gonfle : elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ses pleurs son pere ou sa mere la rappelle & dise un seul mot ; elle vient à l'instant jouer & rire en s'essuyant adroitement les yeux, & tâchant d'étouffer ses sang'ots.

Elle n'est pas, non plus, tout-à-fait exempte de caprices. Son humeur, un peu trop poussée, dégénere en mutinerie, & alors elle est sujette à s'oublier. Mais laissez-lui le temps de revenir à elle, & sa maniere d'effacer son tort lui en fera presque un mérite. Si on la punit, elle est docile & soumise, & l'on voit que sa honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais si franchement & de si bonne grace, qu'il n'est pas possible d'en garder la rancune. Elle baiseroit la terre devant le dernier domestique, sans que cet abbaissement lui

fit la moindre peine ; & si-tôt qu'elle est pardonnée, sa joie & ses caresses montrent de quel poids son bon cœur est soulagé. En un mot, elle souffre avec patience les torts des autres, & répare avec plaisir les siens. Tel est l'aimable naturel de son sexe avant que nous l'ayions gâté. La femme est faite pour céder à l'homme, & pour supporter même son injustice ; vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le sentiment intérieur se leve & se révolte en eux contre l'injustice ; la nature ne les fit pas pour la tolérer.

gravem
Pelidæ stomachum cedere nescii.

Sophie a de la religion, mais une religion raisonnable & simple, peu de dogmes & moins de pratiques de dévotion ; ou plutôt, ne connoissant de pratique essentielle que la morale, elle dévoue sa vie entiere à servir Dieu en faisant le bien. Dans toutes les instructions que ses parents lui ont données sur ce sujet, ils l'ont accoutumée à une soumission respectueuse, en lui disant toujours : « Ma fille, ces connoissances ne sont » pas de votre âge ; votre mari vous en ins- » truira quand il sera temps ». Du reste, au lieu de longs discours de piété, ils se contentent de la lui prêcher par leur exemple, & cet exemple est gravé dans son cœur.

Sophie aime la vertu ; cet amour est de-

venu sa passion dominante. Elle l'aime parce qu'il n'y a rien de si beau que la vertu ; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme, & qu'une femme vertueuse lui paroît presqu'égale aux Anges ; elle l'aime, comme la seule route du vrai bonheur, & parce qu'elle ne voit que misere, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme deshonnête ; elle l'aime enfin, comme chere à son respectable pere, à sa tendre & digne mere : non contents d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être aussi de la sienne : & son premier bonheur à elle-même, est l'espoir de faire le leur. Tous ces sentiments lui inspirent un enthousiasme qui lui éleve l'ame, & tient tous ses petits penchants asservis à une passion si noble. Sophie sera chaste & honnête jusqu'à son dernier soupir ; elle l'a juré dans le fond de son ame, & elle l'a juré dans un temps où elle sentoit déja tout ce qu'un tel serment coûte à tenir ; elle l'a juré quand elle en auroit dû révoquer l'engagement, si ses sens étoient faits pour régner sur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable Françoise ; froide par tempérament, & coquette par vanité, voulant plûtôt briller que plaire, cherchant l'amusement & non le plaisir. Le seul besoin d'aimer la dévore, il vient la distraire & troubler son cœur dans les fêtes ; elle a perdu

son ancienne gaieté; les folâtres jeux ne sont plus faits pour elle; loin de craindre l'ennui de la solitude, elle la cherche: elle y pense à celui qui doit la lui rendre douce; tous les indifférents l'importunent; il ne lui faut pas une cour, mais un amant; elle aime mieux plaire à un seul honnête-homme, & lui plaire toujours, que d'élever en sa faveur le cri de la mode qui dure un jour, & le lendemain se change en huée.

Les femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes; étant sur la défensive presque dès leur enfance, & chargées d'un dépôt difficilé à garder, le bien & le mal leur sont nécessairement plutôt connus. Sophie, précoce en tout, parce que son tempérament la porte à l'être, a aussi le jugement plutôt formé que d'autres filles de son âge. Il n'y a rien à cela de fort extraordinaire: la maturité n'est pas par-tout la même en même-temps.

Sophie est instruite des devoirs & des droits de son sexe & du nôtre. Elle connoît les défauts des hommes & les vices des femmes; elle connoît aussi les qualités, les vertus contraires, & les a toutes empreintes au fond de son cœur. On ne peut pas avoir une plus haute idée de l'honnête femme que celle qu'elle en a conçue, & cette idée ne l'épouvante point; mais elle pense avec plus de complaisance à l'honnête homme, à l'homme de mérite: elle

sent qu'elle est faite pour cet homme-là ; qu'elle en est digne, qu'elle peut lui rendre le bonheur qu'elle recevra de lui : elle sent qu'elle saura bien le reconnoître ; il ne s'agit que de le trouver.

Les femmes sont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le sont du mérite des femmes ; cela est de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit & en use, mais avec la modestie qui convient à sa jeunesse, à son inexpérience, à son état ; elle ne juge que des choses qui sont à sa portée, & elle n'en juge que quand cela sert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des absents qu'avec la plus grande circonspection, sur-tout si ce sont des femmes. Elle pense que ce qui les rend médisantes & satyriques, est de parler de leur sexe : tant qu'elles se bornent à parler du nôtre, elles ne sont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle sait ; c'est un honneur qu'elle croit devoir à son sexe : & pour celles dont elle ne sait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout, & cela s'entend.

Sophie a peu d'usage du monde ; mais elle est obligeante, attentive, & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la sert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politesse à elle, qui ne

tient point aux formules, qui n'eſt point aſſervie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par uſage; mais qui vient d'un grand deſir de plaire, & qui plaît. Elle ne ſait point les compliments triviaux, & n'en invente point de plus recherchés; elle ne dit pas qu'elle eſt très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. Elle s'aviſe encore moins de tourner des phraſes: pour une attention, pour une politeſſe établie, elle répond par une révérence, ou par un ſimple *je vous remercie*; mais ce mot dit de ſa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai ſervice, elle laiſſe parler ſon cœur, & ce n'eſt pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais ſouffert que l'uſage François l'aſſervît au joug des ſimagrées, comme d'étendre ſa main en paſſant d'une chambre à l'autre ſur un bras ſexagénaire qu'elle auroit grande envie de ſoutenir. Quant un galant muſqué lui offre cet impertinent ſervice, elle laiſſe l'officieux bras ſur l'eſcalier, & s'élance en deux ſauts dans la chambre, en diſant qu'elle n'eſt pas boiteuſe. En effet, quoiqu'elle ne ſoit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts: elle a les pieds aſſez petits pour s'en paſſer.

Non-ſeulement elle ſe tient dans le ſilence & dans le reſpect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou

beaucoup plus âgés qu'elles ; elle n'acceptera jamais de place au dessus d'eux que par obéissance, & reprendra la sienne au dessous si-tôt qu'elle le pourra : car elle sait que les droits de l'âge vont avec celui du sexe, comme ayant pour eux le préjugé de la sagesse qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de son âge, c'est autre chose ; elle a besoin d'un ton différent pour leur en imposer, & elle sait le prendre sans quitter l'air modeste qui lui convient. S'ils sont modestes & réservés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeunesse ; leurs entretiens pleins d'innocence seront badins, mais décents : s'ils deviennent sérieux, elle veut qu'ils soient utiles ; s'ils dégénerent en fadeurs, elle les fera bientôt cesser ; car elle méprise sur-tout le petit jargon de la galanterie, comme très-offensant pour son sexe. Elle sait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, & jamais elle ne souffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractere empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de son sexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ses sentiments, cette énergie de la vertu qu'elle sent en elle-même, & qui la rend respectable à ses propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuser. Elle ne

les reçoit point avec une colere apparente, mais avec un ironique applaudiſſement qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ſes gentilleſſes, la loue avec eſprit, ſur le ſien, ſur ſa beauté, ſur ſes graces, ſur le prix du bonheur de lui plaire; elle eſt fille à l'interrompre, en lui diſant poliment: « Monſieur, j'ai grand peur de » ſavoir ces choſes-là mieux que vous, ſi » nous n'avons rien de plus curieux à dire, » je crois que nous pouvons finir ici l'en- » tretien. » Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis ſe trouver à vingt pas de lui, n'eſt pour elle que l'affaire d'un inſtant. Demandez à vos agréables s'il eſt aiſé d'étaler ſon caquet avec un eſprit auſſi rebours que celui-là.

Ce n'eſt pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce ſoit tout de bon, & qu'elle puiſſe croire qu'on penſe en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de ſon mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé ſur l'eſtime peut flatter ſon cœur altier, mais tout galant perſiflage eſt toujours rebuté; Sophie n'eſt pas faite pour exercer les petits talents d'un baladin.

Avec une ſi grande maturité de jugement, & formée à tous égards comme une fille de vingt ans, Sophie à quinze ne ſera point traitée en enfant par ſes parents. A peine

apperceveront-ils en elle la premiere inquiétude de la jeunesse, qu'avant le progrès ils se hâteront d'y pourvoir ; ils lui tiendront des discours tendres & sensés. Les discours tendres & sensés sont de son âge & de son caractere. Si ce caractere est tel que je l'imagine, pourquoi son pere ne lui parleroit-il pas à peu près ainsi :

» Sophie, vous voilà grande fille, & ce » n'est pas pour l'être toujours qu'on le de- » vient. Nous voulons que vous soyez heu- » reuse : c'est pour nous que nous le vou- » lons, parce que notre bonheur dépend » du vôtre. Le bonheur d'une honnête fille » est de faire celui d'un honnête homme ; » il faut donc penser à vous marier ; il y » faut penser de bonne heure : car du ma- » riage dépend le sort de la vie, & l'on » n'a jamais trop de temps pour y penser.

» Rien n'est plus difficile que le choix » d'un bon mari, si ce n'est peut-être ce- » lui d'une bonne femme. Sophie, vous » serez cette femme rare, vous serez la » gloire de notre vie, & le bonheur de nos » vieux jours, mais de quelque mérite que » vous soyez pourvue, la terre ne manque » pas d'hommes qui en ont encore plus » que vous. Il n'y en a pas un qui ne dût » s'honorer de vous obtenir ; il y en a » beaucoup qui vous honoreroient davan- » tage. Dans ce nombre, il s'agit d'en » trouver un qui vous convienne, de le

» connoître, & de vous faire connoître à lui.

» Le plus grand bonheur du mariage dé- » pend de tant de convenances, que c'est » une folie de les vouloir toutes rassembler. » Il faut d'abord s'assurer des plus impor- » tantes : quand les autres s'y trouvent, » on s'en prévaut; quand elles manquent, » on s'en passe. Le bonheur parfait n'est » pas sur la terre; mais le plus grand des » malheurs, & celui qu'on peut toujours » éviter, est d'être malheureux par sa fau- » te.

» Il y a des convenances naturelles, il y » en a d'institution, il y en a qui ne tien- » nent qu'à l'opinion seule. Les parents sont » juges des deux dernieres especes, les en- » fants seuls le sont de la premiere. Dans » les mariages qui se font par l'autorité des » peres, on se regle uniquement sur les » convenances d'institution & d'opinion; ce » ne sont pas les personnes qu'on marie, » ce sont les conditions & les biens : mais » tout cela peut changer, les personnes » seules restent toujours, elles se portent » par-tout avec elles; en dépit de la for- » tune, ce n'est que par les rapports per- » sonnels qu'un mariage peut être heureux » ou malheureux.

» Votre mere étoit de condition, j'é- » tois riche; voilà les seules considérations » qui porterent nos parents à nous unir. » J'ai perdu mes biens, elle a perdu son

» nom ; oubliée de sa famille, que lui sert
» aujourd'hui d'être née Demoiselle ? Dans
» nos désastres, l'union de nos cœurs nous
» a consolés de tout ; la conformité de nos
» goûts nous a fait choisir cette retraite ;
» nous y vivons heureux dans la pauvreté,
» nous nous tenons lieu de tout l'un à l'autre :
» Sophie est notre trésor commun ; nous
» bénissons le ciel de nous avoir donné ce-
» lui-là, & de nous avoir ôté tout le res-
» te. Voyez, mon enfant, où nous a con-
» duit la Providence ! Les convenances qui
» nous firent marier sont évanouies ; nous
» ne sommes heureux que par celles que
» l'on compta pour rien.

» C'est aux époux à s'assortir. Le pen-
» chant mutuel doit être leur premier lien ;
» leurs yeux, leurs cœurs doivent être leurs
» premiers guides : car comme leur pre-
» mier devoir, étant unis, est de s'aimer,
» & qu'aimer ou n'aimer pas ne dépend point
» de nous-mêmes, ce devoir en emporte
» nécessairement un autre, qui est de com-
» mencer par s'aimer avant de s'unir. C'est-
» là le droit de la nature que rien ne peut
» abroger : ceux qui l'ont gênée par tant
» de loix civiles, ont eu plus d'égard à
» l'ordre apparent qu'au bonheur du ma-
» riage, & aux mœurs des Citoyens. Vous
» voyez, ma Sophie, que nous ne vous
» prêchons pas une morale difficile. Elle ne
» tend qu'à vous rendre maîtresse de vous-

» même, & à nous en rapporter à vous sur
» le choix de votre époux.

» Après vous avoir dit nos raisons pour
» vous laisser une entiere liberté, il est
» juste de vous parler aussi des vôtres pour
» en user avec sagesse. Ma fille, vous êtes
» bonne & raisonnable, vous avez de la
» droiture & de la piété, vous avez les
» talents qui conviennent à d'honnêtes fem-
» mes, & vous n'êtes pas dépourvue d'a-
» gréments; mais vous êtes pauvre: vous
» avez les biens les plus estimables, & vous
» manquez de ceux qu'on estime le plus.
» N'aspirez donc qu'à ce que vous pouvez
» obtenir, & réglez votre ambition, non
» sur vos jugements ni sur les nôtres, mais
» sur l'opinion des hommes. S'il n'étoit ques-
» tion que d'une égalité de mérite, j'igno-
» re à quoi je devrois borner vos espéran-
» ces: mais ne les élevez point au dessus
» de votre fortune, & n'oubliez pas qu'el-
» le est au plus bas rang. Bien qu'un hom-
» me digne de vous ne compte pas cette
» inégalité pour un obstacle, vous devez
» faire alors ce qu'il ne fera pas: Sophie
» doit imiter sa mere, & n'entrer que dans
» une famille qui s'honore d'elle. Vous n'a-
» vez point vu notre opulence, vous êtes
» née durant notre pauvreté; vous nous la
» rendez douce, & vous la partagez sans
» peine. Croyez-moi, Sophie, ne cherchez
» point des biens dont nous bénissons le

» Ciel de nous avoir délivrés ; nous n'avons
» goûté le bonheur qu'après avoir perdu la
» richesse.

» Vous êtes trop aimable pour ne plaire
» à personne, & votre misere n'est pas tel-
» le qu'un honnête homme se trouve em-
» barrassé de vous. Vous serez recherchée,
» & vous pourrez l'être de gens qui ne
» vous vaudront pas. S'ils se montroient à
» vous tels qu'ils sont, vous les estimeriez
» ce qu'ils valent, tout leur faste ne vous
» en imposeroit pas long-tems ; mais quoi-
» que vous ayiez le jugement bon, & que
» vous vous connoissiez en mérite ; vous
» manquez d'expérience, & vous ignorez
» jusqu'où les hommes peuvent se contre-
» faire. Un fourbe adroit peut étudier vos
» goûts pour vous séduire, & feindre au-
» près de vous des vertus qu'il n'aura point.
» Il vous perdroit, Sophie, avant que
» vous vous en fussiez apperçue, & vous
» ne connoîtriez votre erreur que pour la
» pleurer. Le plus dangereux de tous les
» piéges, & le seul que la raison ne peut
» éviter, est celui des sens : si jamais vous
» avez le malheur d'y tomber, vous ne
» verrez plus qu'illusions & chimeres ; vos
» yeux se fascineront, votre jugement se
» troublera, votre volonté sera corrom-
» pue, votre erreur même vous sera che-
» re ; & quand vous seriez en état de la
» connoître, vous n'en voudriez pas reve-

» nir. Ma fille, c'eſt à la raiſon de Sophie
» que je vous livre ; je ne vous livre point
» au penchant de ſon cœur. Tant que vous
» ſerez de ſang froid, reſtez votre propre
» juge ; mais ſi-tôt que vous aimerez, ren-
» dez à votre mere le ſoin de vous.

» Je vous propoſe un accord qui vous
» marque notre eſtime, & rétabliſſe entre
» nous l'ordre naturel. Les parents choiſiſ-
» ſent l'époux de leur fille, & ne la conſul-
» tent que pour la forme ; tel eſt l'uſage.
» Nous ferons entre nous tout le contrai-
» re ; vous choiſirez, & nous ſerons con-
» ſultés. Uſez de votre droit, Sophie, uſez-
» en librement & ſagement. L'époux qui
» vous convient doit être de votre choix,
» & non pas du nôtre ; mais c'eſt à nous
» de juger ſi vous ne vous trompez pas
« ſur les convenances, & ſi, ſans le ſavoir,
» vous ne faites point autre choſe que ce
» que vous voulez. La naiſſance, les biens,
» le rang, l'opinion, n'entreront pour rien
» dans nos raiſons. Prenez un honnête hom-
» me dont la perſonne vous plaiſe, & dont
» le caractere vous convienne ; quel qu'il
» ſoit d'ailleurs, nous l'acceptons pour no-
» tre gendre. Son bien ſera toujours aſſez
» grand, s'il a des bras, des mœurs, &
» qu'il aime ſa famille. Son rang ſera tou-
» jours aſſez illuſtre, s'il l'ennoblit par la
» vertu. Quand toute la terre nous blâme-
» roit, qu'importe ? nous ne cherchons pas
l'ap-

» l'approbation publique ; il nous suffit de
» votre bonheur.

Lecteurs, j'ignore quel effet feroit un pareil discours sur les filles élevées à votre maniere. Quant à Sophie, elle pourra n'y pas répondre par des paroles ; la honte & l'attendrissement ne la laisseroient pas aisément s'exprimer : mais je suis bien sûr qu'il restera gravé dans son cœur le reste de sa vie, & que si l'on peut compter sur quelque résolution humaine, c'est sur celle qu'il lui fera faire d'être digne de l'estime de ses parents.

Mettons la chose au pis, & donnons-lui un tempérament ardent qui lui rende pénible une longue attente. Je dis que son jugement, ses connoissances, son goût, sa délicatesse, & sur-tout les sentiments dont son cœur a été nourri dans son enfance, opposeront à l'impétuosité des sens un contrepoids qui lui suffira pour les vaincre, ou du moins pour leur résister long-temps. Elle mourroit plutôt martyre de son état, que d'affliger ses parents, d'épouser un homme sans mérite, & de s'exposer aux malheurs d'un mariage mal assorti. La liberté même qu'elle a reçue, ne fait que lui donner une nouvelle élévation d'ame, & la rendre plus difficile sur le choix de son maître. Avec le tempérament d'une Italienne, & la sensibilité d'une Angloise, elle a pour contenir son cœur & ses sens, la fierté d'une Espagnole qui »

même en cherchant un amant, ne trouve pas aisément celui qu'elle estime digne d'elle.

Il n'appartient pas à tout le monde de sentir quel ressort l'amour des choses honnêtes peut donner à l'ame, & quelle force on peut trouver en soi quand on veut être sincérement vertueux. Il y a des gens à qui tout ce qui est grand paroit chimérique, & qui, dans leur basse & vile raison, ne connoîtront jamais ce que peut sur les passions humaines la folie même de la vertu. Il ne faut parler à ces gens-là que par des exemples : tant pis pour eux s'ils s'obstinent à les nier. Si je leur disois que Sophie n'est point un être imaginaire, que son nom seul est de mon invention, que son éducation, ses mœurs, son caractere, sa figure même, ont réellement existé, & que sa mémoire coûte encore des larmes à toute une honnête famille, sans doute ils n'en croiroient rien : mais enfin, que risquerai-je d'achever sans détour l'histoire d'une fille si semblable à Sophie, que cette histoire pourroit être la sienne sans qu'on dût en être surpris. Qu'on la croie véritable ou non, peu importe : j'aurai, si l'on veut, raconté des fictions ; mais j'aurai toujours expliqué ma méthode, & j'irai toujours à mes fins.

La jeune personne, avec le tempérament dont je viens de charger Sophie, avoit d'ail-

leurs avec elle toutes les conformités qui pouvoient lui en faire mériter le nom, & je le lui laisse. Après l'entretien que j'ai rapporté, son pere & sa mere, jugeant que les parties ne viendroient pas s'offrir dans le hameau qu'ils habitoient, l'envoyerent passer un hyver à la Ville, chez une tante qu'on instruisit en secret du sujet de ce voyage. Car la fiere Sophie portoit au fond de son cœur le noble orgueil de savoir triompher d'elle ; & quelque besoin qu'elle eût d'un mari, elle fût morte fille plutôt que de se résoudre à l'aller chercher.

Pour répondre aux vues de ses parents, sa tante la présenta dans les maisons, la mena dans les Sociétés, dans les fêtes : lui fit voir le monde, ou plutôt l'y fit voir, car Sophie se soucioit peu de tout ce fracas. On remarqua pourtant qu'elle ne fuyoit pas les jeunes gens d'une figure agréable, qui paroissoient décens & modestes. Elle avoit dans sa réserve même un certain art de les attirer, qui ressembloit assez à de la coquetterie : mais après s'être entretenue avec eux deux ou trois fois, elle s'en rebutoit. Bientôt à cet air d'autorité, qui semble accepter les hommages, elle substituoit un maintien plus humble, & une politesse plus repoussante. Toujours attentive sur elle-même, elle ne leur laissoit plus l'occasion de lui rendre le moindre service ; c'étoit dire assez qu'elle ne vouloit pas être leur maîtresse.

Jamais les cœurs ſenſibles n'aimerent les plaiſirs bruyants, vain & ſtérile bonheur des gens qui ne ſentent rien, & qui croient qu'étourdir ſa vie, c'eſt en jouir. Sophie ne trouvant point ce qu'elle cherchoit, & déſeſpérant de le trouver ainſi, s'ennuya de la Ville. Elle aimoit tendrement ſes parents, rien ne la dédommageoit d'eux, rien n'étoit propre à les lui faire oublier, elle retourna les joindre, long-temps avant le terme fixé pour ſon retour.

A peine eut-elle repris ſes fonctions dans la maiſon paternelle, qu'on vit qu'en gardant la même conduite, elle avoit changé d'humeur. Elle avoit des diſtractions, de l'impatience; elle étoit triſte & rêveuſe, elle ſe cachoit pour pleurer. On crut d'abord qu'elle aimoit & qu'elle en avoit honte: on lui en parla, elle s'en défendit. Elle proteſta n'avoir vu perſonne qui pût toucher ſon cœur, & Sophie ne mentoit point.

Cependant ſa langueur augmentoit ſans ceſſe, & ſa ſanté commençoit à s'altérer. Sa mere inquiete de ce changement, réſolut enfin d'en ſavoir la cauſe. Elle la prit en particulier, & mit en œuvre auprès d'elle ce langage inſinuant, & ces careſſes invincibles, que la ſeule tendreſſe maternelle ſait employer. Ma fille, toi que j'ai portée dans mes entrailles, & que je porte inceſſamment dans mon cœur, verſe les ſecrets du tien dans

le sein de ta mere. Quels sont donc ces secrets qu'une mere ne peut savoir? Qui est-ce qui plaint tes peines? Qui est-ce qui les partage? Qui est-ce qui veut les soulager, si ce n'est ton pere & moi! Ah! mon enfant, veux-tu que je meure de ta douleur sans la connoître.

Loin de cacher ses chagrins à sa mere, la jeune fille ne demandoit pas mieux que de l'avoir pour consolatrice & pour confidente. Mais la honte l'empêchoit de parler, & sa modestie ne trouvoit point de langage pour décrire un état si peu digne d'elle, que l'émotion qui troubloit ses sens malgré qu'elle en eût. Enfin, sa honte même servant d'indice à la mere, elle lui arracha ces humiliants aveux. Loin de l'affliger par d'injustes réprimandes, elle la consola, la plaignit, pleura sur elle; elle étoit trop sage pour lui faire un crime d'un mal que sa vertu seul rendoit si cruel. Mais pourquoi supporter sans nécessité un mal dont le remede étoit si facile & si légitime! Que n'usoit-elle de la liberté qu'on lui avoit donnée? Que n'acceptoit-elle un mari: que ne le choisissoit-elle? Ne savoit-elle pas que son sort dépendoit d'elle seule, & que, quel que fût son choix, il seroit confirmé, puisqu'elle n'en pouvoit faire un qui ne fût honnête? On l'avoit envoyée à la Ville, elle n'y avoit point voulu rester; plusieurs partis s'étoient présentés, elle les avoit tous

rebutés. Qu'attendoit-elle donc ? Que vouloit-elle ? Quelle inexplicable contradiction !

La réponse étoit simple. S'il ne s'agissoit que d'un secours pour la jeunesse, le choix seroit bientôt fait : mais un maître pour toute la vie n'est pas si facile à choisir ; & puisqu'on ne peut séparer ces deux choix, il faut bien attendre, & souvent perdre sa jeunesse, avant de trouver l'homme avec qui l'on veut passer ses jours. Tel étoit le cas de Sophie : elle avoit besoin d'un amant, mais cet amant devoit être un mari ; & pour le cœur qu'il falloit au sien, l'un étoit presque aussi difficile à trouver que l'autre. Tous ces jeunes gens si brillants n'avoient avec elle que la convenance de l'âge, les autres leur manquoient toujours ; leur esprit superficiel, leur vanité, leur jargon, leurs mœurs sans regle, leurs frivoles imitations la dégoûtoient d'eux. Elle cherchoit un homme, & ne trouvoit que des singes ; elle cherchoit une ame, & n'en trouvoit point.

Que je suis malheureuse, disoit-elle à sa mere ! J'ai besoin d'aimer, & ne vois rien qui me plaise. Mon cœur repousse tous ceux qu'attirent mes sens. Je n'en vois pas un qui n'excite mes desirs, & pas un qui ne les réprime ; un goût sans estime ne peut durer. Ah ! ce n'est pas-là l'homme qu'il faut à votre Sophie ! Son charmant modele est

empreint trop avant dans son ame. Elle ne peut aimer que lui, elle ne peut rendre heureux que lui, elle ne peut être heureuse qu'avec lui seul. Elle aime mieux se consumer & combattre sans cesse, elle aime mieux mourir malheureuse & libre, que désespérée auprès d'un homme qu'elle n'aimeroit pas, & qu'elle rendroit malheureux lui-même ; il vaut mieux n'être plus, que de n'être que pour souffrir.

Frappée de ces singularités, sa mere les trouva trop bizarres pour n'y pas soupçonner quelque mystere. Sophie n'étoit ni précieuse ni ridicule. Comment cette délicatesse outrée avoit-elle pu lui convenir, à elle à qui l'on n'avoit rien tant appris dès son enfance qu'à s'accommoder des gens avec qui elle avoit à vivre, & à faire de nécessité vertu ? Ce modele de l'homme aimable, duquel elle étoit si enchantée, & qui revenoit si souvent dans tous ses entretiens, fit conjecturer à sa mere que ce caprice avoit quelqu'autre fondement qu'elle ignoroit encore, & que Sophie n'avoit pas tout dit. L'infortunée, surchargée de sa peine secrete, ne cherchoit qu'à s'épancher. Sa mere la presse, elle hésite, elle se rend enfin ; & sortant sans rien dire, elle rentre un moment après un livre à la main. Plaignez votre malheureuse fille, sa tristesse est sans remede, ses pleurs ne peuvent tarir. Vous en voulez savoir la cause : eh bien, la voi-

montrer par un exemple aſſez frappant, ce me ſemble, que malgré les préjugés qui naiſſent des mœurs du ſiecle, l'enthouſiaſme de l'honnête & du beau, n'eſt pas plus étranger aux femmes qu'aux hommes, & qu'il n'y a rien que, ſous la direction de la nature, on ne puiſſe obtenir d'elles comme de nous.

On m'arrête ici pour me demander ſi c'eſt la nature qui nous preſcrit de prendre tant de peines pour réprimer des deſirs immodérés ? Je réponds que non, mais qu'auſſi, ce n'eſt point la nature qui nous donne tant de deſirs immodérés. Or, tout ce qui n'eſt pas d'elle eſt contr'elle ; j'ai prouvé cela mille fois.

Rendons à notre Emile ſa Sophie ; reſſuſcitons cette aimable fille pour lui donner une imagination moins vive, & un deſtin plus heureux. Je voulois peindre une femme ordinaire, & à force de lui élever l'ame, j'ai troublé ſa raiſon ; je me ſuis égaré moi-même. Revenons ſur nos pas. Sophie n'a qu'un bon naturel dans une ame commune ; tout ce qu'elle a de plus que les autres, eſt l'effet de ſon éducation.

❦

JE me suis proposé dans ce Livre de dire tout ce qui se pouvoit faire, laissant à chacun le choix de ce qui est à sa portée dans ce que je puis avoir dit de bien. J'avois pensé dès le commencement à former de loin la compagne d'Emile, & à les élever l'un pour l'autre, & l'un avec l'autre. Mais en y réfléchissant, j'ai trouvé que tous ces arrangements trop prématurés étoient mal entendus, & qu'il étoit absurde de destiner deux enfants à s'unir, avant de pouvoir connoître si cette union étoit dans l'ordre de la nature, & s'ils auroient entr'eux les rapports convenables pour la former. Il ne faut pas confondre ce qui est naturel à l'état sauvage, & ce qui est naturel à l'état civil. Dans le premier état, toutes les femmes conviennent à tous les hommes, parce que les uns & les autres n'ont encore que la forme primitive & commune; dans le second, chaque caractere étant développé par les institutions sociales, & chaque esprit ayant reçu sa forme propre & déterminée, non de l'éducation seule, mais du concours bien ou mal ordonné du naturel & de l'éducation, on ne peut plus les assortir qu'en les présentant l'un à l'autre pour voir s'ils se conviennent à tous égards, ou

pour préférer au moins le choix qui donne le plus de ces convenances.

Le mal eſt qu'en développant les caractéres, l'état ſocial diſtingue les rangs, & que l'un de ces deux ordres n'étant point ſemblable à l'autre, plus on diſtingue les conditions, plus on confond les caracteres. De là les mariages mal aſſortis, & tous les déſordres qui en dérivent; d'où l'on voit, par une conſéquence évidente, que plus on s'éloigne de l'égalité, plus les ſentiments naturels s'alterent; plus l'intervalle des grands aux petits s'accroît, plus le lien conjugal ſe relâche, plus il y a de riches & de pauvres, moins il y a de peres & de maris. Le maître ni l'eſclave n'ont plus de famille; chacun des deux ne voit que ſon état.

Voulez-vous prévenir les abus, & faire d'heureux mariages; étouffez les préjugés; oubliez les inſtitutions humaines, & conſultez la nature. N'uniſſez pas des gens qui ne ſe conviennent que dans une condition donnée, & qui ne ſe conviendront plus, cette condition venant à changer; mais des gens qui ſe conviendront dans quelque ſituation qu'ils ſe trouvent, dans quelque pays qu'ils habitent, dans quelque rang qu'ils puiſſent tomber. Je ne dis pas que les rapports conventionnels ſoient indifférents dans le mariage, mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement ſur la leur, que c'eſt elle ſeule

qui décide du ſort de la vie, & qu'il y a telle convenance de goûts, d'humeurs, de ſentiments, de caracteres, qui devroit engager un pere ſage, fut-il Prince, fût-il Monarque, à donner ſans balancer à ſon fils la fille avec laquelle il auroit toutes ces convenances, fût-elle née dans une famille deshonnête, fût-elle la fille du Bourreau. Oui, je ſoutiens que, tous les malheurs imaginables duſſent-ils tomber ſur deux époux bien unis, ils jouiront d'un plus vrai bonheur à pleurer enſemble, qu'ils n'en auroient dans toutes les fortunes de la terre, empoiſonnées par la déſunion des cœurs.

Au lieu donc de deſtiner dès l'enfance une épouſe à mon Emile, j'ai attendu de connoître celle qui lui convient. Ce n'eſt point moi qui fais cette deſtination, c'eſt la nature; mon affaire eſt de trouver le choix qu'elle a fait. Mon affaire, je dis la mienne, & non celle du pere; car en me confiant ſon fils, il me cede ſa place, il ſubſtitue mon droit au ſien: c'eſt moi qui ſuis le vrai pere d'Emile, c'eſt moi qui l'ai fait homme. J'aurois refuſé de l'élever, ſi je n'avois pas été le maître de le marier à ſon choix, c'eſt-à-dire, au mien. Il n'y a que le plaiſir de faire un heureux qui puiſſe payer ce qu'il en coûte pour mettre un homme en état de le devenir.

Mais ne croyez pas non plus que j'aie

attendu pour trouver l'épouse d'Emile, que je le misse en devoir de la chercher. Cette feinte recherche n'est qu'un prétexte pour lui faire connoître les femmes, afin qu'il sente le prix de celle qui lui convient. Dès long-temps Sophie est trouvée; peut-être Emile l'a-t-il déja vue; mais il ne la reconnoîtra que quand il en sera temps.

Quoique l'égalité des conditions ne soit pas nécessaire au mariage, quand cette égalité se joint aux autres convenances, elle leur donne un nouveau prix; elle n'entre en balance avec aucune, mais la fait pencher quand tout est égal.

Un homme, à moins qu'il ne soit Monarque, ne peut pas chercher une femme dans tous les états; car les préjugés qu'il n'aura pas, il les trouvera dans les autres; & telle fille lui conviendroit, peut-être, qu'il ne l'obtiendroit pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un pere judicieux. Il ne doit point vouloir donner à son Eleve un établissement au dessus de son rang, car cela ne dépend pas de lui. Quand il le pourroit, il ne devroit pas le vouloir encore; car qu'importe le rang au jeune homme, du moins au mien? & cependant, en montant, il s'expose à mille maux réels qu'il sentira toute sa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenser des biens de différentes natures, comme la noblesse & l'argent, par-

ce que chacun des deux ajoute moins de prix à l'autre qu'il n'en reçoit d'altération : que de plus on ne s'accorde jamais sur l'estimation commune ; qu'enfin la préférence que chacun donne à sa mise, prépare la discorde entre deux familles, & souvent entre deux époux.

Il est encore fort différent pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au dessus ou au dessous de lui. Le premier cas est tout-à-fait contraire à la raison, le second y est plus conforme : comme la famille ne tient à la société que par son chef, c'est l'état de ce chef qui regle celui de la famille entiere. Quand il s'allie dans un rang plus bas, il ne descend point, il éleve son épouse ; au contraire, en prenant une femme au dessus de lui, il l'abaisse sans s'élever : ainsi, dans le premier cas, il y a du bien sans mal ; & dans le second du mal sans bien. De plus, il est dans l'ordre de la nature que la femme obéisse à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur, l'ordre naturel & l'ordre civil s'accordent, & tout va bien. C'est le contraire, quand, s'alliant au dessus de lui, l'homme se met dans l'alternative de blesser son droit ou sa reconnoissance, & d'être ingrat ou méprisé. Alors la femme, prétendant à l'autorité, se rend le tyran de son chef ; & le maître, devenu l'esclave, se trouve la plus ridicule & la plus misérable des créatures.. Tels sont ces mal-

heureux favoris que les Rois de l'Afie honorent, & tourmentent de leur alliance, & qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'ofent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attends que beaucoup de Lecteurs, fe fouvenant que je donne à la femme un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuferont ici de contradiction; ils fe tromperont pourtant. Il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commander, & gouverner celui qui commande. L'empire de la femme eft un empire de douceur, d'adreffe & de complaifance; fes ordres font des careffes, fes menaces font des pleurs. Elle doit régner dans la maifon comme un Miniftre dans l'Etat, en fe faifant commander ce qu'elle veut faire. En ce fens, il eft conftant que les meilleurs ménages font ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut ufurper fes droits, & commander elle-même, il ne réfulte jamais de ce défordre que mifere, fcandale & deshonneur.

Refte le choix entre fes égales & fes inférieures, & je crois qu'il y a encore quelque reftriction à faire pour ces dernieres; car il eft difficile de trouver dans la lie du Peuple une époufe capable de faire le bonheur d'un honnête homme : non qu'on foit plus vicieux dans les derniers rangs que dans les premiers, mais parce qu'on y a peu

d'idée de ce qui eſt beau & honnête, & que l'injuſtice des autres états fait voir à celui-ci la juſtice dans ſes vices mêmes.

Naturellement l'homme ne penſe guere. Penſer eſt un art qu'il apprend comme tous les autres, & même plus difficilement. Je ne connois pour les deux ſexes que deux claſſes réellement diſtinguées ; l'une des gens qui penſent, l'autre des gens qui ne penſent point : & cette différence vient preſque uniquement de l'éducation. Un homme de la premiere de ces deux claſſes ne doit point s'allier dans l'autre ; car le plus grand charme de la ſociété manque à la ſienne, lorſqu'ayant une femme il eſt réduit à penſer ſeul. Les gens qui paſſent exactement la vie entiere à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur eſprit ſemble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit, ni à la probité, ni aux mœurs ; ſouvent même elle y ſert ; ſouvent on compoſe avec ſes devoirs à force d'y réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choſes. La conſcience eſt le plus éclairé des Philoſophes : on n'a pas beſoin de ſavoir les offices de Cicéron pour être homme de bien ; & la femme du monde la plus honnête, ſait peut-être le moins ce que c'eſt qu'honnêteté ; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'un eſprit cultivé rend ſeul le commerce agréable, & c'eſt une triſte

chose pour un pere de famille qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir, élevera-t-elle ses enfants? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée? Elle ne saura que les flatter ou les menacer, les rendre insolents, ou craintifs; elle en fera des singes maniérés, ou d'étourdis polissons, jamais de bons esprits ni des enfants aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne sauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille simple, & grossiérement élevée, qu'une fille savante & bel-esprit, qui viendroit établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle se feroit la présidente. Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfants, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, & commence toujours par se faire homme à la maniere de Mademoiselle de Lenclos. Au dehors elle est toujours ridicule, & très justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aus-

-tôt qu'on sort de son état, & qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talents n'en imposent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le peinceau quand elles travaillent ; on sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talents, sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée : sa gloire est dans l'estime de son mari ; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous-même : soyez de bonne foi. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme, en entrant dans sa chambre, lequel vous la fait aborder avec plus de respect, de la voir occupée des travaux de son sexe, des soins de son ménage, environnée des hardes de ses enfants, ou de la trouver écrivant des vers sur sa toilette, entourée de brochures de toutes les sortes, & de petits billets peints de toutes les couleurs ? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre :

Quæris cur nolim te ducere, Galla ? diserta es.

Après ces considérations vient celle de la figure : c'est la premiere qui frappe, & la derniere qu'on doit faire ; mais encore ne

la faut-il pas compter pour rien. La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur, mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes, & quand elle seroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté; car en peu de temps l'une & l'autre étant nulle pour le mari, la beauté devient un inconvénient, & la laideur un avantage; mais la laideur qui produit le degoût, est le plus grand des malheurs; ce sentiment, loin de s'effacer, augmente sans cesse, & se tourne en haine. C'est un enfer qu'un pareil mariage: il vaudroit mieux être morts qu'unis ainsi.

Desirez en tout la médiocrité, sans en excepter la beauté même. Une figure agréable, & prévenante, qui n'inspire pas l'amour, mais la bienveillance, est ce qu'on doit préférer: elle est sans préjudice pour le mari, & l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'usent pas comme la beauté; elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse; & au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces plaît à son mari comme le premier jour.

Telles ſont les réflexions qui m'ont déterminé dans le choix de Sophie. Eleve de la nature, ainſi qu'Emile, elle eſt faite pour lui plus qu'aucune autre ; elle ſera la femme de l'homme. Elle eſt ſon égale par la naiſſance & par le mérite, ſon inférieure par la fortune. Elle n'enchante pas au premier coup d'œil, mais elle plaît chaque jour davantage. Son plus grand charme n'agit que par degrés, il ne ſe déploie que dans l'intimité du commerce, & ſon mari le ſentira plus que perſonne au monde : ſon éducation n'eſt ni brillante ni négligée ; elle a du goût ſans étude, des talents ſans art, du jugement ſans connoiſſance. Son eſprit ne ſait pas, mais il eſt cultivé pour apprendre ; c'eſt une terre bien préparée, qui n'attend que le grain pour rapporter. Elle n'a jamais lu de livre que Barrême & Télémaque qui lui tomba par hazard dans les mains ; mais une fille capable de ſe paſſionner pour Télémaque a-t-elle un cœur ſans ſentiment, & un eſprit ſans délicateſſe ? O l'aimable ignorante ! Heureux celui qu'on deſtine à l'inſtruire ! Elle ne ſera point le Profeſſeur de ſon mari, mais ſon Diſciple ; loin de vouloir l'aſſujettir à ſes goûts, elle prendra les ſiens. Elle vaudra mieux pour lui que ſi elle étoit ſavante : il aura le plaiſir de lui tout enſeigner. Il eſt temps enfin qu'ils ſe voient ; travaillons à les rapprocher.

Nous partons de Paris triſtes & rêveurs.

Ce lieu de babil n'eſt pas notre centre. Emile tourne un œil de dédain vers cette grande Ville, & dit avec dépit : que de jours perdus en vaines recherches ! Ah, ce n'eſt pas-là qu'eſt l'épouſe de mon cœur : mon ami, vous le ſaviez bien ; mais mon temps ne vous coûte guere, & mes maux vous font peu ſouffrir. Je le regarde fixement, & lui dis ſans m'émouvoir : Emile, croyez-vous ce que vous dites ? A l'inſtant il me ſaute au cou tout confus, & me ſerre dans ſes bras ſans répondre. C'eſt toujours ſa réponſe quand il a tort.

Nous voici par les champs en vrais Chevaliers errants : non pas comme eux cherchant les aventures ; nous les fuyons au contraire en quittant Paris ; mais imitant aſſez leur allure errante, inégale, tantôt piquant des deux, & tantôt marchant à petits pas. A force de ſuivre ma pratique, on en aura pris enfin l'eſprit ; & je n'imagine aucun Lecteur encore aſſez prévenu par les uſages, pour nous ſuppoſer tous deux endormis dans une bonne chaiſe de poſte bien fermée, marchant ſans rien voir, ſans rien obſerver, rendant nul pour nous l'intervalle du départ à l'arrivée, &, dans la viteſſe de notre marche, perdant le temps pour le ménager.

Les hommes diſent que la vie eſt courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne ſachant pas l'employer, ils ſe plai-

gnent de la rapidité du temps ; & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en sépare : l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans delà ; nul ne veut vivre aujourd'hui ; nul n'est content de l'heure présente, tous la trouvent trop lente à passer. Quand ils se plaignent que le temps coule trop vîte, ils mentent ; ils paieroient volontiers le pouvoir de l'accélérer. Ils emploieroient volontiers leur fortune à consumer leur vie entiere : & il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit ses ans à très-peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter au gré de son ennui celles qui lui étoient à charge, & au gré de son impatience celles qui le séparoient du moment desiré. Tel passe la moitié de sa vie à se rendre de Paris à Versailles, de Versailles à Paris, de la Ville à la campagne, de la campagne à la Ville, & d'un quartier à l'autre, qui seroit fort embarrassé de ses heures, s'il n'avoit le secret de les perdre ainsi, & qui s'éloigne exprès de ses affaires pour s'occuper à les aller chercher : il croit gagner le temps qu'il y met de plus, & dont autrement il ne sauroit que faire : ou bien, au contraire, il court pour courir, & vient en poste sans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne cesserez-vous jamais de calomnier la na-

ture ? Pourquoi vous plaindre que la vie est courte, puisqu'elle ne l'est pas encore assez à votre gré ? S'il est un seul d'entre vous qui sache mettre assez de tempérance à ses desirs pour ne jamais souhaiter que le temps s'écoule, celui-là ne l'estimera point trop courte. Vivre & jouir seront pour lui la même chose ; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que rassasié de jours.

Quand je n'aurois que cet avantage dans ma méthode, par cela seul il la faudroit préférer à toute autre. Je n'ai point élevé mon Emile pour desirer ni pour attendre, mais pour jouir ; & quand il porte ses desirs au delà du présent, ce n'est point avec une ardeur assez impétueuse pour être importuné de la lenteur du temps. Il ne jouira pas seulement du plaisir de desirer, mais de celui d'aller à l'objet qu'il desire ; & ses passions sont tellement modérées, qu'il est toujours plus où il est qu'où il sera.

Nous ne voyageons donc point en courriers, mais en voyageurs. Nous ne songeons pas seulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les sépare. Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne le faisons point tristement assis, & comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la mollesse, & dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons, ni le grand air, ni la vue des objets qui nous environnent, ni la commodité

modité de les contempler à notre gré quand il nous plaît. Emile n'entra jamais dans une chaiſe de poſte, & ne court guere en poſte, s'il n'eſt preſſé. Mais de quoi jamais Emile peut-il être preſſé? D'une ſeule choſe; de jouir de la vie. Ajouterai-je, & de faire du bien quand il le peut? non; car cela même eſt jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une maniere de voyager plus agréable que d'aller à cheval; c'eſt d'aller à pied. On part à ſon moment, on s'arrête à ſa volonté, on fait tant & ſi peu d'exercice qu'on veut. On obſerve tout le Pays; on ſe détourne à droit, à gauche; on examine tout ce qui nous flatte; on s'arrête à tous les points de vue. Apperçois-je une riviere? je la cotoie: un bois touffu? je vais ſous ſon ombre: une grotte? je la viſite: une carriere? j'examine les minéraux. Par-tout où je me plais, j'y reſte; à l'inſtant que je m'ennuie, je m'en vais: je ne dépends, ni des chevaux, ni du poſtillon. Je n'ai pas beſoin de choiſir des chemins tout faits, des routes commodes, je paſſe partout où un homme peut paſſer, je vois tout ce qu'un homme peut voir, &, ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais temps m'arrête, & que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je ſuis las... mais Emile ne ſe laſſe guere: il eſt robuſte; & pourquoi ſe

lasseroit-il ? il n'est point pressé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer. Il porte par-tout de quoi s'amuser. Il entre chez un maître, il travaille, il exerce ses bras pour reposer ses pieds.

Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un Philosophe peut se résoudre à voyager autrement, & s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds, & que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulieres au climat des lieux qu'il traverse, & la maniere de les cultiver ? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrein sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles ? Vos Philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets ; ils ont des colifichets, ils savent des noms, & n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'Emile est plus riche que ceux des Rois, ce cabinet est la terre entiere. Chaque chose y est à sa place : le Naturaliste qui en prend soin a rangé le tout dans un fort bel ordre ; d'Aubenton ne feroit pas mieux.

Combien de plaisirs différents on rassemble par cette agréable maniere de voya-

ger ! ſans compter la ſanté qui s'affermit, l'humeur qui s'égaie. J'ai toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, triſtes, grondants ou ſouffrants ; & les piétons toujours gais, légers & contents de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte ! Combien un repas groſſier paroît ſavoureux ! Avec quel plaiſir on ſe repoſe à table ! Quel bon ſommeil on fait dans un mauvais lit ! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaiſe de poſte ; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Si, avant que nous ayions fait cinquante lieues de la maniere que j'imagine, Sophie n'eſt pas oubliée, il faut que je ne ſois guere adroit, ou qu'Emile ſoit bien peu curieux : car avec tant de connoiſſances élémentaires, il eſt difficile qu'il ne ſoit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'eſt curieux qu'à proportion qu'on eſt inſtruit ; il ſait préciſément aſſez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre, & nous avançons toujours. J'ai mis à notre premiere courſe un terme éloigné : le prétexte en eſt facile ; en ſortant de Paris, il faut aller chercher une femme au loin.

Quelque jour, après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes où l'on n'apperçoit aucun chemin, nous ne ſavons retrouver le nôtre. Peu nous importe, tous chemins ſont

bons, pourvu qu'on arrive : mais encore faut-il arriver quelque part quand on a faim : heureusement nous trouvons un Paysan qui nous mene dans sa chaumiere ; nous mangeons de grand appétit son maigre dîné. En nous voyant si fatigués, si affamés, il nous dit : si le bon Dieu vous eût conduits de l'autre côté de la colline, vous eussiez été mieux reçus.... vous auriez trouvé une maison de paix.... des gens si charitables.... de si bonnes gens !... Ils n'ont pas meilleur cœur que moi, mais ils sont plus riches, quoiqu'on dise qu'ils l'étoient bien plus autrefois... ils ne pâtissent pas, Dieu merci : & tout le Pays se sent de ce qui leur reste.

A ce mot de bonnes gens, le cœur du bon Emile s'épanouit. Mon ami, dit-il en me regardant, allons à cette maison dont les maîtres sont bénis dans le voisinage ; je serois bien aise de les voir, peut-être seront-ils bien aises de nous voir aussi. Je suis sûr qu'ils nous recevront bien : s'ils sont des nôtres, nous serons des leurs.

La maison bien indiquée, on part, on erre dans les bois ; une grande pluie nous surprend en chemin, elle nous retarde sans nous arrêter. Enfin l'on se retrouve, & le soir nous arrivons à la maison désignée. Dans le hameau qui l'entoure, cette seule maison, quoique simple, a quelqu'apparence, nous nous présentons, nous demandons

l'hospitalité : l'on nous fait parler au maître, il nous questionne, mais poliment : sans dire le sujet de notre voyage, nous disons celui de notre détour. Il a gardé de son ancienne opulence la facilité de connoître l'état des gens dans leurs manieres : quiconque a vécu dans le grand monde se trompe rarement là-dessus ; sur ce passeport nous sommes admis.

On nous montre un appartement fort petit, mais propre & commode, on y fait du feu, nous y trouvons du linge, des nippes, tout ce qu'il nous faut. Quoi ! dit Emile tout surpris, on diroit que nous étions attendus. O que le paysan avoit bien raison, quelle attention, quelle bonté, quelle prévoyance ! & pour des inconnus ! je crois être au temps d'Homere. Soyez sensible à tout cela ; lui dis-je, mais ne vous en étonnez pas ; par-tout où les étrangers sont rares, ils son bien venus ; rien ne rend plus hospitalier que de n'avoir pas besoin de l'être : c'est l'afluence des hôtes qui détruit l'hospitalité. Du temps d'Homere on ne voyageoit guere, & les voyageurs étoient bien reçus par-tout. Nous sommes peut-être les seuls passagers qu'on ait vus ici de toute l'année. N'importe, reprend-il, cela même est un éloge, de savoir se passer d'hôtes, & de les recevoir toujours bien.

Séchés & rajustés, nous allons rejoindre le maître de la maison ; il nous présente à

sa femme ; elle nous reçoit, non pas seulement avec politesse, mais avec bonté. L'honneur de ses coups d'œil est pour Emile. Une mere, dans le cas où elle est, voit rarement sans inquiétude, ou du moins sans curiosité, entrer chez elle un homme de cet âge.

On fait hâter le souper pour l'amour de nous. En entrant dans la salle à manger, nous voyons cinq couverts ; nous nous plaçons, il en reste un vuide. Une jeune personne entre, fait une grande révérence, & s'assied modestement sans parler. Emile, occupé de sa faim ou de ses réponses, la salue, parle & mange. Le principal objet de son voyage est aussi loin de sa pensée, qu'il se croit lui-même encore loin du terme. L'entretien roule sur l'égarement de nos voyageurs. Monsieur, lui dit le maitre de la maison, vous me paroissez un jeune homme aimable & sage ; & cela me fait songer que vous êtes arrivés ici, votre Gouverneur & vous, las & mouillés, comme Télémaque & Mentor dans l'Isle de Calypso. Il est vrai, répond Emile, que nous trouvons ici l'hospitalité de Calypso. Son Mentor ajoute ; & les charmes d'Eucharis. Mais Emile connoît l'Odyssée, & n'a point lu Télémaque ; il ne sait ce que c'est qu'Eucharis. Pour la jeune personne, je la vois rougir jusqu'aux yeux, les baisser sur son assiette, & n'oser souffler. La mere, qui remarque son embarras, fait signe au pere, &

celui - ci change de conversation. En parlant de sa solitude, il s'engage insensiblement dans le récit des événements qui l'y ont confiné ; les malheurs de sa vie, la constance de son épouse, les consolations qu'ils ont trouvés dans leur union, la vie douce & paisible qu'ils menent dans leur retraite, & toujours sans dire un mot de la jeune personne; tout cela forme un récit agréable & touchant, qu'on ne peut entendre sans intérêt. Emile, ému, attendri, cesse de manger pour écouter. Enfin, à l'endroit où le plus honnête des hommes s'étend avec plus de plaisir sur l'attachement de la plus digne des femmes, le jeune voyageur, hors de lui, serre une main du mari qu'il a saisie, & de l'autre prend aussi la main de la femme, sur laquelle il se penche avec transport en l'arrosant de pleurs. La naïve vivacité du jeune homme enchante tout le monde : mais la fille, plus sensible que personne à cette marque de son bon cœur, croit voir Télémaque affecté des malheurs de Philoctete. Elle porte à la dérobée les yeux sur lui pour mieux examiner sa figure ; elle n'y trouve rien qui démente la comparaison. Son air aisé a de la liberté sans arrogance, ses manieres sont vives sans étourderie ; sa sensibilité rend son regard plus doux, sa physionomie plus touchante, la jeune personne, le voyant pleurer, est prête à mêler ses larmes aux siennes

nes. Dans un ſi beau prétexte, une honte ſecrete la retient : elle ſe reproche déja les pleurs prêts à s'échaper de ſes yeux, comme s'il étoit mal d'en verſer pour ſa famille.

La mere, qui dès le commencement du ſouper n'a ceſſé de veiller ſur elle, voit ſa contrainte, & l'en délivre, en l'envoyant faire une commiſſion. Une minute après la jeune fille rentre, mais ſi mal remiſe que ſon déſordre eſt viſible à tous les yeux. La mere lui dit avec douceur : Sophie, remettez-vous ; ne ceſſerez-vous point de pleurer les malheurs de vos parents? Vous qui les en conſolez, n'y ſoyez pas plus ſenſible qu'eux-mêmes.

A ce nom de Sophie, vous euſſiez vu treſſaillir Emile. Frappé d'un nom ſi cher, il ſe réveille en ſurſaut, & jette un regard avide ſur celle qui l'oſe porter. Sophie ! ô Sophie ! eſt-ce vous que mon cœur cherche ? eſt-ce vous que mon cœur aime ? Il l'obſerve, il la contemple avec une ſorte de crainte & de défiance. Il ne voit point exactement la figure qu'il s'étoit peinte : il ne ſait ſi celle qu'il voit vaut mieux ou moins. Il étudie chaque trait, il épie chaque mouvement, chaque geſte, il trouve à tout mille interprétations confuſes ; il donneroit la moitié de ſa vie pour qu'elle voulût dire un ſeul mot. Il me regarde, inquiet & troublé ; ſes yeux me font à la fois cent queſtions, cent reproches. Il ſemble

me

me dire à chaque regard : guidez-moi, tandis qu'il eſt temps ; ſi mon cœur ſe livre & ſe trompe, je n'en reviendrai de mes jours.

Emile eſt l'homme du monde qui ſait le moins ſe déguiſer. Comment ſe déguiſeroit-il dans le plus grand trouble de ſa vie, entre quatre ſpectateurs qui l'examinent, & dont le plus diſtrait en apparence eſt en effet le plus attentif? Son déſordre n'échappe point aux yeux pénétrants de Sophie, les ſiens l'inſtruiſent de reſte qu'elle en eſt l'objet : elle voit que cette inquiétude n'eſt pas de l'amour encore ; mais qu'importe? il s'occupe d'elle, & cela ſuffit ; elle ſera bien malheureuſe s'il s'en occupe impunément.

Les meres ont des yeux comme leurs filles, & l'expérience de plus. La mere de Sophie ſourit du ſuccès de nos projets. Elle lit dans les cœurs des deux jeunes gens ; elle voit qu'il eſt temps de fixer celui du nouveau Télémaque ; elle fait parler ſa fille. Sa fille, avec ſa douceur naturelle, répond d'un ton timide, qui ne fait que mieux ſon effet. Au premier ſon de cette voix, Emile eſt rendu ; c'eſt Sophie, il n'en doute plus. Ce ne la ſeroit pas, qu'il ſeroit trop tard pour s'en dédire.

C'eſt alors que les charmes de cette fille enchantereſſe vont par torrents à ſon cœur, & qu'il commence d'avaler à longs traits le poiſon dont elle l'enivre. Il ne parle plus, il ne répond plus, il ne voit que Sophie,

il n'entend que Sophie : si elle dit un mot, il ouvre la bouche ; si elle baisse les yeux, il les baisse ; s'il la voit respirer, il soupire ; c'est l'ame de Sophie qui paroît l'animer. Que la sienne a changé dans peu d'instants ! Ce n'est plus le tour de Sophie de trembler, c'est celui d'Emile. Adieu la liberté, la naïveté, la franchise. Confus, embarrassé, craintif, il n'ose plus regarder autour de lui, de peur de voir qu'on le regarde. Honteux de se laisser pénétrer, il voudroit se rendre invisible à tout le monde, pour se rassasier de la contempler sans être observé. Sophie, au contraire, se rassure de la crainte d'Emile ; elle voit son triomphe, elle en jouit.

Nol mostra già, ben che in suo cor ne rida.

Elle n'a pas changé de contenance ; mais malgré cet air modeste, & ces yeux baissés, son tendre cœur palpite de joie, & lui dit que Télémaque est trouvé.

Si j'entre ici dans l'histoire trop naïve & trop simple, peut-être, de leurs innocentes amours, on regardera ces détails comme un jeu frivole ; & l'on aura tort. On ne considere pas assez l'influence que doit avoir la premiere liaison d'un homme avec une femme dans le cours de la vie de l'un & de l'autre. On ne voit pas qu'une premiere impression, aussi vive que celle de l'amour ou du penchant qui tient sa place, a de longs effets dont on n'apperçoit

point la chaîne dans le progrès des ans, mais qui ne cessent d'agir jusqu'à la mort. On nous donne dans les Traités d'éducation de grands verbiages inutiles & pédantesques sur les chimériques devoirs des enfants; & l'on ne nous dit pas un mot de la partie la plus importante & la plus difficile de toute l'éducation : savoir, la crise qui sert de passage de l'enfance à l'état d'homme. Si j'ai pu rendre ces essais utiles par quelqu'endroit, ce sera sur-tout pour m'y être étendu fort au long sur cette partie essentielle, omise par tous les autres, & pour ne m'être point laissé rebuter dans cette entreprise par de fausses délicatesses, ni effrayer par des difficultés de langue. Si j'ai dit ce qu'il faut faire, j'ai dit ce que j'ai dû dire : il m'importe fort peu d'avoir écrit un Roman. C'est un assez beau Roman que celui de la nature humaine. S'il ne se trouve que dans cet écrit, est-ce ma faute? Ce devroit être l'histoire de mon espece : vous qui la dépravez c'est vous qui faites un Roman de mon Livre.

Une autre considération, qui renforce la premiere, est qu'il ne s'agit pas ici d'un jeune homme livré dès l'enfance à la crainte, à la convoitise, à l'envie, à l'orgueil, & à toutes les passions qui servent d'instrument aux éducations communes; qu'il s'agit d'un jeune homme dont c'est ici, non-seulement le premier amour, mais la pre-

miere passion de toute espece ; que de cette passion, l'unique peut-être qu'il sentira vivement dans toute sa vie, dépend la derniere forme que doit prendre son caractere. Ses manieres de penser, ses sentiments, ses goûts fixés par une passion durable, vont acquérir une consistance qui ne leur permettra plus de s'altérer.

On conçoit qu'entre Emile & moi, la nuit qui suit une pareille soirée ne se passe pas toute à dormir. Quoi donc ? la seule conformité d'un nom doit-elle avoir tant de pouvoir sur un homme sage ? N'y a-t-il qu'une Sophie au monde ? se ressemblent-elles toutes d'ame comme de nom ? Toutes celles qu'il verra sont-elles la sienne ? Est-il fou de se passionner ainsi pour une inconnue à laquelle il n'a jamais parlé ? Attendez, jeune homme ; examinez, observez. Vous ne savez pas même encore chez qui vous êtes : & à vous entendre, on vous croiroit déja dans votre maison.

Ce n'est pas le temps des leçons, & celles-ci ne sont pas faites pour être écoutées. Elles ne font que donner au jeune homme un nouvel intérêt pour Sophie, par le desir de justifier son penchant. Ce rapport des noms, cette rencontre qu'il croit fortuite, ma réserve même, ne font qu'irriter sa vivacité : déja Sophie lui paroît trop estimable pour qu'il ne soit pas sûr de me la faire aimer.

Le matin je me doute bien que, dans son mauvais habit de voyage, Emile tâchera de se mettre avec plus de soin. Il n'y manque pas; mais je ris de son empressement à s'accommoder du linge de la maison. Je pénetre sa pensée; j'y lis avec plaisir qu'il cherche, en se préparant des restitutions, des échanges, à s'établir une espece de correspondance qui le mette en droit d'y renvoyer & d'y revenir.

Je m'étois attendu de trouver Sophie un peu plus ajustée aussi de son côté; je me suis trompé. Cette vulgaire coquetterie est bonne pour ceux à qui l'on ne veut que plaire. Celle du véritable amour est plus rafinée; elle a bien d'autres prétentions. Sophie est mise encore plus simplement que la veille, & même plus négligemment, quoiqu'avec une propreté toujours scrupuleuse. Je ne vois de la coquetterie dans cette négligence, que parce que j'y vois de l'affectation. Sophie sait bien qu'une parure plus recherchée est une déclaration, mais elle ne sait pas qu'une parure plus négligée en est une autre; elle montre qu'on ne se contente pas de plaire par l'ajustement, qu'on veut plaire aussi par la personne. Eh, qu'importe à l'Amant comment on soit mise, pourvu qu'il voie qu'on s'occupe de lui! Déja sûre de son empire, Sophie ne se borne pas à frapper par ses charmes les yeux d'Emile, si son cœur

ne va les chercher, il ne lui suffit plus qu'il les voie, elle veut qu'il les suppose. N'en a-t-il pas assez vu pour être obligé de deviner le reste ?

Il est à croire que durant nos entretiens de cette nuit, Sophie & sa mere n'ont pas non plus resté muettes. Il y a eu des aveux arrachés, des instructions données. Le lendemain on se rassemble bien préparés. Il n'y a pas douze heures que nos jeunes gens se sont vus ; ils ne se sont pas dit encore un seul mot, & déja l'on voit qu'ils s'entendent. Leur abord n'est pas familier ; il est embarrassé, timide ; ils ne se parlent point ; leurs yeux baissés semblent s'éviter, & cela même est un signe d'intelligence : ils s'évitent, mais de concert ; ils sentent déja le besoin du mystere avant de s'être rien dit. En partant, nous demandons la permission de venir nous-mêmes rapporter ce que nous emportons. La bouche d'Emile demande cette permission au pere, à la mere, tandis que ses yeux inquiets, tournés sur la fille, la lui demandent beaucoup plus instamment. Sophie ne dit rien, ne fait aucun signe, ne paroît rien voir, rien entendre ; mais elle rougit, & cette rougeur est une réponse encore plus claire que celle de ses parents.

On nous permet de revenir, sans nous inviter à rester. Cette conduite est convenable : on donne le couvert à des passants embarrassés de leur gîte ; mais il n'est pas

décent qu'un Amant couche dans la maiſon de ſa maîtreſſe.

A peine ſommes-nous hors de cette maiſon chérie, qu'Emile ſonge à nous établir aux environs : la chaumiere la plus voiſine lui ſemble déja trop éloignée ; il voudroit coucher dans les foſſés du Château. Jeune étourdi, lui dis-je, d'un ton de pitié ! quoi ! déja la paſſion vous aveugle ? vous ne voyez déja plus ni les bienſéances ni la raiſon ? malheureux ! vous croyez aimer, & vous voulez deshonorer votre maîtreſſe ! Que dira-t-on d'elle, quand on ſaura qu'un jeune homme qui ſort de ſa maiſon, couche aux environs ? Vous l'aimez ! dites-vous ? Eſt-ce donc à vous de la perdre de réputation ? Eſt-ce-là le prix de l'hoſpitalité que ſes parents vous ont accordée ? Ferez-vous l'opprobre de celle dont vous attendez votre bonheur ? Eh ! qu'importent, répond-il avec vivacité, les vains diſcours des hommes, & leurs injuſtes ſoupçons ? Ne m'avez-vous pas appris vous-même à n'en faire aucun cas ? Qui ſait mieux que moi combien j'honore Sophie, combien je la veux reſpecter ? Mon attachement ne fera point ſa honte ; il fera ſa gloire, il ſera digne d'elle. Quand mon cœur & mes ſoins lui rendront partout l'hommage qu'elle mérite, en quoi puis-je l'outrager ? Cher Emile, reprends-je en l'embraſſant, vous raiſonnez pour vous ? apprenez à raiſonner pour elle. Ne

comparez point l'honneur d'un sexe à celui de l'autre ; ils ont des principes tout différents. Ces principes sont également solides & raisonnables ; parce qu'ils dérivent également de la Nature, & que la même vertu qui vous fait mépriser pour vous les discours des hommes, vous oblige à les respecter pour votre maîtresse. Votre honneur est en vous seul ; & le sien dépend d'autrui. Le négliger, seroit blesser le vôtre même ; & vous ne vous rendrez point ce que vous vous devez, si vous êtes cause qu'on ne lui rende pas ce qui lui est dû.

Alors lui expliquant les raisons de ces différences, je lui fais sentir quelle injustice il y auroit à vouloir les compter pour rien. Qui est-ce qui lui a dit qu'il sera l'époux de Sophie, elle dont il ignore les sentiments, elle dont le cœur ou les parents ont peut-être des engagements antérieurs, elle qui ne connoît point, & qui n'a peut-être avec lui pas une des convenances qui peuvent rendre un mariage heureux ? Ignore-t-il que tout scandale est pour une fille une tache indélébile, que n'efface pas même son mariage avec celui qui l'a causé ? Eh ! quel est l'homme sensible qui veut perdre celle qu'il aime ? Quel est l'honnête homme qui veut faire pleurer à jamais à une infortunée le malheur de lui avoir plu ?

Le jeune homme, effrayé des conséquences que je lui fais envisager, & tou-

jours extrême dans ses idées, croit déja n'être jamais assez loin du séjour de Sophie ; il double le pas pour fuir plus promptement : il regarde autour de nous si nous ne sommes point écoutés ; il sacrifieroit mille fois son bonheur à l'honneur de celle qu'il aime ; il aimeroit mieux ne la revoir de sa vie, que de lui causer un seul déplaisir. C'est le premier fruit des soins que j'ai pris dès sa jeunesse, de lui former un cœur qui sache aimer.

Il s'agit donc de trouver un asyle éloigné, mais à portée. Nous cherchons, nous nous informons : nous apprenons qu'à deux grandes lieues est une Ville, nous allons chercher à nous y loger, plutôt que dans des Villages plus proches, où notre séjour deviendroit suspect. C'est-là qu'arrive enfin le nouvel Amant, plein d'amour, d'espoir, de joie, & sur-tout de bons sentiments ; & voilà comment, dirigeant peu à peu sa passion naissante vers ce qui est bon & honnête, je dispose insensiblement tous ses penchants à prendre le même pli.

J'approche du terme de ma carriere ; je l'apperçois déja de loin. Toutes les grandes difficultés sont vaincues, tous les grands obstacles sont surmontés, il ne me reste plus rien de pénible à faire, que de ne pas gâter mon ouvrage en me hâtant de le consommer. Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons sur-tout la fausse prudence d'immoler le présent à l'avenir ; c'est

fouvent immoler ce qui eft à ce qui ne fera point. Rendons l'homme heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des foins il ne meure avant de l'avoir été. Or, s'il eft un temps pour jouir de la vie, c'eft affurément la fin de l'adolefcence, où les facultés du corps & de l'ame ont acquis leur plus grande vigueur, & où l'homme, au milieu de fa courfe, voit de plus loin les deux termes qui lui en font fentir la briéveté. Si l'imprudente jeuneffe fe trompe, ce n'eft pas en ce qu'elle veut jouir, c'eft en ce qu'elle cherche la jouiffance où elle n'eft point, & qu'en s'apprêtant un avenir miférable, elle ne fait pas même ufer du moment préfent.

Confidérez mon Emile, à vingt ans paffés, bien formé, bien conftitué d'efprit & de corps, fort, fain, difpos, adroit, robufte, plein de fens, de raifon, de bonté, d'humanité, ayant des mœurs, du goût, aimant le beau, faifant le bien, libre de l'empire des paffions cruelles, exempt du joug de l'opinion, mais foumis à la loi de la fageffe, & docile à la voix de l'amitié, poffédant tous les talents utiles, & plufieurs talents agréables, fe fouciant peu des richeffes, portant fa reffource au bout de fes bras, & n'ayant pas peur de manquer de pain, quoi qu'il arrive. Le voilà maintenant enivré d'une paffion naiffante : fon cœur s'ouvre aux premiers feux de l'amour, fes

douces illusions lui font un nouvel univers de délices & de jouissance ; il aime un objet aimable, & plus aimable encore par son caractere que par sa personne ; il espere, il attend un retour qu'il sent lui être dû ; c'est du rapport des cœurs, c'est du concours des sentiments honnêtes que s'est formé leur premier penchant. Ce penchant doit être durable : il se livre avec confiance, avec raison même, au plus charmant délire, sans crainte, sans regret, sans remords, sans autre inquiétude que celle dont le sentiment du bonheur est inséparable. Que peut-il manquer au sien ? Voyez, cherchez, imaginez ce qu'il lui faut encore, & qu'on puisse accorder avec ce qu'il a. Il réunit tous les biens qu'on peut obtenir à la fois ; on n'y en peut ajouter aucun qu'aux dépens d'un autre ; il est heureux autant qu'un homme peut l'être. Irai-je en ce moment abreger un destin si doux ? Irai-je troubler une volupté si pure ? Ah, tout le prix de la vie est dans la félicité qu'il goûte ! Que pourois-je lui rendre qui valût ce que je lui aurois ôté ? Même en mettant le comble à son bonheur, j'en détruirois le plus grand charme. Ce bonheur suprême est cent fois plus doux à espérer qu'à obtenir : on en jouit mieux quand on l'attend que quand on le goûte. O bon Emile, aime, & sois aimé ! Jouis long-temps avant que de posséder ; jouis à la fois de l'amour & de l'in-

joie ; il les tourne pourtant avec un peu d'inquiétude vers la mere de Sophie, pour voir la réception qu'elle lui fera. Sophie n'a pas, à beaucoup près, un maintien si dégagé ; en approchant elle semble toute confuse de se voir tête-à-tête avec un jeune homme, elle qui s'y est si souvent trouvée avec d'autres sans en être embarrassée, & sans qu'on l'ait jamais trouvé mauvais. Elle se hâte d'accourir à sa mere, un peu essoufflée, en disant quelques mots qui ne signifient pas grand'chose, comme pour avoir l'air d'être là depuis long-temps.

A la sérénité qui se peint sur le visage de ces aimables enfants, on voit que cet entretien a soulagé leurs jeunes cœurs d'un grand poids. Ils ne sont pas moins réservés l'un avec l'autre; mais leur réserve est moins embarrassée. Elle ne vient plus que du respect d'Emile, de la modestie de Sophie, & de l'honnêteté de tous deux. Emile ose lui adresser quelques mots, quelquefois elle ose répondre ; mais jamais elle n'ouvre la bouche pour cela, sans jetter les yeux sur ceux de sa mere. Le changement qui paroît le plus sensible en elle, est envers moi. Elle me témoigne une considération plus empressée ; elle me regarde avec intérêt, elle me parle affectueusement, elle est attentive à ce qui peut me plaire; je vois qu'elle m'honore de son estime, & qu'il ne lui est pas indifférent d'obtenir la mienne.

Je

Je comprends qu'Emile lui a parlé de moi ; on diroit qu'ils ont déja comploté de me gagner : il n'en eſt rien pourtant, & Sophie elle-même ne ſe gagne pas ſi vîte. Il aura peut être plus beſoin de ma faveur auprès d'elle, que de la ſienne auprès de moi. Couple charmant !.... En ſongeant que le cœur ſenſible de mon jeune ami m'a fait entrer pour beaucoup dans ſon premier entretien avec ſa maîtreſſe, je jouis du prix de ma peine ; ſon amitié m'a tout payé.

Les viſites ſe réiterent. Les converſations entre nos jeunes gens deviennent plus fréquentes. Emile enivré d'amour, croit déja toucher à ſon bonheur : cependant il n'obtient point d'aveu formel de Sophie ; elle l'écoute & ne lui dit rien. Emile connoît toute ſa modeſtie ; tant de retenue l'étonne peu, il ſent qu'il n'eſt pas mal auprès d'elle ; il ſait que ce ſont les peres qui marient les enfants ; il ſuppoſe que Sophie attend un ordre de ſes parents, il lui demande la permiſſion de le ſolliciter ; elle ne s'y oppoſe pas. Il m'en parle, j'en parle en ſon nom, même en ſa préſence. Quelle ſurpriſe pour lui d'apprendre que Sophie dépend d'elle ſeule, & que, pour le rendre heureux, elle n'a qu'à le vouloir. Il commence à ne plus rien comprendre à ſa conduite. Sa confiance diminue. Il s'alarme, il ſe voit moins avancé qu'il ne penſoit l'être, & c'eſt alors que l'amour le plus tendre

emploie son langage le plus touchant pour la fléchir.

Emile n'est pas fait pour deviner ce qui lui nuit : si on ne lui dit, il ne le saura de ses jours, & Sophie est trop fiere pour le lui dire. Les difficultés qui l'arrêtent feroient l'empressement d'une autre ; elle n'a pas oublié les leçons de ses parents. Elle est pauvre ; Emile est riche, elle le sait. Combien il a besoin de se faire estimer d'elle ! Quel mérite ne lui faut-il point pour effacer cette inégalité ! Mais comment songeroit-il à ces obstacles ? Emile sait-il s'il est riche ? Daigne-t-il même s'en informer ? Grace au Ciel, il n'a nul besoin de l'être, il sait être bienfaisant sans cela. Il tire le bien qu'il fait de son cœur, & non de sa bourse. Il donne aux malheureux son temps, ses soins, ses affections, sa personne ; & dans l'estimation de ses bienfaits, à peine ose-t-il compter pour quelque chose l'argent qu'il répand sur les indigents.

Ne sachant à quoi s'en prendre de sa disgrace, il l'attribue à sa propre faute : car qui oseroit accuser de caprice l'objet de ses adorations ? L'humiliation de l'amour-propre augmente les regrets de l'amour éconduit. Il n'approche plus de Sophie avec cette aimable confiance d'un cœur qui se sent digne du sien ; il est craintif & tremblant devant elle. Il n'espere plus la toucher par la tendresse, il cherche à la flé-

chir par la pitié. Quelquefois sa patience se lasse; le dépit est prêt à lui succéder. Sophie semble pressentir ces emportements, & le regarde. Ce seul regard le désarme & l'intimide : il est plus soumis qu'auparavant.

Troublé de cette résistance obstinée, & de ce silence invincible, il épanche son cœur dans celui de son ami. Il y dépose les douleurs de ce cœur navré de tristesse : il implore son assistance & ses conseils. Quel impénétrable mystere ! Elle s'intéresse à mon sort, je n'en puis douter : loin de m'éviter elle se plait avec moi. Quand j'arrive elle marque de la joie, & du regret quand je pars; elle reçoit mes soins avec bonté, mes services paroissent lui plaire; elle daigne me donner des avis, quelquefois mêmes des ordres : cependant elle rejette mes sollicitations, mes prieres. Quand j'ose parler d'union, elle m'impose impérieusement silence, & si j'ajoute un mot, elle me quitte à l'instant. Par quelle étrange raison veut-elle bien que je sois à elle sans vouloir entendre parler d'être à moi. Vous qu'elle honore, vous qu'elle aime, & qu'elle n'osera faire taire, parlez, faites-la parler; servez votre ami, couronnez votre ouvrage; ne rendez pas vos soins funestes à votre Eleve : Ah! ce qu'il tient de vous fera sa misere, si vous n'achevez son bonheur.

Je parle à Sophie, & j'en arrache avec

peu de peine un secret que je savois avant qu'elle me l'eût dit. J'obtiens plus difficilement la permission d'en instruire Emile ; je l'obtiens enfin, & j'en use. Cette explication le jette dans un étonnement dont il ne peut revenir. Il n'entend rien à cette délicatesse, il n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins font au caractere & au mérite. Quand je lui fais entendre ce qu'ils font aux préjugés, il se met à rire ; & transporté de joie, il veut partir à l'instant, aller tout déchirer, tout jetter, renoncer à tout, pour avoir l'honneur d'être aussi pauvre que Sophie, & revenir digne d'être son époux.

Hé quoi ! dis-je en l'arrêtant, & riant à mon tour de son impétuosité, cette jeune tête ne mûrira-t-elle point ; & après avoir philosophé toute votre vie, n'apprendrez-vous jamais à raisonner ? Comment ne voyez-vous pas qu'en suivant votre insensé projet, vous allez empirer votre situation, & rendre Sophie plus intraitable ? C'est un petit avantage d'avoir quelques biens de plus qu'elle, c'en seroit un très-grand de les lui avoir tous sacrifiés ; & si sa fierté ne peut se résoudre à vous avoir la premiere obligation, comment se résoudroit-elle à vous avoir l'autre ? si elle ne peut souffrir qu'un mari puisse lui reprocher de l'avoir enrichie, souffrira-t-elle qu'il puisse lui reprocher de s'être appauvri pour elle ? Eh ! mal-

heureux! tremblez qu'elle ne vous soupçonne d'avoir eu ce projet. Devenez au contraire économe & soigneux pour l'amour d'elle, de peur qu'elle ne vous accuse de vouloir la gagner par adresse, & de lui sacrifier volontairement ce que vous perdrez par négligence.

Croyez-vous au fond que de grands biens lui fassent peur, & que ses oppositions viennent précisément des richesses? Non, cher Emile, elles ont une cause plus solide & plus grave dans l'effet que produisent ces richesses dans l'ame du possesseur. Elle sait que les biens de la fortune sont toujours préférés à tout par ceux qui les ont. Tous les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la mise commune de l'argent & des services, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & pensent qu'on leur en doit de reste quand on a passé sa vie à les servir en mangeant leur pain. Qu'avez-vous donc à faire, ô Emile, pour la rassurer sur ses craintes? Faites-vous bien connoître à elle; ce n'est pas l'affaire d'un jour. Montrez-lui dans les trésors de votre ame noble de quoi racheter ceux dont vous avez le malheur d'être partagé. A force de constance & de temps, surmontez sa résistance : à force de sentiments grands & généreux, forcez-la d'oublier vos richesses. Aimez-la, servez-la, servez ses respectables parents. Prouvez-lui que ces soins ne

ſont pas l'effet d'une paſſion folle & paſſagere, mais des principes ineffaçables gravés au fond de votre cœur. Honorez dignement le mérite outragé par la fortune : c'eſt le ſeul moyen de le réconcilier avec le mérite qu'elle a favoriſé.

On conçoit quels tranſports de joie ce diſcours donne au jeune homme, combien il lui rend de confiance & d'eſpoir ; combien ſon honnête cœur ſe félicite d'avoir à faire, pour plaire à Sophie, tout ce qu'il feroit de lui-même, quand Sophie n'exiſteroit pas, ou qu'il ne ſeroit pas amoureux d'elle. Pour peu qu'on ait compris ſon caractere, qui eſt-ce qui n'imaginera pas ſa conduite en cette occaſion ?

Me voilà donc le confident de mes deux bonnes gens, & le médiateur de leurs amours ! Bel emploi pour un Gouverneur ! ſi beau que je ne fis de ma vie rien qui m'élevât tant à mes propres yeux, & qui me rendit ſi content de moi-même. Au reſte, cet emploi ne laiſſe pas d'avoir ſes agréments : je ne ſuis pas mal venu dans la maiſon ; l'on s'y fie à moi du ſoin d'y tenir les amants dans l'ordre. Emile, toujours tremblant de me déplaire, ne fut jamais ſi docile. La petite perſonne m'accable d'amitiés, dont je ne ſuis pas la dupe, & dont je ne prends pour moi que ce qui m'en revient. C'eſt ainſi qu'elle ſe dédommage indirectement du reſpect dans lequel elle tient

Emile. Elle lui fait en moi mille tendres caresses, qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui faire à lui-même; & lui, qui sait que je ne veux pas nuire à ses intérêts, est charmé de ma bonne intelligence avec elle. Il se console quand elle refuse son bras à la promenade, & que c'est pour lui préférer le mien. Il s'éloigne sans murmure en me serrant la main, & me disant tout bas de la voix & de l'œil : ami, parlez pour moi. Il nous suit des yeux avec intérêt : il tâche de lire nos sentiments sur nos visages, & d'interpréter nos discours par nos gestes : il sait que rien de ce qui se dit entre nous ne lui est indifférent. Bonne Sophie, combien votre cœur sincere est à son aise, quand, sans être entendue de Télémaque, vous pouvez vous entretenir avec son Mentor ! Avec quelle aimable franchise vous lui laissez lire dans ce tendre cœur tout ce qui s'y passe ! Avec quel plaisir vous lui montrez toute votre estime pour son Eleve ! avec quelle ingénuité touchante vous lui laissez pénétrer des sentiments plus doux ! avec quelle feinte colere vous renvoyez l'importun, quand l'impatience le force à vous interrompre ! avec quel charmant dépit vous lui reprochez son indiscrétion, quand il vient vous empêcher de dire du bien de lui, d'en entendre, & de tirer toujours de mes réponses quelque nouvelle raison de l'aimer.

Ainsi parvenu à se faire souffrir comme amant déclaré, Emile en fait valoir tous les droits ; il parle, il presse, il sollicite, il importune. Qu'on lui parle durement, qu'on le maltraite, peu lui importe, pourvu qu'il se fasse écouter. Enfin, il obtient, non sans peine, que Sophie de son côté veuille bien prendre ouvertement sur lui l'autorité d'une maîtresse, qu'elle lui prescrive ce qu'il doit faire, qu'elle commande au lieu de prier, qu'elle accepte au lieu de remercier, qu'elle regle le nombre & le temps des visites, qu'elle lui défende de venir jusqu'à tel jour, & de rester passé telle heure. Tout cela ne se fait point par jeu, mais très-sérieusement ; & si elle accepta ces droits avec peine, elle en use avec une rigueur qui réduit souvent le pauvre Emile au regret de les lui avoir donnés. Mais quoi qu'elle ordonne, il ne réplique point, & souvent en partant pour obéir, il me regarde avec des yeux pleins de joie, qui me disent : vous voyez qu'elle a pris possession de moi. Cependant l'orgueilleuse l'observe en dessous, & sourit en secret de la fierté de son esclave.

Albane & Raphaël, prêtez-moi le pinceau de la volupté. Divin Milton, apprends à ma plume grossiere à décrire les plaisirs de l'amour & de l'innocence. Mais non, cachez vos arts mensongers devant la sainte vérité de la nature. Ayez seulement des cœurs sensibles, des ames honnêtes ; puis laissez

laissez errer votre imagination sans contrainte sur les transports de deux jeunes amants qui, sous les yeux de leurs parents & de leurs guides, se livrent sans trouble à la douce illusion qui les flatte, &, dans l'ivresse des desirs, s'avançant lentement vers le terme, entrelacent de fleurs & de guirlandes l'heureux lien qui doit les unir jusqu'au tombeau. Tant d'images charmantes m'enivrent, je les rassemble sans ordre & sans suite, le délire qu'elles me causent m'empêche de les lier. Oh ! qui est-ce qui a un cœur, & qui ne saura pas faire en lui-même le tableau délicieux des situations diverses du pere, de la mere, de la fille, du gouverneur, de l'éleve, & du concours des uns & des autres à l'union du plus charmant couple dont l'amour & la vertu puissent faire le bonheur ?

C'est à présent que, devenu véritablement empressé de plaire, Emile commence à sentir le prix des talents agréables qu'il s'est donnés. Sophie aime à chanter, il chante avec elle ; il fait plus, il lui apprend la musique. Elle est vive & légere, elle aime à sauter, il danse avec elle ; il change ses sauts en pas, il la perfectionne. Ces leçons sont charmantes, la gaieté folâtre les anime, elle adoucit le timide respect de l'amour : il est permis à un amant de donner ces leçons avec volupté ; il est permis d'être le maître de sa maîtresse.

On a un vieux claveſſin tout dérangé : Emile l'accommode & l'accorde. Il eſt facteur, il eſt luthier auſſi-bien que menuiſier ; il eut toujours pour maxime d'apprendre à ſe paſſer du ſecours d'autrui dans tout ce qu'il pouvoit faire lui-même. La maiſon eſt dans une ſituation pittoreſque, il en tire différentes vues auxquelles Sophie a quelquefois mis la main, & dont elle orne le cabinet de ſon pere. Les cadres n'en ſont point dorés, & n'ont pas beſoin de l'être. En voyant deſſiner Emile, en l'imitant, elle ſe perfectionne à ſon exemple, elle cultive tous les talents, & ſon charme les embellit tous. Son pere & ſa mere ſe rappellent leur ancienne opulence, en revoyant briller autour d'eux les beaux arts qui ſeuls la leur rendoient chere : l'amour a paré toute leur maiſon : lui ſeul y fait régner ſans frais & ſans peine les mêmes plaiſirs qu'ils n'y raſſembloient autrefois qu'à force d'argent & d'ennui.

Comme l'idolâtre enrichit des tréſors qu'il eſtime l'objet de ſon culte, & pare ſur l'Autel le Dieu qu'il adore, l'amant a beau voir ſa maîtreſſe parfaite, il lui veut ſans ceſſe ajouter de nouveaux ornements. Elle n'en a pas beſoin pour lui plaire ; mais il a beſoin, lui, de la parer : c'eſt un nouvel hommage qu'il croit lui rendre ; c'eſt un nouvel intérêt qu'il donne au plaiſir de la contempler. Il lui ſemble que rien de beau

n'est à sa place, quand il n'orne pas la suprême beauté. C'est un spectacle à la fois touchant & risible, de voir Emile empressé d'apprendre à Sophie tout ce qu'il sait, sans consulter si ce qu'il lui veut apprendre est de son goût, ou lui convient. Il lui parle de tout, il lui explique tout avec un empressement puérile; il croit qu'il n'a qu'à dire, & qu'à l'instant elle l'entendra: il se figure d'avance le plaisir qu'il aura de raisonner, de philosopher avec elle; il regarde comme inutile tout l'acquis qu'il ne peut point étaler à ses yeux: il rougit presque de savoir quelque chose qu'elle ne sait pas.

Le voilà donc lui donnant leçon de philosophie, de Physique, de Mathématique, d'Histoire, de tout en un mot. Sophie se prête avec plaisir à son zele, & tâche d'en profiter. Quand il peut obtenir de donner ses leçons à genoux devant elle, qu'Emile est content! il croit voir les cieux ouverts. Cependant cette situation plus gênante pour l'écoliere que pour le maître, n'est pas la plus favorable à l'instruction. L'on ne sait pas trop alors que faire de ses yeux pour éviter ceux qui les poursuivent, & quand ils se rencontrent la leçon n'en va pas mieux.

L'art de penser n'est pas étranger aux femmes, mais elles ne doivent faire qu'effleurer les sciences de raisonnement. Sophie conçoit tout, & ne retient pas grand-chose. Ses plus grands progrès sont dans la

morale & les choses de goût ; pour la Physique, elle n'en retient que quelqu'idée des loix générales, & du système du monde ; quelquefois dans leurs promenades, en contemplant les merveilles de la nature, leurs cœurs innocents & purs osent s'élever jusqu'à son auteur. Ils ne craignent pas sa présence, ils s'épanchent conjointement devant lui.

Quoi ! deux amants dans la fleur de l'âge emploient leur tête-à-tête à parler de Religion ! ils passent leur temps à dire leur catéchisme ! Que sert d'avilir ce qui est sublime ? Oui, sans doute, ils le disent dans l'illusion qui les charme ; ils se voient parfaits, ils s'aiment, ils s'entretiennent avec enthousiasme de ce qui donne un prix à la vertu. Les sacrifices qu'ils lui font la leur rendent chere. Dans des transports qu'il faut vaincre, ils versent quelquefois ensemble des larmes plus pures que la rosée du Ciel, & ces douces larmes font l'enchantement de leur vie ; ils sont dans le plus charmant délire qu'aient jamais éprouvé des ames humaines. Les privations mêmes ajoutent à leur bonheur, & les honorent à leurs propres yeux de leurs sacrifices. Hommes sensuels, corps sans ames, ils connoîtront un jour vos plaisirs, & regretteront toute leur vie l'heureux temps où ils se les sont refusés.

Malgré cette bonne intelligence, il ne laisse pas d'y avoir quelquefois des dissentions, même des querelles ; la maîtresse

n'eſt pas ſans caprice, ni l'amant ſans emportement; mais ces petits orages paſſent rapidement, & ne font que raffermir l'union; l'expérience même apprend à Emile à ne les plus tant craindre, les raccommodements lui ſont toujours plus avantageux que les brouilleries ne lui ſont nuiſibles. Le fruit de la premiere lui en a fait eſpérer autant des autres; il s'eſt trompé: mais enfin, s'il n'en rapporte pas toujours un profit auſſi ſenſible, il y gagne toujours de voir confirmer par Sophie l'intérêt ſincere qu'elle prend à ſon cœur. On veut ſavoir quel eſt donc ce profit. J'y conſens d'autant plus volontiers, que cet exemple me donnera lieu d'expoſer une maxime très-utile, & d'en combattre une très-funeſte.

Emile aime; il n'eſt donc pas téméraire; & l'on conçoit encore mieux que l'impérieuſe Sophie n'eſt pas fille à lui paſſer des familiarités. Comme la ſageſſe a ſon terme en toute choſe, on la taxeroit bien plutôt de trop de dureté que de trop d'indulgence, & ſon pere lui-même craint quelquefois que ſon extrême fierté ne dégénere en hauteur. Dans les tête-à-tête les plus ſecrets, Emile n'oſeroit ſolliciter la moindre faveur, pas même y paroître aſpirer: & quand elle veut bien paſſer ſon bras ſous le ſien à la promenade, grace qu'elle ne laiſſe pas changer en droit, à peine oſe-t-il quelquefois, en ſoupirant, preſſer ce

» élevé que vous, qui a des sentiments & » des mœurs, ne voudroit pas payer du dés» honneur d'une famille, l'amitié qu'elle » lui témoigne. Je ne suis ni farouche, ni » prude; je sais ce qu'il faut passer à la » jeunesse folâtre, & ce que j'ai souffert » sous mes yeux vous le prouve assez. » Consultez votre ami sur vos devoirs, il » vous dira quelle différence il y a entre » les jeux que la présence d'un pere & » d'une mere autorise, & les libertés » qu'on prend loin d'eux, en abusant de » leur confiance, & tournant en pieges » les mêmes faveurs qui, sous leurs yeux, » ne sont qu'innocentes. Il vous dira, » Monsieur, que ma fille n'a eu d'autre » tort avec vous, que celui de ne pas » voir, dès la premiere fois, ce qu'elle ne » devoit jamais souffrir : il vous dira que » tout ce qu'on prend pour faveur, en » devient une, & qu'il est indigne d'un » homme d'honneur d'abuser de la simpli» cité d'une jeune fille, pour usurper en » secret les mêmes libertés qu'elle peut souf» frir devant tout le monde. Car on sait ce » que la bienséance peut tolérer en pu» blic : mais on ignore où s'arrête dans » l'ombre du mystere celui qui se fait » seul juge de ses fantaisies ».

Après cette juste réprimande, bien plus adressée à moi qu'à mon Eleve, cette sage mere nous quitte, & me laisse dans l'ad-

miration de sa rare prudence, qui compte pour peu qu'on baise devant elle la bouche de sa fille, & qui s'effraie qu'on ose baiser sa robe en particulier. En réfléchissant à la folie de nos maximes, qui sacrifient toujours à la décence la véritable honnêteté, je comprends pourquoi le langage est d'autant plus chaste, que les cœurs sont plus corrompus, & pourquoi les procédés sont d'autant plus exacts que ceux qui les ont, sont plus malhonnêtes.

En pénétrant, à cette occasion, le cœur d'Emile, des devoirs que j'aurois dû plutôt lui dicter, il me vient une réflexion nouvelle, qui fait peut-être le plus d'honneur à Sophie, & que je me garde pourtant bien de communiquer à son Amant. C'est qu'il est clair que cette prétendue fierté qu'on lui reproche, n'est qu'une précaution très-sage pour se garantir d'elle-même. Ayant le malheur de se sentir un tempérament combustible, elle redoute la premiere étincelle, & l'eloigne de tout son pouvoir. Ce n'est pas par fierté qu'elle est sévere, c'est par humilité. Elle prend sur Emile l'empire qu'elle craint de n'avoir pas sur Sophie, elle se sert de l'un pour combattre l'autre. Si elle étoit plus confiante, elle feroit bien moins fiere. Otez ce seul point, quelle fille au monde est plus facile & plus douce? Qui est-ce qui supporte plus patiemment une offense? Qui est-ce qui craint plus d'en faire à au-

trui ? Qu'est-ce qui a moins de prétentions en tout genre, hors la vertu ? Encore n'est-ce pas de sa vertu qu'elle est fiere, elle ne l'est que pour la conserver ; & quand elle peut se livrer sans risque au penchant de son cœur, elle caresse jusqu'à son amant. Mais sa discrete mere ne fait pas tous ces détails à son pere même : les hommes ne doivent pas tout savoir.

Loin même qu'elle semble s'enorgueillir de sa conquête, Sophie en est devenue encore plus affable, & moins exigeante avec tout le monde, hors peut-être le seul qui produit ce changement. Le sentiment de l'indépendance n'enfle plus son noble cœur. Elle triomphe avec modestie d'une victoire qui lui coûte sa liberté. Elle a le maintien moins libre, & le parler plus timide, depuis qu'elle n'entend plus le mot d'amant sans rougir. Mais le contentement perce à travers son embarras ; & cette honte elle-même n'est pas un sentiment fâcheux. C'est sur-tout avec les jeunes survenants que la différence de sa conduite est le plus sensible. Depuis qu'elle ne les craint plus, l'extrême réserve qu'elle avoit avec eux s'est beaucoup relâchée. Décidée dans son choix, elle se montre sans scrupule gracieuse aux indifférents ; moins difficile sur leur mérite, depuis qu'elle n'y prend plus d'intérêt, elle les trouve toujours assez aimables pour des gens qui ne lui seront jamais rien.

Si le véritable amour pouvoit user de coquetterie, j'en croirois même voir quelques traces dans la maniere dont Sophie se comporte avec eux en présence de son amant. On diroit que, non contente de l'ardente passion dont elle l'embrase par un mélange exquis de réserves & de caresses, elle n'est pas fâchée encore d'irriter cette même passion par un peu d'inquiétude ; on diroit qu'égayant à dessein ses jeunes hôtes, elle destine au tourment d'Emile les graces d'un enjouement qu'elle n'ose avoir avec lui ; mais Sophie est trop attentive, trop bonne, trop judicieuse pour le tourmenter en effet. Pour tempérer ce dangereux stimulant, l'amour & l'honnêteté lui tiennent lieu de prudence : elle sait l'alarmer & le rassurer précisément quand il faut ; & si quelquefois elle l'inquiete, elle ne l'attriste jamais. Pardonnons le souci qu'elle donne à ce qu'elle aime, à la peur qu'elle a qu'il ne soit jamais assez enlacé.

Mais quel effet ce petit manege fera-t-il sur Emile ? Sera-t-il jaloux, ne le sera-t-il pas ? C'est ce qu'il faut examiner ; car de telles digressions entrent aussi dans l'objet de mon livre, & m'éloignent peu de mon sujet.

J'ai fait voir précédemment comment, dans les choses qui ne tiennent qu'à l'opinion, cette passion s'introduit dans le cœur de l'homme. Mais en amour, c'est autre

chose : la jalousie paroît alors tenir de si près à la nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas ; & l'exemple même des animaux, dont plusieurs sont jaloux jusqu'à la fureur, semble établir le sentiment opposé sans replique. Est-ce l'opinion des hommes qui apprend aux coqs à se mettre en pieces, & aux taureaux à se battre jusqu'à la mort ?

L'aversion contre tout ce qui trouble & combat nos plaisirs, est un mouvement naturel ; cela est incontestable. Jusqu'à certain point le desir de posséder exclusivement ce qui nous plaît, est encore dans le même cas. Mais quand ce desir devenu passion se transforme en fureur ou en une fantaisie ombrageuse & chagrine, appellée jalousie, alors c'est autre chose ; cette passion peut être naturelle, ou ne l'être pas : il faut distinguer.

L'exemple tiré des animaux a été ci-devant examiné dans le Discours sur l'inégalité ; & maintenant que j'y réfléchis de nouveau, cet examen me paroît assez solide pour oser y renvoyer les Lecteurs. J'ajouterai seulement aux distinctions que j'ai faites dans cet écrit, que la jalousie, qui vient de la nature, tient beaucoup à la puissance du sexe, & que, quand cette puissance est ou paroît être illimitée, cette jalousie est à son comble : car le mâle alors mesurant ses droits sur ses besoins, ne peut jamais voir un autre mâle que comme un importun concur-

cent. Dans ces mêmes especes, les femelles obéissant toujours au premier venu, n'appartiennent aux mâles que par droit de conquête, & causent entre eux des combats éternels.

Au contraire, dans les especes où un s'unit avec une, où l'accouplement produit une sorte de lien moral, une sorte de mariage, la femelle appartenant par son choix au mâle qu'elle s'est donné, se refuse communément à tout autre, & le mâle, ayant pour garant de sa fidélité cette affection de préférence, s'inquiéte aussi moins de la vue des autres mâles, & vit plus paisiblement avec eux. Dans ces especes, le mâle partage le soin des petits, &, par une de ces loix de la nature qu'on n'observe point sans attendrissement, il semble que la femelle rende au pere l'attachement qu'il a pour ses enfants.

Or, à considérer l'espece humaine dans sa simplicité primitive, il est aisé de voir par la puissance bornée du mâle, & par la tempérance de ses desirs, qu'il est destiné par la Nature à se contenter d'une seule femelle ; ce qui se confirme par l'égalité numérique des individus des deux sexes, au moins dans nos climats ; égalité qui n'a pas lieu, à beaucoup près, dans les especes ou la plus grande force des mâles réunit plusieurs femelles à un seul. Et bien que

l'homme ne couve pas comme le pigeon; & que, n'ayant pas non plus des mamelles pour allaiter, il soit à cet égard dans la classe des quadrupedes, les enfants sont si long-temps rampants & foibles, que la mere & eux se passeroient difficilement de l'attachement du pere, & des soins qui en sont l'effet.

Toutes les observations concourent donc à prouver que la fureur jalouse des mâles, dans quelques especes d'animaux, ne conclut point du tout pour l'homme; & l'exception même des climats méridionaux, où la polygamie est établie, ne fait que mieux confirmer le principe, puisque c'est de la pluralité des femmes que vient la tyrannique précaution des maris, & que le sentiment de sa propre foiblesse porte l'homme à recourir à la contrainte pour éluder les loix de la nature.

Parmi nous, où ces mêmes loix, en cela moins éludées, le sont dans un sens contraire & plus odieux, la jalousie a son motif dans les passions sociales, plus que dans l'instinct primitif. Dans la plupart des liaisons de galanterie, l'Amant hait bien plus ses rivaux, qu'il n'aime sa Maîtresse; s'il craint de n'être pas seul écouté, c'est l'effet de cet amour propre dont j'ai montré l'origine, & la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour. D'ailleurs nos mal-adroites institutions

ont rendu les femmes si dissimulées (15), & ont si fort allumé leurs appétits, qu'on peut à peine compter sur leur attachement le mieux prouvé, & qu'elles ne peuvent plus marquer de préférences qui rassurent sur la crainte des concurrents.

Pour l'amour véritable, c'est autre chose. J'ai fait voir dans l'Ecrit déjà cité, que ce sentiment n'est pas aussi naturel que l'on pense ; & il y a bien de la différence entre la douce habitude qui affectionne l'homme à sa compagne, & cette ardeur effrénée qui l'enivre des chimériques attraits d'un objet qu'il ne voit plus tel qu'il est. Cette passion, qui ne respire qu'exclusions & préférences, ne differe en ceci de la vanité, qu'en ce que la vanité, exigeant tout, & n'accordant rien, est toujours inique ; au lieu que l'amour, donnant autant qu'il exige, est par lui-même un sentiment rempli d'équité. D'ailleurs, plus il est exigeant, plus il est crédule : la même illusion qui le cause, le rend facile à persuader. Si l'amour est inquiet, l'estime est confiante ; & jamais l'amour sans l'estime n'exista dans un cœur honnête, parce que nul n'aime dans ce qu'il aime que les qualités dont il fait cas.

(15) L'espece de dissimulation que j'entends ici, est opposée à celle qui leur convient & qu'elles tiennent de la nature : l'une consiste à déguiser les sentiments qu'elles ont, & l'autre à feindre ceux qu'elles n'ont pas. Toutes les femmes du monde passent leur vie à faire trophée de leur prétendue sensibilité, & n'aiment jamais rien qu'elles-mêmes.

Tout ceci bien éclairci, l'on peut dire à coup sûr, de quelle sorte de jalousie Emile sera capable; car puisqu'à peine cette passion a-t-elle un germe dans le cœur humain, sa forme est déterminée uniquement par l'éducation. Emile amoureux & jaloux ne sera point colere, ombrageux, méfiant; mais délicat, sensible & craintif: il sera plus alarmé qu'irrité; il s'attachera bien plus à gagner sa maîtresse, qu'à menacer son rival; il l'écartera, s'il peut, comme un obstacle, sans le haïr comme un ennemi; s'il le hait, ce ne sera pas pour l'audace de lui disputer un cœur auquel il prétend, mais pour le danger réel qu'il lui fait courir de le perdre: son injuste orgueil ne s'offensera point sottement qu'on ose entrer en concurrence avec lui; comprenant que le droit de préférence est uniquement fondé sur le mérite, & que l'honneur est dans le succès, il redoublera de soins pour se rendre aimable, & probablement il réussira. La généreuse Sophie, en irritant son amour par quelques alarmes, saura bien les regler, l'en dédommager, & les concurrents, qui n'étoient soufferts que pour le mettre à l'épreuve, ne tarderont pas d'être écartés.

Mais où me sens-je insensiblement entraîné? O Emile, qu'es-tu devenu! Puis-je reconnoître en toi mon Eleve? Combien je te vois déchu! où est ce jeune homme formé si durement, qui bravoit les rigueurs

des

des saisons, qui livroit son corps aux plus rudes travaux, & son ame aux seules loix de la sagesse ; inaccessible aux préjugés, aux passions ; qui n'aimoit que la vérité, qui ne cédoit qu'à la raison, & ne tenoit à rien de ce qui n'étoit pas à lui ? Maintenant amolli dans une vie oisive, il se laisse gouverner par des femmes ; leurs amusements sont ses occupations, leurs volontés sont ses loix, une jeune fille est l'arbitre de sa destinée ; il rampe & fléchit devant elle : le grave Emile est le jouet d'un enfant !

Tel est le changement des scenes de la vie ; chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir : mais l'homme est toujours le même. A dix ans, il est mené par des gateaux, à vingt, par une maîtresse ; à trente, par les plaisirs ; à quarante, par l'ambition ; à cinquante, par l'avarice : quand ne court-il qu'après la sagesse ? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui ! Qu'importe de quel guide on se serve, pourvu qu'il le mene au but. Les héros, les sages eux-mêmes ont payé ce tribut à la foiblesse humaine, & tel dont les doigts ont cassé des fuseaux, n'en fut pas pour cela moins grand homme.

Voulez-vous étendre sur la vie entiere l'effet d'une heureuse éducation ? prolongez durant la jeunesse les bonnes habitudes de l'enfance ; & quand votre Eleve est ce qu'il doit être, faites qu'il soit le même dans tous les temps. Voilà la derniere per-

fection qui vous reste à donner à votre ouvrage. C'est pour cela sur-tout qu'il importe de laisser un gouvernement aux jeunes hommes ; car, d'ailleurs, il est peu à craindre qu'ils ne sachent pas faire l'amour sans lui. Ce qui trompe les Instituteurs, & surtout les peres, c'est qu'ils croient qu'une maniere de vivre en exclut un autre, & qu'aussi-tôt qu'on est grand, on doit renoncer à tout ce qu'on faisoit étant petit. Si cela étoit, à quoi serviroit de soigner l'enfance, puisque le bon & le mauvais usage qu'on en feroit s'évanouiroit avec elle, & qu'en prenant des manieres de vivre absolument différentes, on prendroit nécessairement d'autres façons de penser ?

Comme il n'y a que de grandes maladies qui fassent solution de continuité dans la mémoire, il n'y a guere que de grandes passions qui la fassent dans les mœurs. Bien que nos goûts, & nos inclinations changent, ce changement, quelquefois assez brusque, est adouci par les habitudes. Dans la succession de nos penchants, comme dans une bonne dégradation de couleurs, l'habile Artiste doit rendre les passages imperceptibles, confondre & mêler les teintes, &, pour qu'aucune ne tranche, en étendre plusieurs sur tout son travail. Cette regle est confirmée par l'expérience ; les gens immodérés changent tous les jours d'affections, de goûts, de sentiments, & n'ont

pour toute constance que l'habitude du changement ; mais l'homme réglé revient toujours à ses anciennes pratiques, & ne perd pas même dans sa vieillesse le goût des plaisirs qu'il aimoit enfant.

Si vous faites qu'en passant dans un nouvel âge, les jeunes gens ne prennent point en mépris celui qui l'a précédé ; qu'en contractant de nouvelles habitudes, ils n'abandonnent point les anciennes, & qu'ils aiment toujours à faire ce qui est bien, sans égard au temps où ils ont commencé, alors seulement vous aurez sauvé votre ouvrage, & vous serez sûrs d'eux jusqu'à la fin de leurs jours : car la révolution la plus à craindre, est celle de l'âge sur lequel vous veillez maintenant. Comme on le regrete toujours, on perd difficilement dans la suite les goûts qu'on y a conservés ; au lieu que quand ils sont interrompus, on ne les reprend de la vie.

La plupart des habitudes que vous croyez faire contracter aux enfants & aux jeunes gens, ne sont point de véritables habitudes, parce qu'ils ne les ont prises que par force, & que les suivant malgré eux, ils n'attendent que l'occasion de s'en délivrer. On ne prend point le goût d'être en prison, à force d'y demeurer : l'habitude alors, loin de diminuer l'aversion, l'augmente. Il n'en est pas ainsi d'Emile qui, n'ayant rien fait dans son enfance que volontairement, &

avec plaisir, ne fait, en continuant d'agir de même étant homme, qu'ajouter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liberté. La vie active, le travail des bras, l'exercice, le mouvement, lui sont tellement devenus nécessaire, qu'il n'y pourroit renoncer sans souffrir. Le réduire tout-à-coup à une vie molle & sédentaire, seroit l'emprisonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent & contraint; je ne doute pas que son humeur & sa santé n'en fussent également altérées. A peine peut-il respirer à son aise dans une chambre bien fermée; il lui faut le grand air, le mouvement, la fatigue. Au genoux mêmes de Sophie, il ne peut s'empêcher de regarder quelquefois la campagne du coin de l'œil, & de desirer de la parcourir avec elle. Il reste pourtant quand il faut rester; mais il est inquiet, agité: il semble se debattre; il reste, parce qu'il est dans les fers. Voilà donc, allez-vous dire, des besoins auxquels je l'ai soumis, des assujettissements que je lui ai donnés: & tout cela est vrai; je l'ai assujetti à l'état d'homme.

Emile aime Sophie; mais quels sont les premiers charmes qui l'ont attaché? La sensibilité, la vertu, l'amour des choses honnêtes. En aimant cet amour dans sa maîtresse, l'auroit-il perdu pour lui-même? A quel prix à son tour Sophie s'est-elle mise? A celui de tous les sentiments qui sont na-

turels au cœur de son amant : l'estime des vrais biens, la frugalité, la simplicité, le généreux désintéressement, le mépris du faste & des richesses. Emile avoit ces vertus avant que l'amour les lui eût imposées. En quoi donc Emile est-il véritablement changé ? Il a de nouvelles raisons d'être lui-même ; c'est le seul point où il soit différent de ce qu'il étoit.

Je n'imagine pas qu'en lisant ce livre avec quelqu'attention, personne ne puisse croire que toutes les circonstances de la situation où ils se trouvent, se soient ainsi rassemblées autour de lui par hazard. Est-ce par hazard que les Villes fournissant tant de filles aimables, celle qui lui plaît ne se trouve qu'au fond d'une retraite éloignée ? Est-ce par hazard qu'il la rencontre ? Est-ce par hazard qu'ils se conviennent ? Est-ce par hazard qu'ils ne peuvent loger dans le même lieu ? Est-ce par hazard qu'il ne trouve un asyle que si loin d'elle ? Est-ce par hazard qu'il la voit si rarement, & qu'il est forcé d'acheter par tant de fatigues le plaisir de la voir quelquefois ? Il s'effémine, dites-vous : il s'endurcit, au contraire ; il faut qu'il soit aussi robuste que je l'ai fait, pour résister aux fatigues que Sophie lui fait supporter.

Il loge à deux grandes lieues d'elle. Cette distance est le soufflet de la forge ; c'est par elle que je trempe les traits de l'amour. S'ils

logoient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir mollement assis dans un bon carrosse, il l'aimeroit à son aise, il l'aimeroit en Parisien. Léandre eût-il voulu mourir pour Héro, si la mer ne l'eût séparé d'elle ? Lecteur, épargnez-moi des paroles ; si vous êtes fait pour m'entendre, vous suivrez assez mes regles dans mes détails.

Les premieres fois que nous sommes allés voir Sophie, nous avons pris des chevaux pour aller plus vîte. Nous trouvons cet expédient commode, & à la cinquieme fois nous continuons de prendre des chevaux. Nous étions attendus ; à plus d'une demi-lieue de la maison, nous appercevons du monde sur le chemin. Emile observe, le cœur lui bat, il approche, il reconnoît Sophie, il se précipite à bas de son cheval, il part, il vole, il est aux pieds de l'aimable famille. Emile aime les beaux chevaux, le sien est vif, il se sent libre, il s'échappe à travers champs : je le suis, je l'atteins avec peine, je le ramene. Malheureusement Sophie a peur des chevaux, je n'ose approcher d'elle. Emile ne voit rien ; mais Sophie l'avertit à l'oreille de la peine qu'il a laissé prendre à son ami. Emile accourt tout honteux, prend les chevaux, reste en arriere ; il est juste que chacun ait son tour. Il part le premier pour se débarrasser de nos montures. En laissant ainsi Sophie derriere lui, il ne trouve plus le cheval une voiture

aussi commode. Il revient essoufflé, & nous rencontre à moitié chemin.

Au voyage suivant, Emile ne veut plus de chevaux. Pourquoi, lui dis-je ? Nous n'avons qu'à prendre un laquais pour en avoir soin. Ah ! dit-il, surchargerons-nous ainsi la respectable famille ? Vous voyez bien qu'elle veut tout nourrir, hommes & chevaux. Il est vrai, reprends-je, qu'ils ont la noble hospitalité de l'indigence. Les riches, avares dans leur faste, ne logent que leurs amis : mais les pauvres logent aussi les chevaux de leurs amis. Allons à pied, me dit-il ; n'en avez-vous pas le courage, vous qui partagez de si bon cœur les fatiguants plaisirs de votre enfant ? Très-volontiers, reprends-je à l'instant ; aussi bien l'amour, à ce qu'il me semble, ne veut pas être fait avec tant de bruit.

En approchant, nous trouvons la mere & la fille plus loin encore que la premiere fois. Nous sommes venus comme un trait. Emile est tout en nage : une main chérie daigne lui passer un mouchoir sur les joues. Il y auroit bien des chevaux au monde, avant que nous fussions désormais tentés de nous en servir.

Cependant il est assez cruel de ne pouvoir jamais passer la soirée ensemble. L'Eté s'avance, les jours commencent à diminuer. Quoi que nous puissions dire, on ne nous permet jamais de nous en retourner de nuit ;

& quand nous ne venons pas dès le matin, il faut presque repartir aussi-tôt qu'on est arrivé. A force de nous plaindre, & de s'inquiéter de nous, la mere pense enfin qu'à la vérité l'on ne peut nous loger décemment dans la maison, mais qu'on peut nous trouver un gîte au village pour y coucher quelquefois. A ces mots, Emile frappe des mains, tressaillit de joie; & Sophie, sans y songer, baise un peu plus souvent sa mere le jour qu'elle a trouvé cet expédient.

Peu à peu la douceur de l'amitié, la familiarité de l'innocence s'établissent & s'affermissent entre nous. Les jours prescrits par Sophie ou par sa mere, je viens ordinairement avec mon ami: quelquefois aussi je le laisse aller seul. La confiance éleve l'ame, & l'on ne doit plus traiter un homme en enfant; & qu'aurois-je avancé jusques-là, si mon éleve ne méritoit pas mon estime? Il m'arrive aussi d'aller sans lui: alors il est triste, & ne murmure point: que serviroient ses murmures? Et puis, il sait bien que je ne vais pas nuire à ses intérêts. Au reste, que nous allions ensemble ou séparément, on conçoit qu'aucun temps ne nous arrête, tous fiers d'arriver dans un état à pouvoir être plaints. Malheureusement Sophie nous interdit cet honneur; & défend qu'on vienne par le mauvais temps. C'est la seule fois que je la trouve rebelle aux regles que je lui dicte en secret.

Un

Un jour qu'il est allé seul, & que je ne l'attends que le lendemain, je le vois arriver le soir même, & je lui dis en l'embrassant : quoi, cher Emile, tu reviens à ton ami ! Mais au lieu de répondre à mes caresses, il me dit avec un peu d'humeur : ne croyez pas que je revienne si-tôt de mon gré, je viens malgré moi. Elle a voulu que je vinsse ; je viens pour elle, & non pas pour vous. Touché de cette naïveté, je l'embrasse de rechef, en lui disant : ame franche, ami sincere, ne me dérobe pas ce qui m'appartient. Si tu viens pour elle, c'est pour moi que tu le dis ; ton retour est son ouvrage : mais ta franchise est le mien. Garde à jamais cette noble candeur des belles ames. On peut laisser penser aux indifférents ce qu'ils veulent : mais c'est un crime de souffrir qu'un ami nous fasse un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Je me garde bien d'avilir à ses yeux le prix de cet aveu, en y trouvant plus d'amour que de générosité, & en lui disant qu'il veut moins s'ôter le mérite de ce retour, que le donner à Sophie. Mais voici comment il me dévoile le fond de son cœur sans y songer : s'il est venu à son aise à petits pas, & rêvant à ses amours, Emile n'est que l'amant de Sophie ; s'il arrive à grands pas, échauffé, quoiqu'un peu grondeur, Emile est l'ami de son Mentor.

On voit par ces arrangements que mon

jeune homme eſt bien éloigné de paſſer ſa vie auprès de Sophie, & de la voir autant qu'il voudroit. Un voyage ou deux par ſemaine bornent les permiſſions qu'il reçoit; & ſes viſites, ſouvent d'une ſeule demi-journée, s'étendent rarement au lendemain. Il emploie bien plus de temps à eſpérer de la voir, ou à ſe féliciter de l'avoir vue, qu'à la voir en effet. Dans celui même qu'il donne à ſes voyages, il en paſſe moins auprès d'elle qu'à s'en approcher ou s'en éloigner. Ses plaiſirs, vrais, purs, délicieux, mais moins réels qu'imaginaires, irritent ſon amour ſans efféminer ſon cœur.

Les jours qu'il ne la voit point, il n'eſt pas oiſif & ſédentaire. Ces jours-là c'eſt Emile encore; il n'eſt point du tout transformé. Le plus ſouvent il court les campagnes des environs, il ſuit ſon hiſtoire naturelle, il obſerve, il examine les terres, leurs productions, leur culture; il compare les travaux qu'il voit, à ceux qu'il connoît; il cherche les raiſons des différences: quand il juge d'autres méthodes préférables à celles du lieu, il les donne aux cultivateurs; s'il propoſe une meilleure forme de charrue, il en fait faire ſur ſes deſſeins; s'il trouve une carriere de marne, il leur en apprend l'uſage inconnu dans le pays; ſouvent il met lui-même la main à l'œuvre: ils ſont tous étonnés de lui voir manier leurs outils plus aiſément qu'ils ne font eux-mêmes,

tracer des sillons plus profonds & plus droits que les leurs, semer avec plus d'égalité, diriger des ados avec plus d'intelligence. Ils ne se moquent pas de lui comme d'un beau diseur d'agriculture ; ils voient qu'il la sait en effet. En un mot, il étend son zele & ses soins à tout ce qui est d'utilité premiere & générale ; même il ne s'y borne pas. Il visite les maisons des paysans, s'informe de leur état, de leurs familles, du nombre de leurs enfants, de la quantité de leurs terres, de la nature du produit, de leurs débouchés, de leurs facultés, de leurs charges, de leurs dettes, &c. Il donne peu d'argent, sachant que pour l'ordinaire il est mal employé ; mais il en dirige l'emploi lui-même, & le leur rend utile malgré qu'ils en aient. Il leur fournit des ouvriers, & souvent leur paie leurs propres journées pour les travaux dont ils ont besoin. A l'un, il fait relever ou couvrir sa chaumiere à demi-tombée ; à l'autre, il fait défricher sa terre abandonnée faute de moyens ; à l'autre, il fournit une vache, un cheval, du bétail de toute espece à la place de celui qu'il a perdu : deux voisins sont prêts d'entrer en procès, il les gagne, il les accommode ; un paysan tombe malade, il le fait soigner, il le soigne lui-même (16) ; un autre est

(16) Soigner un Paysan malade, ce n'est pas le purger, lui donner des drogues, lui envoyer un Chirur-

vexé par un voisin puissant, il le protége & le recommande; de pauvres jeunes gens se recherchent, il aide à les marier; une bonne femme a perdu son enfant chéri, il va la voir, il la console, il ne sort point aussi-tôt qu'il est entré; il ne dédaigne point les indigents, il n'est point pressé de quitter les malheureux, il prend souvent son repas chez les Paysans qu'il assiste, il l'accepte aussi chèz ceux qui n'ont pas besoin de lui; en devenant le bienfaiteur des uns, & l'ami des autres, il ne cesse point d'être leur égal. Enfin, il fait toujours de sa personne autant de bien que de son argent.

Quelquefois il dirige ses tournées du côté de l'heureux séjour: il pourroit espérer de voir Sophie à la dérobée, de la voir à la promenade sans en être vu. Mais Emile est toujours sans détour dans sa conduite, il ne sait & ne veut rien éluder. Il a cette aimable délicatesse qui flatte & nourrit l'amour-propre du bon témoignage de soi. Il garde à la rigueur son ban, & n'approche jamais assez pour tenir du hazard ce qu'il ne veut devoir qu'à Sophie. En reven-

gien. Ce n'est pas de tout cela qu'ont besoin ces pauvres gens dans leurs maladies; c'est de nourriture meilleure & plus abondante. Jeûnez vous autres, quand vous avez la fievre; mais quand vos Paysans l'ont, donnez-leur de la viande & du vin. Presque toutes leurs maladies viennent de misere & d'épuisement: leur meilleure tisanne est dans votre cave; leur seul Apothicaire doit être votre Boucher.

che il erre avec plaisir dans les environs, recherchant les traces des pas de sa maîtresse, s'attendrissant sur les peines qu'elle a prises, & sur les courses qu'elle a bien voulu faire par complaisance pour lui. La veille des jours qu'il doit la voir, il ira dans quelque Ferme voisine ordonner une collation pour le lendemain. La promenade se dirige de ce côté sans qu'il y paroisse; on entre comme par hazard, on trouve des fruits, des gâteaux, de la crême. La friande Sophie n'est pas insensible à ces attentions, & fait volontiers honneur à notre prévoyance; car j'ai toujours ma part au compliment, n'en eussé-je aucune au soin qui l'attire; c'est un détour de petite fille pour être moins embarrassée en remerciant. Le pere & moi mangeons des gâteaux & buvons du vin : mais Emile est de l'écho des femmes, toujours au guet pour voler quelqu'assiette de crême où la cuiller de Sophie ait trempé.

A propos de gâteaux, je parle à Emile de ses anciennes courses. On veut savoir ce que c'est que ces courses : je l'explique, on en rit; on lui demande s'il fait courir encore? mieux que jamais, répond-il; je serois bien fâché de l'avoir oublié. Quelqu'un de la compagnie auroit grande envie de le voir courir, & n'ose le dire, quelqu'autre se charge de la proposition; il accepte; on fait rassembler deux ou trois

jeunes gens des environs, on décerne un prix, & pour mieux imiter les anciens jeux, on met un gâteau sur le but. Chacun se tient prêt ; le papa donne le signal en frappant des mains ; l'agile Emile fend l'air, & se trouve au bout de la carriere qu'à peine mes trois lourdauds sont partis. Emile reçoit le prix des mains de Sophie, & non moins généreux qu'Enée, fait des présents à tous les vaincus.

Au milieu de l'éclat du triomphe, Sophie ose défier le vainqueur, & se vante de courir aussi-bien que lui. Il ne refuse point d'entrer en lice avec elle ; & tandis qu'elle s'apprête à l'entrée de la carriere, qu'elle retrousse sa robe des deux côtés, & que, plus curieuse d'étaler une jambe fine aux yeux d'Emile, que de le vaincre à ce combat, elle regarde si ses jupes sont assez courtes, il dit un mot à l'oreille de la mere, elle sourit, & fait un signe d'approbation. Il vient alors se placer à côté de sa concurrente, & le signal n'est pas plutôt donné qu'on la voit partir & voler comme un oiseau.

Les femmes ne sont pas faites pour courir ; quand elles fuient, c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent mal adroitement, mais c'est la seule qu'elles fassent de mauvaise grace : leurs coudes en arriere, & collés contre leur corps, leur donnent une attitude risible, & les hauts talons sur lesquels elles sont ju-

chées, les font paroître autant de sauterelles qui voudroient courir sans sauter.

Emile n'imaginant point que Sophie coure mieux qu'une autre femme, ne daigne pas sortir de sa place, & la voit partir avec un souris moqueur. Mais Sophie est légere, & porte des talons bas; elle n'a pas besoin d'artifice pour paroître avoir le pied petit; elle prend les devants d'une telle rapidité, que, pour atteindre cette nouvelle Athalante, il n'a que le temps qu'il lui faut quand il l'apperçoit si loin devant lui. Il part donc à son tour, semblable à l'aigle qui fond sur sa proie; il la poursuit, la talonne, l'atteint enfin toute essoufflée, passe doucement son bras gauche autour d'elle, l'enleve comme une plume, & pressant sur son cœur cette douce charge, il acheve ainsi la course, lui fait toucher le but la premiere; puis criant, *victoire à Sophie*, met devant elle un genou en terre, & se reconnoît le vaincu.

A ces occupations diverses se joint celle du métier que nous avons appris. Au moins un jour par semaine, & tous ceux où le mauvais temps ne nous permet pas de tenir la campagne, nous allons Emile & moi travailler chez un Maître. Nous n'y travaillons pas pour la forme, en gens au dessus de cet état, mais tout de bon & en vrais Ouvriers. Le pere de Sophie nous venant voir, nous trouve une fois à l'ou-

vrage, & ne manque pas de rapporter avec admiration à ſa femme & à ſa fille ce qu'il a vu. Allez voir, dit-il, ce jeune homme à l'attelier; & vous verrez s'il mépriſe la condition du pauvre! On peut imaginer ſi Sophie entend ce diſcours avec plaiſir! On en reparle, on voudroit le ſurprendre à l'ouvrage. On me queſtionne ſans faire ſemblant de rien; &, après s'être aſſurées d'un de nos jours, la mere & la fille prennent une caleche, & viennent à la Ville le même jour.

En entrant dans l'attelier, Sophie apperçoit à l'autre bout un jeune homme en veſte, ſes cheveux négligemment attachés, & ſi occupé de ce qu'il fait, qu'il ne la voit point; elle s'arrête, & fait ſigne à ſa mere. Emile, un ciſeau d'une main, & le maillet de l'autre, acheve une mortaiſe. Puis il ſcie une planche, & en met une piece ſous le valet pour la polir. Ce ſpectacle ne fait point rire Sophie; il la touche, il eſt reſpectable. Femme, honore ton chef, c'eſt lui qui travaille pour toi, qui te gagne ton pain, qui te nourrit; voilà l'homme.

Tandis qu'elles ſont attentives à l'obſerver, je les apperçois, je tire Emile par la manche; il ſe retourne, les voit, jette ſes outils, & s'élance avec un cri de joie; après s'être livré à ſes premiers tranſports, il les fait aſſeoir, & reprend ſon travail. Mais Sophie ne peut reſter aſſiſe; elle ſe leve avec vivacité, parcourt l'attelier, examine les

outils, touche le poli des planches, ramasse des coupeaux par terre, regarde à nos mains, & puis dit qu'elle aime ce métier parce qu'il est propre. La folâtre essaie même d'imiter Emile. De sa blanche & débile main elle pousse un rabot sur la planche ; le rabot glisse & ne mord point. Je crois voir l'amour dans les airs rire & battre des ailes ; je crois l'entendre pousser des cris d'allégresse, & dire : *Hercule est vengé.*

Cependant la mere questionne le Maître. Monsieur, combien payez-vous ces garçons-là ? Madame, je leur donne à chacun vingt sols par jour, & je les nourris ; mais si ce jeune homme vouloit, il gagneroit bien davantage ; car c'est le meilleur ouvrier du Pays. Vingt sols par jour, & vous les nourrissez ! dit la mere en nous regardant avec attendrissement. Madame, il est ainsi, reprend le Maître. A ces mots elle court à Emile, l'embrasse, le presse contre son sein en versant sur lui des larmes, & sans pouvoir dire autre chose que de répéter plusieurs fois : mon fils ! ô mon fils !

Après avoir passé quelque temps à causer avec nous, mais sans nous détourner : allons-nous-en, dit la mere à la fille, il se fait tard, il ne faut pas nous faire attendre. Puis s'approchant d'Emile, elle lui donne un petit coup sur la joue, en lui disant : Hé bien, bon ouvrier, ne voulez-vous pas venir avec nous ? Il lui répond d'un ton fort

trifte, je fuis engagé, demandez au Maître. On demande au Maitre s'il veut bien fe paffer de nous. Il répond qu'il ne peut. J'ai, dit-il, de l'ouvrage qui preffe, & qu'il faut rendre après-demain. Comptant fur ces Meffieurs, j'ai refufé des ouvriers qui fe font préfentés ; fi ceux-ci me manquent, je ne fais plus où en prendre d'autres, & je ne pourrai rendre l'ouvrage au jour promis. La mere ne replique rien : elle attend qu'Emile parle. Emile baiffe la tête, & fe tait. Monfieur, lui dit-elle un peu furprife de ce filence, n'avez-vous rien à dire à cela? Emile regarde tendrement fa fille, & ne répond que ces mots : vous voyez bien qu'il faut que je refte. Là-deffus les Dames partent, & nous laiffent. Emile les accompagne jufqu'à la porte, les fuit des yeux autant qu'il peut, foupire, & revient fe mettre au travail fans parler.

En chemin, la mere piquée parle à fa fille de la bizarrerie de ce procédé. Quoi! dit-elle, étoit-il fi difficile de contenter le Maître fans être obligé de refter ; & ce jeune homme fi prodigue, qui verfe l'argent fans néceffité, n'en fait-il plus trouver dans les occafions convenables? O Maman! répond Sophie ; à Dieu ne plaife qu'Emile donne tant de force à l'argent, qu'il s'en ferve pour rompre un engagement perfonnel, pour violer impunément fa parole, & faire violer celle d'autrui! Je fais qu'il dédommage-

roit aisément l'ouvrier du léger préjudice que lui causeroit son abscence; mais cependant il asserviroit son ame aux richesses, il s'accoutumeroit à les mettre à la place de ses devoirs, & à croire qu'on est dispensé de tout pourvu qu'on paie. Emile a d'autres manieres de penser, & j'espere de n'être pas cause qu'il en change. Croyez-vous qu'il ne lui en ait rien coûté de rester? Maman, ne vous y trompez pas; c'est pour moi qu'il reste: je l'ai bien vu dans ses yeux.

Ce n'est pas que Sophie soit indulgente sur les vrais soins de l'amour. Au contraire, elle est impérieuse, exigeante; elle aimeroit mieux n'être point aimée que de l'être modérément. Elle a le noble orgueil du mérite qui se sent, qui s'estime, & qui veut être honorée comme il s'honore. Elle dédaigneroit un cœur qui ne sentiroit pas tout le prix du sien, qui ne l'aimeroit pas pour ses vertus, autant & plus que pour ses charmes; un cœur qui ne lui préféreroit pas son propre devoir, & qui ne la préféreroit pas à toute autre chose. Elle n'a point voulu d'amant qui ne connût de loi que la sienne: elle veut régner sur un homme qu'elle n'ait point défiguré. C'est ainsi qu'ayant avili les compagnons d'Ulysse, Circé les dédaigne, & se donne à lui seul qu'elle n'a pu changer.

Mais ce droit inviolable & sacré, mis à

part, jaloufe à l'excès de tous les fiens, elle épie avec quel fcrupule Emile les refpecte, avec quel zele il accomplit fes volontés, avec quel adreffe il les devine, avec quelle vigilance il arrive au moment prefcrit : elle ne veut, ni qu'il retarde, ni qu'il anticipe, elle veut qu'il foit exact. Anticiper, c'eft fe préférer à elle, retarder, c'eft la négliger. Négliger Sophie! cela n'arriveroit pas deux fois. L'injufte foupçon d'une a failli tout perdre; mais Sophie eft équitable, & fait bien réparer fes torts.

Un foir nous fommes attendus; Emile a reçu l'ordre. On vient au devant de nous; nous n'arrivons point. Que font-ils devenus? Quel Malheur leur eft arrivé? Perfonne de leur part! La foirée s'écoule à nous attendre. La pauvre Sophie nous croit morts; elle fe défole, elle fe tourmente, elle paffe la nuit à pleurer. Dès le foir on a expédié un meffager pour aller s'informer de nous, & rapporter de nos nouvelles le lendemain matin. Le meffager revient accompagné d'un autre de notre part, qui fait nos excufes de bouche, & dit que nous nous portons bien. Un moment après nous paroiffons nous-mêmes. Alors la fcene change; Sophie effuie fes pleurs, ou fi elle en verfe, ils font de rage. Son cœur altier n'a pas gagné à fe raffurer fur nôtre vie : Emile vit, & s'eft fait attendre inutilement.

A notre arrivée elle veut s'enfermer. On

veut qu'elle reste ; il faut rester : mais prenant à l'instant son parti, elle affecte un air tranquille & content qui en imposeroit à d'autres. Le pere vient au devant de nous, & nous dit : vous avez tenu vos amis en peine, il y a ici des gens qui ne vous le pardonneront pas aisément. Qui donc, mon Papa ? dit Sophie avec une maniere de sourire le plus gracieux qu'elle puisse affecter ? Que vous importe, répond le pere, pourvu que ce ne soit pas vous ? Sophie ne réplique point, & baisse les yeux sur son ouvrage. La mere nous reçoit d'un air froid & composé. Emile embarrassé n'ose aborder Sophie. Elle lui parle la premiere, lui demande comment il se porte, l'invite à s'asseoir, & se contrefait si bien que le pauvre jeune homme, qui n'entend rien encore aux langages des passions violentes, est la dupe de ce sang froid, & presque sur le point d'en être piqué lui-même.

Pour le désabuser je vais prendre la main de Sophie, j'y veux porter mes levres comme je fais quelquefois : elle la retire brusquement, avec un mot de *Monsieur* si singuliérement prononcé, que ce mouvement involontaire la décele à l'instant aux yeux d'Emile.

Sophie elle-même, voyant qu'elle s'est trahie, se contraint moins. Son sang froid apparent se change en un mépris ironique. Elle répond à tout ce qu'on lui dit

par des monosyllables prononcés d'une voix lente & mal assurée, comme craignant d'y laisser trop percer l'accent de l'indignation. Emile, demi-mort d'effroi, la regarde avec douleur, & tâche de l'engager à jetter les yeux sur les siens, pour y mieux lire ses vrais sentiments. Sophie plus irritée de sa confiance, lui lance un regard qui lui ôte l'envie d'en solliciter un second. Emile interdit, tremblant, n'ose plus, très-heureusement pour lui, ni lui parler, ni la regarder : car, n'eut-il pas été coupable, s'il eût pu supporter sa colere, elle ne lui eût jamais pardonné.

Voyant alors que c'est mon tour, & qu'il est temps de s'expliquer, je reviens à Sophie. Je reprends sa main qu'elle ne retire plus, car elle est prête à se trouver mal. Je lui dis avec douceur : chere Sophie, nous sommes malheureux, mais vous êtes raisonnable & juste : vous ne nous jugerez pas sans nous entendre : écoutez-nous. Elle ne répond rien, & je parle ainsi :

» Nous sommes partis hier à quatre heu-
» res ; il nous étoit prescrit d'arriver à
» sept, & nous prenons toujours plus de
» temps qu'il ne nous est nécessaire, afin
» de nous reposer en approchant d'ici.
» Nous avions déja fait les trois quarts du
» chemin, quand des lamentations doulou-
» reuses nous frappent l'oreille ; elles par-
» toient d'une gorge de la colline à quel-

» que distance de nous. Nous accourons » aux cris : nous trouvons un malheureux » Paysan qui, revenant de la ville un peu » pris de vin sur son cheval, en étoit tombé » si lourdement qu'il s'étoit cassé la jambe. » Nous crions, nous appellons du secours ; » personne ne répond : nous essayons de » remettre le blessé sur son cheval, nous » n'en pouvons venir à bout ; au moindre » mouvement, le malheureux souffre des » douleurs horribles : nous prenons le parti » d'attacher le cheval dans le bois à l'é» cart, puis faisant un brancard de nos » bras, nous y posons le blessé, & le por» tons le plus doucement qu'il est possi» ble ; en suivant ses indications sur la rou» te qu'il falloit tenir pour aller chez lui. » Le trajet étoit long, il fallut nous re» poser plusieurs fois. Nous arrivons enfin » rendus de fatigue ; nous trouvons avec » une surprise amere que nous connoissions » déja la maison, & que ce misérable, que » nous rapportions avec tant de peine, » étoit le même qui nous avoit si cordiale» ment reçus le jour de notre premiere ar» rivée ici. Dans le trouble où nous étions » tous : nous ne nous étions point recon» nus jusqu'à ce moment.

» Il n'avoit que deux petits enfants. Prê» te à lui en donner un troisieme, sa fem» me fut si saisie en le voyant arriver, » qu'elle sentit des douleurs aigues, &

» accoucha peu d'heures après. Que faire » en cet état dans une chaumiere écartée, » où l'on ne pouvoit espérer aucun secours? » Emile prit le parti d'aller prendre le che- » val que nous avions laissé dans le bois, » de le monter, de courir à toute bride » chercher un Chirurgien à la Ville. Il don- » na le cheval au Chirurgien, & n'ayant » pu trouver assez tôt une garde, il revint » à pied avec un Domestique, après vous » avoir expédié un exprès; tandis qu'em- » barrassé, comme vous pouvez croire, » entre un homme ayant une jambe cas- » sée, & une femme en travail, je prépa- » rois dans la maison tout ce que je pou- » vois prévoir être nécessaire pour le se- » cours de tous les deux.

» Je ne vous ferai point le détail du res- » te; ce n'est pas de cela qu'il est question. » Il etoit deux heures après minuit avant » que nous ayons eu ni l'un ni l'autre un » moment de relâche. Enfin nous sommes » revenus avant le jour dans notre asyle » ici proche, où nous avons attendu l'heu- » re de votre réveil pour vous rendre comp- » te de notre accident ».

Je me tais sans rien ajouter. Mais avant que personne parle, Emile s'approche de sa maîtresse, éleve la voix, & lui dit avec plus de fermeté que je ne m'y serois attendu; Sophie, vous êtes l'arbitre de mon sort; vous le savez bien: vous pouvez me faire

faire mourir de douleur : mais n'espérez pas me faire oublier les droits de l'humanité : ils me sont plus sacrés que les vôtres : je n'y renoncerai jamais pour vous.

Sophie, à ces mots, au lieu de répondre se leve, lui passe un bras autour du cou, lui donne un baiser sur la joue, puis lui tendant la main avec une grace inimitable, elle lui dit : Emile, prends cette main, elle est à toi. Sois quand tu voudras mon époux & mon maître : je tâcherai de mériter cet honneur.

A peine l'a-t-elle embrassé, que le pere enchanté frappe des mains en criant, *bis, bis* ; & Sophie sans se faire presser lui donne aussi-tôt deux baisers sur l'autre joue ; mais presque au même instant, effrayée de tout ce qu'elle vient de faire, elle se sauve dans les bras de sa mere, & cache dans ce sein maternel son visage enflammé de honte.

Je ne décrirai point la commune joie, tout le monde la doit sentir. Après le dîné, Sophie demande s'il y auroit trop loin pour aller voir ces pauvres malades. Sophie le desire, & c'est une bonne œuvre : on y va. On les trouve dans deux lits séparés ; Emile en avoit fait apporter un : on trouve autour d'eux du monde pour les soulager, Emile y avoit pourvu. Mais au surplus tous deux sont si mal en ordre, qu'ils souffrent autant du mal aise que de leur état. Sophie se fait donner un tablier de la bonne fem-

me, & va la ranger dans son lit : elle en fait ensuite autant à l'homme ; sa main douce & légere sait aller chercher tout ce qui les blesse, & faire poser plus mollement leurs membres endoloris. Ils se sentent déja soulagés à son approche, on diroit qu'elle devine tout ce qui leur fait mal. Cette fille si délicate ne se rebute ni de la mal-propreté ni de la mauvaise odeur, & sait faire disparoître l'une & l'autre sans mettre personne en œuvre, & sans que les malades soient tourmentés. Elle qu'on voit toujours si modeste & quelquefois si dédaigneuse, elle qui pour tout au monde n'auroit pas touché du bout du doigt le lit d'un homme, retourne & change le blessé sans aucun scrupule, & le met dans une situation plus commode pour y pouvoir rester long-temps. Le zele de la charité vaut bien la modestie ; ce qu'elle fait, elle le fait si légerement & avec tant d'adresse qu'il se sent soulagé sans presque s'être apperçu qu'on l'ait touché. La femme & le mari benissent de concert l'aimable fille qui les sert, qui les plaint, qui les console. C'est un Ange du Ciel que Dieu leur envoie ; elle en a la figure & la bonne grace, elle en a la douceur & la bonté. Emile attendri la contemple en silence. Homme, aime ta compagne : Dieu te la donne pour te consoler dans tes peines, pour te soulager dans tes maux : voilà la femme.

On fait baptiser le nouveau né. Les deux amants le présentent, brûlant au fond de leurs cœurs d'en donner autant à faire à d'autres. Ils aspirent au moment desiré, ils croient y toucher; tous les scrupules de Sophie sont levés, mais les miens viennent. Ils n'en sont pas encore où ils pensent: il faut que chacun ait son tour.

Un matin qu'ils ne se sont vus depuis deux jours, j'entre dans la chambre d'Emile une lettre à la main, & je lui dis, en le regardant fixement, que feriez-vous si l'on vous apprenoit que Sophie est morte! il fait un grand cri, se leve en frappant des mains, & sans dire un seul mot, me regarde d'un œil égaré. Répondez donc, poursuivis-je avec la même tranquillité. Alors, irrité de mon sang froid, il s'approche les yeux enflammés de colere, & s'arrêtant dans une attitude presque menaçante; ce que je ferois...... je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que je ne reverrois de ma vie celui qui me l'auroit appris. Rassurez-vous, réponds-je en souriant: elle vit, elle se porte bien, elle pense à vous, & nous sommes attendus ce soir. Mais allons faire un tour de promenade, & nous causerons.

La passion dont il est préocupé ne lui permet plus de se livrer comme auparavant à des entretiens purement raisonnés; il faut l'intéresser par cette passion même à se rendre attentif à mes leçons. C'est ce que j'ai

fait par ce terrible préambule ; je suis bien sûr maintenant qu'il m'écoutera.

» Il faut être heureux, cher Emile : c'est » la fin de tout être sensible ; c'est le pre» mier desir que nous imprima la nature, » & le seul qui ne nous quitte jamais. Mais » où est le bonheur ? Qui le fait ? Chacun » le cherche, & nul ne le trouve. On use » la vie à le poursuivre, & l'on meurt sans » l'avoir atteint. Mon jeune ami, quand à » ta naissance je te pris dans mes bras, & » qu'attestant l'Etre suprême de l'engage» ment que j'osai contracter, je vouai mes » jours au bonheur des tiens, savois-je moi» même à quoi je m'engageois ? Non : je » savois seulement qu'en te rendant heureux » j'étois sûr de l'être. En faisant pour toi » cette utile recherche, je la rendois com» mune à tous deux.

» Tant que nous ignorons ce que nous » devons faire, la sagesse consiste à rester » dans l'inaction. C'est de toutes les maxi» mes celle dont l'homme a le plus grand » besoin, & celle qu'il sait le moins suivre. » Chercher le bonheur sans savoir où il est, » c'est s'exposer à le fuir, c'est courir au» tant de risques contraires qu'il y a de rou» tes pour s'égarer. Mais il n'appartient » pas à tout le monde de savoir ne point » agir. Dans l'inquiétude où nous tient » l'ardeur du bien être, nous aimons mieux » nous tromper à le poursuivre, que de ne

» rien faire pour le chercher ; & sortis une
» fois de la place où nous pouvons le con-
» noître, nous n'y savons plus revenir.

» Avec la même ignorance j'essayai d'é-
» viter la même faute. En prenant soin de
» toi, je résolus de ne pas faire un pas inu-
» tile, & de t'empêcher d'en faire. Je me tins
» dans la route de la nature, en attendant
» qu'elle me montrât celle du bonheur. Il
» s'est trouvé qu'elle étoit la même, & qu'en
» n'y pensant pas je l'avois suivie.

» Sois mon témoin, sois mon juge, je ne
» te récuserai jamais. Tes premiers ans n'ont
» point été sacrifiés à ceux qui les devoient
» suivre : tu as joui de tous les biens que la
» nature t'avoit donnés. Des maux auxquels
» elle t'assujettit, & dont j'ai pu te garantir,
» tu n'as senti que ceux qui pouvoient t'en-
» durcir aux autres. Tu n'en as jamais souf-
» fert aucun que pour en éviter un plus
» grand. Tu n'as connu ni la haine, ni l'es-
» clavage. Libre & content, tu es resté
» juste & bon : car la peine & le vice sont
» inséparables, & jamais l'homme ne devient
» méchant que lorsqu'il est malheureux. Puis-
» se le souvenir de ton enfance se prolon-
» ger jusqu'à tes vieux jours ! je ne crains
» pas que jamais ton bon cœur se la rappel-
» le sans donner quelques bénédictions à la
» main qui la gouverna.

» Quand tu es entré dans l'âge de raison,
» je t'ai garanti de l'opinion des hommes ;

» quand ton cœur eſt devenu ſenſible, je
» t'ai préſervé de l'empire des paſſions. Si
» j'avois pu prolonger ce calme intérieur
» juſqu'à la fin de ſa vie, j'aurois mis mon
» ouvrage en ſûreté, & tu ſerois toujours
» heureux autant qu'un homme peut l'être :
» mais, cher Emile, j'ai eu beau tremper
» ton ame dans le Styx, je n'ai pu la ren-
» dre par tout invulnérable : Il s'éleve un
» nouvel ennemi que tu n'as pas encore ap-
» pris à vaincre, & dont je ne puis plus te
» ſauver. Cet ennemi, c'eſt toi-même. La
» nature & la fortune t'avoient laiſſé libre :
» tu pouvois endurer la miſere ; tu pouvois
» ſupporter les douleurs du corps, celles
» de l'ame t'étoient inconnues : tu ne tenois
» à rien qu'à la condition humaine, & main-
» tenant tu tiens à tous les attachements
» que tu t'es donnés ; en apprenant à de-
» ſirer, tu t'es rendu l'eſclave de tes deſirs.
» Sans que rien change en toi, ſans que
» rien t'offenſe, ſans que rien touche à ton
» être, que de douleurs peuvent attaquer
» ton ame! Que de maux tu peux ſentir ſans
» être malade ! Que de morts tu peux ſouffrir
» ſans mourir ! Un menſonge, une erreur,
» un doute, peut te mettre au déſeſpoir.

» Tu voyois au théatre les Héros livrés
» à des douleurs extrêmes, faire retentir la
» ſcene de leurs cris inſenſés, s'affliger
» comme des femmes, pleurer comme des
» enfants, & mériter ainſi les applaudiſſe-

» ments publics. Souviens-toi du scandale
» que te causoient ces lamentations, ces
» cris, ces plaintes, dans des hommes dont
» on ne devoit attendre que des actes de
» constance & de fermeté. Quoi ! disois-tu,
» tout indigné, ce sont-là les exemples
» qu'on nous donne à suivre, les modeles
» qu'on nous offre à imiter ! A-t-on peur
» que l'homme ne soit pas assez petit, assez
» malheureux, assez foible, si l'on ne vient
» encore encenser sa foiblesse sous la fausse
» image de la vertu ? Mon jeune ami, sois
» plus indulgent désormais pour la scene :
» te voilà devenu l'un de ses héros.

» Tu sais souffrir & mourir ; tu sais endurer la loi de la nécessité dans les maux physiques : mais tu n'as point encore imposé de loix aux appétits de ton cœur ; & c'est de nos affections, bien plus que de nos besoins, que naît le trouble de notre vie. Nos desirs sont étendus, notre force est presque nulle. L'homme tient par ses vœux à mille choses, & par lui-même il ne tient à rien, pas même à sa propre vie ; plus il augmente ses attachements, plus il multiplie ses peines. Tout ne fait que passer sur la terre : tout ce que nous aimons nous échappera tôt ou tard, & nous y tenons comme s'il devoit durer éternellement. Quel effroi sur le seul soupçon de la mort de Sophie ! as-tu donc compté qu'elle vivroit tou-

» jours ? Ne meurt-il perſonne à ſon âge ?
» Elle doit mourir, mon enfant, & peut-
» être avant toi. Qui ſait ſi elle eſt vivante
» à préſent même ? La Nature ne t'avoit
» aſſervi qu'à une ſeule mort; tu t'aſſervis
» à une ſeconde; te voilà dans le cas de
» mourir deux fois.

» Ainſi ſoumis à tes paſſions déréglées,
» que tu vas reſter à plaindre ! Toujours
» des privations, toujours des pertes, tou-
» jours des alarmes; tu ne jouiras pas mê-
» me de ce qui te ſera laiſſé. La crainte
» de tout perdre t'empêchera de rien poſ-
» ſéder; pour n'avoir voulu ſuivre que tes
» paſſions, jamais tu ne les pourras ſatis-
» faire. Tu chercheras toujours le repos,
» il fuira toujours devant toi: tu ſeras mi-
» ſérable, & tu deviendras méchant: &
» comment pourrois-tu ne pas l'être,
» n'ayant de loix que tes deſirs effrenés. Si
» tu ne peux ſupporter des privations invo-
» lontaires, comment t'en impoſeras-tu vo-
» lontairement ? Commens ſauras-tu ſacri-
» fier le penchant au devoir, & réſiſter à
» ton cœur pour écouter ta raiſon ? Toi
» qui ne veux déja plus voir celui qui t'ap-
» prendra la mort de ta maîtreſſe, com-
» ment verrois-tu celui qui voudroit te
» l'ôter vivante; celui qui t'oſeroit dire,
» elle eſt morte pour toi, la vertu te ſé-
» pare d'elle ? S'il faut vivre avec elle, quoi
» qu'il arrive, que Sophie ſoit mariée ou

» non, que tu sois libre ou ne le sois pas, » qu'elle t'aime ou te haïsse, qu'on te l'ac- » corde, ou qu'on te la refuse, n'importe, » tu la veux, il la faut posséder à quelque » prix que ce soit ; apprends-moi donc à » quel crime s'arrête celui qui n'a de loix » que les vœux de son cœur, & ne sait ré- » sister à rien de ce qu'il desire ?

» Mon enfant, il n'y a point de bonheur » sans courage, ni de vertu sans combat. » Le mot de *vertu* vient de *force* ; la force » est la base de toute vertu. La vertu n'ap- » partient qu'à un être foible par sa nature, » & fort par sa volonté ; c'est en cela que » consiste le mérite de l'homme juste ; & » quoique nous appellions Dieu bon, nous » ne l'appellons pas vertueux, parce qu'il » n'a pas besoin d'effort pour bien faire. » Pour t'expliquer ce mot si profané, j'ai » attendu que tu fusses en état de m'enten- » dre. Tant que la vertu ne coûte rien à » pratiquer, on a peu besoin de la connoî- » tre. Ce besoin vient quand les passions » s'éveillent : il est déja venu pour toi.

» En t'élevant dans toute la simplicité » de la nature, au lieu de te prêcher de » pénibles devoirs, je t'ai garanti des vices » qui rendent ces devoirs pénibles, je t'ai » moins rendu le mensonge odieux qu'inu- » tile, je t'ai moins appris à rendre à chacun » ce qui lui appartient, qu'à ne te soucier que » de ce qui est à toi. Je t'ai fait plutôt bon

» de nous laisser vaincre aux tentations. Il » ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'a» voir pas des passions : mais il dépend de » nous de régner sur elles. Tous les senti» ments que nous dominons sont légitimes, » tous ceux qui nous dominent sont crimi» nels. Un homme n'est pas capable d'ai» mer la femme d'autrui, s'il tient cette » passion malheureuse asservie à la loi du » devoir : il est coupable d'aimer sa propre » femme au point d'immoler tout à cet amour.

» N'attends pas de moi de longs préceptes » de morale, je n'en ai qu'un seul à te don» ner, & celui-là comprend tous les autres. » Sois homme ; retire ton cœur dans les » bornes de ta condition. Etudie & connois » ces bornes : quelqu'étroites qu'elles soient, » on n'est point malheureux tant qu'on s'y » renferme ; on ne l'est que quand on veut » les passer : on l'est quand, dans ses desirs » insensés, on met au rang des possibles » ce qui ne l'est pas ; on l'est quand on oublie » son état d'homme pour s'en forger d'ima» ginaires, desquels on retombe toujours » dans le sien. Les seuls biens dont la pri» vation coûte, sont ceux auxquels on croit » avoir droit. L'évidente impossibilité de » les obtenir en détache, les souhaits sans » espoir ne tourmentent point. Un gueux » n'est point tourmenté du desir d'être Roi ; » un Roi ne veut être Dieu que quand il » croit n'être plus homme.

» Les illusions de l'orgueil sont la source » de nos plus grands maux ; mais la contem- » plation de la misere humaine rend le sage » toujours modéré. Il se tient à sa pla- » ce, il ne s'agite point pour en sortir. Il » n'use point inutilement ses forces pour » jouir de ce qu'il ne peut conserver, & les » employant toutes à bien posséder ce qu'il » a, il est en effet plus puissant & plus ri- » che de tout ce qu'il desire de moins que » nous. Etre mortel & périssable, irai-je me » former des nœuds éternels sur cette terre, » où tout change, où tout passe, & dont » je disparoîtrai demain ? O Emile, ô mon » fils ! en te perdant que me resteroit-il de » moi ? Et pourtant il faut que j'apprenne » à te perdre : car qui sait quand tu me se- » ras ôté ?

» Veux-tu donc vivre heureux & sage ? » N'attache ton cœur qu'à la beauté qui » ne périt point ; que ta condition borne » tes desirs ; que tes devoirs aillent avant » tes penchants : étends la loi de la nécessité » aux choses morales : apprends à perdre » ce qui peut t'être enlevé ; apprends à » tout quitter quand la vertu l'ordonne ; » à te mettre au dessus des événements ; à » détacher ton cœur sans qu'ils le déchi- » rent ; à être courageux dans l'adversité, » afin de n'être jamais misérable ; à être » ferme dans ton devoir, afin de n'être ja- » mais criminel. Alors tu seras heureux mal-

» gré la fortune, & sage malgré les paſ-
» ſions. Alors tu trouveras, dans la poſſeſ-
» ſion même des biens fragiles, une vo-
» lupté que rien ne pourra troubler; tu
» les poſſéderas ſans qu'ils te poſſedent, &
» tu ſentiras que l'homme à qui tout échap-
» pe, ne jouit que de ce qu'il ſait perdre.
» Tu n'auras point, il eſt vrai, l'illuſion des
» plaiſirs imaginaires; tu n'auras point auſſi
» les douleurs qui en ſont le fruit. Tu ga-
» gneras beaucoup à cet échange; car ces
» douleurs ſont fréquentes & réelles, &
» ces plaiſirs ſont rares & vains. Vainqueur
» de tant d'opinions trompeuſes, tu le ſe-
» ras encore de celle qui donne un ſi grand
» prix à la vie. Tu paſſeras la tienne ſans
» trouble & la termineras ſans effroi: tu
» t'en détacheras comme de toutes cho-
» ſes. Que d'autres, ſaiſis d'horreur, pen-
» ſent en la quittant ceſſer d'être; inſ-
» truit de ſon néant, tu croiras commen-
» cer. La mort eſt la fin de la vie du mé-
» chant, & le commencement de celle du
» juſte ».

Emile m'écoute avec une attention mê-
lée d'inquiétude. Il craint à ce préambule
quelque concluſion ſiniſtre. Il preſſent qu'en
lui montrant la néceſſité d'exercer la force
de l'ame, je veux le ſoumettre à ce dur
exercice; & comme un bleſſé qui frémit,
en voyant approcher le Chirurgien, il croit
déja ſentir ſur ſa plaie la main doulou-

reuse, mais salutaire, qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain, troublé, pressé de savoir où j'en veux venir, au lieu de répondre, il m'interroge, mais avec crainte. Que faut-il faire, me dit-il, presqu'en tremblant, & sans oser lever les yeux? Ce qu'il faut faire, réponds je d'un ton ferme! il faut quitter Sophie. Que dites-vous, s'écrie-t-il avec emportement? quitter Sophie! la quitter, la tromper, être un traître, un fourbe, un parjure! ... Quoi! reprends-je, en l'interrompant; c'est de moi qu'Emile craint d'apprendre à mériter de pareils noms? Non, continue-t-il avec la même impétuosité; ni de vous, ni d'un autre; je saurai, malgré vous, conserver votre ouvrage; je saurai ne les pas mériter.

Je me suis attendu à cette premiere furie: je la laisse passer sans m'émouvoir. Si je n'avois pas la modération que je lui prêche, j'aurois bonne grace à la lui prêcher! Emile me connoît trop pour me croire capable d'exiger de lui rien qui soit mal, & il sait bien qu'il feroit mal de quitter Sophie, dans le sens même qu'il donne à ce mot. Il attend donc enfin que je m'explique. Alors je reprends mon discours.

» Croyez-vous, cher Emile, qu'un homme, en quelque situation qu'il se trouve, puisse être plus heureux que vous l'êtes depuis trois mois? Si vous le croyez?

» détrompez-vous. Avant de goûter les plaisirs de la vie, vous en avez épuisé le bonheur. Il n'y a rien au delà de ce que vous avez senti. La félicité des sens est passagere. L'état habituel du cœur y perd toujours. Vous avez plus joui par l'espérance, que vous ne jouirez jamais en réalité. L'imagination, qui pare ce qu'on desire, l'abandonne dans la possession. Hors le seul Etre existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas. Si cet état eût pu durer toujours, vous auriez trouvé le bonheur suprême. Mais tout ce qui tient à l'homme se sent de sa caducité; tout est fini, tout est passager dans la vie humaine; & quand l'état qui nous rend heureux dureroit sans cesse, l'habitude d'en jouir nous en ôteroit le goût. Si rien ne change au dehors, le cœur change; le bonheur nous quitte, ou nous le quittons.

„ Le temps que vous ne mesuriez pas, s'écouloit durant votre délire. L'Eté finit, l'Hiver s'approche. Quand nous pourrions continuer nos courses dans une saison si rude, on ne souffriroit jamais. Il faut bien, malgré nous, changer de maniere de vivre; celle-ci ne peut plus durer. Je vois, dans vos yeux impatients, que cette difficulté ne vous embarrasse guere: l'aveu de Sophie, & vos propres desirs vous suggerent un moyen facile

» d'éviter la neige, & de n'avoir plus de
» voyage à faire pour l'aller voir. L'expédient
» est commode sans doute : mais le Printems
» venu la neige fond, & le mariage reste :
» il y faut penser pour toutes les saisons.

„ Vous voulez épouser Sophie, & il
» n'y a pas cinq mois que vous la connoissez ! Vous voulez l'épouser, non parce
» qu'elle vous convient, mais parce qu'elle
» vous plaît ; comme si l'amour ne se trompoit jamais sur les convenances, & que
» ceux qui commencent par s'aimer ne
» finissent jamais par se haïr. Elle est vertueuse, je le sais ; mais en est-ce assez ?
» suffit-il d'être honnêtes gens pour se convenir ? ce n'est pas sa vertu que je mets
» en doute, c'est son caractere. Celui d'une
» femme se montre-t-il en un jour ? Savez-vous en combien de situations il faut
» l'avoir vue pour connoître à fond son humeur ? Quatre mois d'attachement vous
» répondent-ils de toute la vie ? Peut-être
» deux mois d'absence vous feront-ils oublier d'elle ; peut-être un autre n'attend-il que votre éloignement pour vous effacer de son cœur : peut-être à votre retour la trouverez-vous aussi indifférente
» que vous l'avez trouvée sensible jusqu'à
» présent. Les sentiments ne dépendent
» pas des principes ; elle peut rester fort
» honnête, & cesser de vous aimer. Elle
» sera constante & fidelle, je penche à le

» croire ; mais qui vous répond d'elle, & » qui lui répond de vous, tant que vous » ne vous êtes point mis à l'épreuve ? At- » tendrez-vous, pour cette épreuve, qu'elle » vous devienne inutile ? Attendrez-vous » pour vous connoître, que vous ne puis- » siez plus vous séparer ?

» Sophie n'a pas dix-huit ans ; à peine en » passez-vous vingt-deux : cet âge est celui » de l'amour, mais non celui du mariage. » Quel pere & quelle mere de famille ! Eh, » pour savoir élever des enfants, attendez » au moins de cesser de l'être ! Savez-vous à » combien de jeunes personnes les fatigues » de la grossesse supportées avant l'âge ont » affoibli la constitution, ruiné la santé, » abrégé la vie ? Savez-vous combien d'en- » fants sont restés languissants & foibles, » faute d'avoir été nourris dans un corps » assez formé ? Quand la mere & l'enfant » croissent à la fois, & que la substance » nécessaire à l'accroissement de chacun » des deux se partage, ni l'un ni l'autre » n'a ce que lui destinoit la Nature : com- » ment se peut-il que tous deux n'en souf- » frent pas ? Ou je connois fort mal Emile, » ou il aimera mieux avoir une femme & » des enfants robustes, que de contenter » son impatience aux dépens de leur vie & » de leur santé.

„ Parlons de vous. En aspirant à l'état „ d'époux & de pere, en avez vous bien

„ médité les devoirs ? En devenant chef de „ famille, vous allez devenir membre de „ l'Etat : & qu'eſt-ce qu'être membre de „ l'Etat, le ſavez-vous ? Savez-vous ce que „ c'eſt que Gouvernement, Loix, Patrie ? „ Savez-vous à quel prix il vous eſt permis „ de vivre, & pour qui vous devez mou-„ rir ? Vous croyez avoir tout appris, & „ vous ne ſavez rien encore. Avant de pren-„ dre une place dans l'ordre civil, appre-„ nez à le connoître & à ſavoir quel rang „ vous y convient.

„ Emile, il faut quitter Sophie ; je ne „ dis pas l'abandonner : ſi vous en étiez „ capable, elle ſeroit trop heureuſe de ne „ vous avoir point épouſé ; il la faut quitter „ pour revenir digne d'elle. Ne ſoyez pas „ aſſez vain pour croire déja la mériter. O „ combien il vous reſte à faire ! Venez rem-„ plir cette noble tâche ; venez apprendre „ à ſupporter l'abſence ; venez gagner le „ prix de la fidélité, afin qu'à votre retour „ vous puiſſiez vous honorer de quelque „ choſe auprès d'elle, & demander ſa main, „ non comme une grace, mais comme une „ recompenſe.

Non encore exercé à lutter contre lui-même, non encore accoutumé à deſirer une choſe & à en vouloir une autre, le jeune homme ne ſe rend pas : il réſiſte, il diſpute. Pourquoi ſe refuſeroit-il au bonheur qui l'attend ? Ne ſeroit-ce pas dédaigner la main

qui lui eſt offerte, que de tarder à l'accepter ? Qu'eſt-il beſoin de s'éloigner d'elle pour s'inſtruire de ce qu'il doit ſavoir ? Et quand cela ſeroit néceſſaire, pourquoi ne lui laiſſeroit-il pas dans des nœuds indiſſolubles le gage aſſuré de ſon retour ? Qu'il ſoit ſon époux, & il eſt prêt à me ſuivre : qu'ils ſoient unis, & il la quitte ſans crainte..... Vous unir pour vous quitter, cher Emile, quelle contradiction ! Il eſt beau qu'un amant puiſſe vivre ſans ſa maîtreſſe, mais un mari ne doit jamais quitter ſa femme ſans néceſſité. Pour guérir vos ſcrupules, je vois que vos délais doivent être involontaires : il faut que vous puiſſiez dire à Sophie que vous la quittez malgré vous. Hé bien, ſoyez content ; & puiſque vous n'obéiſſez pas à la raiſon, reconnoiſſez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris avec moi. Emile, il faut quitter Sophie : je le veux.

A ce mot il baiſſe la tête, ſe tait, rêve un moment, & puis me regardant avec aſſurance, il me dit ; quand partons-nous ? Dans huit-jours, lui dis-je ; il faut préparer Sophie à ce départ. Les femmes ſont plus foibles, on leur doit des ménagements ; & cette abſence n'étant pas un devoir pour elle, comme pour vous, il lui eſt permis de la ſupporter avec moins de courage.

Je ne ſuis que trop tenté de prolonger juſqu'à la ſéparation de mes jeunes gens le

journal de leurs ámours; mais j'abuſe depuis long-temps de l'indulgence des Lecteurs: abrégeons pour finir une fois. Emile oſera-t-il porter aux pieds de ſa maîtreſſe la même aſſurance qu'il vient de montrer à ſon ami? Pour moi, je le crois; c'eſt de la vérité même de ſon amour qu'il doit tirer cette aſſurance. Il ſeroit plus confus devant elle, s'il lui en coûtoit moins de la quitter; il la quitteroit en coupable, & ce rôle eſt toujours embarraſſant pour un cœur honnête. Mais plus le ſacrifice lui coûte, plus il s'en honore aux yeux de celle qui le lui rend pénible. Il n'a pas peur qu'elle prenne le change ſur le motif qui le détermine. Il ſemble lui dire à chaque regard: ô Sophie! lis dans mon cœur, & ſois fidelle; tu n'a pas un Amant ſans vertu.

La fiere Sophie de ſon côté, tâche de ſupporter avec dignité le coup imprévu qui la frappe. Elle s'efforce d'y paroître inſenſible: mais comme elle n'a pas, ainſi qu'Emile, l'honneur du combat & de la victoire, ſa fermeté ſe ſoutient moins. Elle pleure, elle gémit en dépit d'elle, & la frayeur d'être oubliée aigrit la douleur de la ſéparation. Ce n'eſt pas devant ſon Amant qu'elle pleure, ce n'eſt pas à lui qu'elle montre ſes frayeurs; elle étoufferoit plutôt que de laiſſer échapper un ſoupir en ſa préſence: c'eſt moi qui reçois ſes plaintes, qui vois ſes larmes, qu'elle affecte de prendre pour con-

fident. Les femmes sont adroites & savent se déguiser : plus elle murmure en secret contre ma tyrannie, plus elle est attentive à me flatter ; elle sent que son sort est dans mes mains.

Je la console, je la rassure, je lui réponds de son Amant, ou plutôt de son Epoux : qu'elle lui garde la même fidélité qu'il aura pour elle, & dans deux ans il le sera, je le jure. Elle m'estime assez pour croire que je ne peux pas la tromper. Je suis garant de chacun des deux envers l'autre. Leurs cœurs, leur vertu, ma probité, la confiance de leurs parents, tout les rassure : mais que sert la raison contre la foiblesse ? ils se séparent comme s'ils ne devoient plus se voir.

C'est alors que Sophie se rappelle les regrets d'Eucharis, & se croit réellement à sa place. Ne laissons point durant l'absence réveiller ces fantasques amours. Sophie, lui dis-je un jour, faites avec Emile un échange de livres. Donnez-lui votre Télémaque : afin qu'il apprenne à lui ressembler, & qu'il vous donne le Spectateur dont vous aimez la Lecture. Etudiez-y les devoirs des honnêtes femmes, & songez que dans deux ans ces devoirs seront les vôtres. Cet échange plaît à tous deux, & leur donne de la confiance. Enfin, vient le triste jour, il faut se séparer.

Le digne pere de Sophie, avec lequel j'ai tout concerté, m'embrasse en recevan

mes adieux; puis, me prenant à part, il me dit ces mots d'un ton grave, & d'un accent un peu appuyé. « J'ai tout fait pour vous » complaire; je favois que je traitois avec » un homme d'honneur: il ne me refte qu'un » mot à vous dire. Souvenez-vous que vo- » tre Eleve a figné fon contrat de mariage » fur la bouche de ma fille ».

Quelle différence dans la contenance des deux Amants? Emile impétueux, ardent, agité, hors de lui, pouffe des cris, verfe des torrents de pleurs fur les mains du pere, de la mere, de la fille, embraffe en fanglottant tous les gens de la maifon, & répete mille fois les mêmes chofes avec un défordre qui feroit rire en tout autre occafion. Sophie morne, pâle, l'œil éteint, le regard fombre, refte en repos, ne dit rien, ne pleure point, ne voit perfonne, pas même Emile. Il a beau lui prendre les mains, la preffer dans fes bras, elle refte immobile, infenfible à fes pleurs, à fes careffes, à tout ce qu'il fait; il eft déja parti pour elle. Combien cet objet eft plus touchant que la plainte importune, & les regrets bruyants de fon amant! il le voit, il le fent, il en eft navré: je l'entraîne avec peine; fi je le laiffe encore un moment, il ne voudra plus partir. Je fuis charmé qu'il emporte avec lui cette trifte image. Si jamais il eft tenté d'oublier ce qu'il doit à Sophie, en la lui rappellant telle qu'il la vit au moment de fon départ,

il faudra qu'il ait le cœur bien aliéné si je ne le ramene pas à elle.

DES VOYAGES.

ON demande s'il est bon que les jeunes gens voyagent, & l'on dispute beaucoup là-dessus. Si l'on proposoit autrement la question, & qu'on demandât s'il est bon que les hommes aient voyagé, peut-être ne disputeroit-on pas tant.

L'abus des livres tue la science. Croyant savoir ce qu'on a lu, on se croit dispensé de l'apprendre. Trop de lecture ne sert qu'à faire de présomptueux ignorants. De tous les siecles de littérature, il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, & point où l'on fût moins savant : de tous les pays de l'Europe, il n'y en a point où l'on imprime tant d'histoires, de relations, de voyages, qu'en France, & point où l'on connoisse moins le génie & les mœurs des autres Nations. Tant de livres nous font négliger le livre du monde ; ou, si nous y lisons encore, chacun s'en tient à son feuillet. Quand le mot, *peut-on être Persan*, me seroit inconnu, je devinerois, à l'entendre dire, qu'il vient du Pays où les préjugés nationaux sont le plus en regne, & du sexe qui les propage le plus.

Un

Un Parisien croit connoître les hommes, & ne connoît que les François; dans sa ville, toujours pleine d'Etrangers, il regarde chaque Etranger comme un phénomene extraordinaire qui n'a rien d'égal dans le reste de l'Univers. Il faut avoir vu de près les Bourgeois de cette grande ville, il faut avoir vécu chez eux, pour croire qu'avec tant d'esprit on puisse être aussi stupides. Ce qu'il y a de bizarre, est que chacun d'eux a lu peut-être dix fois la description du Pays, dont un habitant va si fort l'émerveiller.

C'est trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des Auteurs & les nôtres pour arriver à la vérité. J'ai passé ma vie à lire des relations de voyages, & je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même Peuple. En comparant le peu que je pouvois observer avec ce que j'avois lu, j'ai fini par laisser-là les Voyageurs, & regretter le temps que j'avois donné pour m'instruire à leur lecture, bien convaincu qu'en fait d'observations de toute espece, il ne faut pas lire, il faut voir. Cela seroit vrai dans cette occasion, quand tous les Voyageurs seroient sinceres, qu'ils ne diroient que ce qu'ils ont vu, ou ce qu'ils croient, & qu'ils ne déguiseroient la vérité que par les fausses couleurs qu'elle prend à leurs yeux. Que doit-ce être quand il la faut démêler encore à travers leurs mensonges & leur mauvaise foi.

Laissons donc la ressource des livres qu'on nous vante, à ceux qui sont faits pour s'en contenter. Elle est bonne, ainsi que l'art de Raimond Lulle, pour apprendre à babiller de ce qu'on ne sait point. Elle est bonne pour dresser des Platons de quinze ans à philosopher dans des cercles, & à instruire une compagnie des usages de l'Egypte & des Indes, sur la foi de Paul-Lucas ou de Tavernier.

Je tiens pour maxime incontestable que quiconque n'a vu qu'un Peuple, au lieu de connoître les hommes, ne connoît que les gens avec lesquels il a vécu. Voici donc encore une autre maniere de poser la même question des voyages. Suffit-il qu'un homme bien élevé ne connoisse que ses compatriotes, ou s'il lui importe de connoître les hommes en général? Il ne reste plus ici ni dispute ni doute. Voyez combien la solution d'une question difficile dépend quelquefois de la maniere de la poser.

Mais pour étudier les hommes faut-il parcourir la terre entiere? Faut-il aller au Japon observer les Européens? Pour connoître l'espece, faut-ils connoître tous les individus? Non, il y a des hommes qui se ressemblent si fort que ce n'est pas la peine de les étudier séparément. Qui a vu dix François, les a tous vus: quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglois, & de quelques autres Peuples, il est pourtant cer-

tain que chaque nation a son caractere propre & spécifique, qui se tire par induction, non de l'observation d'un seul de ses membres, mais de plusieurs. Celui qui a comparé dix Peuples, connoît les hommes, comme celui qui a vu dix François connoît les François.

Il ne suffit pas, pour s'instruire, de courir les Pays, il faut sçavoir voyager. Pour observer, il faut avoir des yeux, & les tourner vers l'objet qu'on veut connoître. Il y a beaucoup de gens que les voyages instruisent encore moins que les livres, parce qu'ils ignorent l'art de penser, que dans la lecture leur esprit est au moins guidé par l'Auteur, & que dans leurs voyages ils ne savent rien voir d'eux-mêmes. D'autres ne s'instruisent point, parce qu'ils ne veulent pas s'instruire. Leur objet est si différent, que celui-là ne les frappe guere; c'est grand hazard si l'on voit exactement ce qu'on ne se soucie point de regarder. De tous les Peuples du monde, le François est celui qui voyage le plus; mais plein de ses usages, il confond tout ce qui n'y ressemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de Pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé, qu'on en trouve en France. Avec cela, pourtant, de tous les Peuples de l'Europe, celui qui en voit le plus le connoît le moins. L'Anglois voyage aussi, mais d'une autre maniere; il faut que ces deux Peuples soient

contraires en tout. La Noblesse Angloise voyage, la Noblesse Françoise ne voyage point : le Peuple François voyage, le Peuple Anglois ne voyage point. Cette différence me paroît honorable au dernier. Les François ont presque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages : mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres Nations, si ce n'est par le commerce, & les mains pleines ; quand ils y voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie ; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'instruisent mieux chez l'Etranger que ne font les François qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux ; ils en ont même plus que personne ; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, & le François ceux de la vanité.

Comme les Peuples les moins cultivés, sont généralement les plus sages, ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux ; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curiosité, ils donnent toute leur attention à ce qui est véritablement utile. Je ne connois guere que les Espagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez les Artistes d'un Pays, qu'un Anglois en fait

dessiner quelque antique, & qu'un Allemand porte son *album* chez tous les savants, l'Espagnol étudie en silence le gouvernement, les mœurs, la police, & il est le seul des quatre, qui, de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à son Pays.

Les anciens voyageoient peu, lisoient peu, faisoient peu de livres; & pourtant on voit dans ceux qui nous restent d'eux, qu'ils s'observoient mieux les uns les autres, que nous n'observons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homere, le seul Poëte qui nous transporte dans le Pays qu'il décrit, on ne peut refuser à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans son Histoire, quoiqu'elle soit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos Historiens, en chargeant leurs livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux décrit les Germains de son temps, qu'aucun Ecrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Incontestablement ceux qui sont versés dans l'histoire ancienne, connoissent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perses, qu'aucun Peuple de nos jours ne connoît ses voisins.

Il faut avouer aussi que les caracteres originaux des Peuples s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raison plus difficiles à saisir. A mesure que les races se mêlent, & que les Peuples se confondent,

on voit peu à peu disparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup d'œil. Autrefois chaque Nation restoit plus renfermée en elle-même ; il y avoit moins de communications, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaisons politiques & civiles de Peuple à Peuple ; point tant de ces tracasseries royales appellées négociations, point d'Ambassadeurs ordinaires ou résidents continuellement : les grandes navigations étoient rares ; il y avoit peu de commerce éloigné, & le peu qu'il y en avoit étoit fait par le Prince même qui s'y servoit d'Etrangers, ou par des gens méprisés qui ne donnoient le ton à personne, & ne rapprochoient point les Nations. Il y a cent fois plus de liaison maintenant entre l'Europe & l'Asie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Espagne : l'Europe seule étoit plus éparse que la terre entiere ne l'est aujourd'hui.

Ajoutez à cela que les anciens Peuples, se regardant la plupart comme Autochtones, ou originaires de leur propre Pays, l'occupoient depuis assez long-temps, pour avoir perdu la mémoire des siecles reculés, où leurs Ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laissé le temps au climat de faire sur eux des impressions durables ; au lieu que parmi nous, après les invasions des Romains, les récentes émigrations des Barbares ont tout

mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui ne sont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois; les Grecs ne sont plus ces beaux hommes faits pour servir de modele à l'art; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractere, ainsi que leur naturel : les Persans, originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mêlange du sang Circassien. Les Européens ne sont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges; ils ne sont que des Scythes diversement dégénérés quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques distinctions des races, les qualités de l'air & du terroir, marquoient plus fortement de Peuple à Peuple les tempéraments, les figures, les mœurs, les caracteres, que tout cela ne peut se marquer de nos jours, où l'inconstance Européenne ne laisse à nulle cause naturelle le temps de faire ses impressions, & où les forêts abattues, les marais desséchés, la terre plus uniformément, quoique plus mal cultivée, ne laissent plus, même au physique, la même différence de terre à terre, & de pays à pays.

Peut-être avec de semblables réflexions se presseroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote, Ctésias, Pline, pour avoir représenté les habitants de divers Pays avec des traits originaux, & des différences mar-

quées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures ; il faudroit que rien ne les eût changés, pour qu'ils fussent restés les mêmes. Si nous pouvions considérer à la fois tous les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvassions plus variés de siecle à siecle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de Nation à Nation.

En même-temps que les observations deviennent plus difficiles, elles se font plus négligemment & plus mal; c'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'Histoire naturelle du genre humain. L'instruction qu'on retire des voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet est un systême de Philosophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir : quand cet objet est l'intérêt, il absorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le Commerce & les Arts qui mêlent & confondent les Peuples, les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils savent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à savoir ?

Il est utile à l'homme de connoître tous les lieux où l'on peut vivre, afin de choisir ensuite ceux où l'on peut vivre le plus commodément. Si chacun se suffisoit à lui-même, il ne lui importeroit de connoître que le Pays qui peut le nourrir. Le Sauvage,

vage, qui n'a besoin de personne, & ne convoite rien au monde, ne connoît & ne cherche à connoître d'autres Pays que le sien. S'il est forcé de s'étendre pour subsister, il fuit les lieux habités par les hommes; il n'en veut qu'aux bêtes, & n'a besoin que d'elles pour se nourrir. Mais pour nous à qui la vie civile est nécessaire, & qui ne pouvons plus nous passer de manger des hommes, l'intérêt de chacun de nous est de fréquenter les Pays où l'on en trouve le plus. Voilà pourquoi tout afflue à Rome, à Paris, à Londres. C'est toujours dans les Capitales que le sang humain se vend à meilleur marché. Ainsi l'on ne connoît que les grands Peuples, & les grands Peuples se ressemblent tous.

Nous avons, dit-on, des Savants qui voyagent pour s'instruire; c'est une erreur. Les Savants voyagent par intérêt comme les autres. Les Platons, les Pythagores, ne se trouvent plus; ou, s'il y en a, c'est bien loin de nous. Nos Savants ne voyagent que par ordre de la Cour; on les dépêche, on les défraie, on les paie pour voir tel ou tel objet qui, très-sûrement, n'est pas un objet moral. Ils doivent tout leur temps à cet objet unique, ils sont trop honnêtes gens pour voler leur argent. Si, dans quelque pays que ce puisse être, des curieux voyagent à leurs dépens, ce n'est jamais pour étudier les hommes, c'est pour

les instruire. Ce n'est pas de science qu'ils ont besoin, mais d'ostentation. Comment apprendroient-ils dans leurs voyages à secouer le joug de l'opinion ? ils ne les font que pour elle.

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des Peuples. Le premier objet est toujours celui des curieux, l'autre n'est pour eux qu'accessoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philosopher. L'enfant observe les choses, en attendant qu'il puisse observer les hommes. L'homme doit commencer par observer ses semblables, & puis il observe les choses, s'il en a le temps.

C'est donc mal raisonner que de conclure que les voyages sont inutiles, de ce que nous voyageons mal. Mais, l'utilité des voyages reconnue, s'ensuivra-t-il qu'ils conviennent à tout le monde ? Tant s'en faut ; ils ne conviennent, au contraire, qu'à très peu de gens : ils ne conviennent qu'aux hommes assez fermes sur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur sans se laisser séduire, & pour voir l'exemple du vice sans se laisser entraîner. Les voyages poussent le naturel vers sa pente, & achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, est, à son retour, ce qu'il sera toute sa vie ; il en revient plus de méchants que de bons, parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés & mal

conduits, contractent dans leurs voyages tous les vices des Peuples qu'ils fréquentent, & pas une des vertus dont ces vices sont mêlés : mais ceux qui sont heureusement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, & qui voyagent dans le vrai dessein de s'instruire, reviennent tous meilleurs & plus sages qu'ils n'étoient partis. Ainsi voyagera mon Emile : ainsi avoit voyagé ce jeune homme, digne d'un meilleur siecle, dont l'Europe étonnée admira le mérite, qui mourut pour son pays à la fleur de ses ans, mais qui méritoit de vivre, & dont la tombe, ornée de ses seules vertus, attendoit, pour être honorée, qu'une main étrangere y semât des fleurs.

Tout ce qui se fait par raison, doit avoir ses regles. Les voyages, pris comme une partie de l'éducation, doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager, c'est errer, être vagabond; voyager pour s'instruire, est encore un objet trop vague : l'instruction qui n'a pas un but déterminé, n'est rien. Je voudrois donner au jeune homme un intérêt sensible à s'instruire, & cet intérêt bien choisi fixeroit encore la nature de l'instruction. C'est toujours la suite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or, après s'être considéré par ses rapports physiques avec les autres êtres, par ses rapports moraux avec les autres hommes, il lui reste à se considérer par ses rap-

ports civils avec ſes concitoyens. Il faut pour cela qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général, les diverſes formes de gouvernement, & enfin le gouvernement particulier ſous lequel il eſt né, pour ſavoir s'il lui convient d'y vivre : car par un droit que rien ne peut abroger, chaque homme, en devenant majeur & maître de lui-même, devient maître auſſi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté, en quittant le pays dans lequel elle eſt établie. Ce n'eſt que par le ſéjour qu'il y fait après l'âge de raiſon, qu'il eſt cenſé confirmer tacitement l'engagement qu'ont pris ſes ancêtres. Il acquiert le droit de renoncer à ſa Patrie, comme à la ſucceſſion de ſon pere : encore, le lieu de la naiſſance étant un don de la nature, cede-t-on du ſien en y renonçant. Par le droit rigoureux, chaque homme reſte libre à ſes riſques en quelque lieu qu'il naiſſe, à moins qu'il ne ſe ſoumette volontairement aux loix, pour acquérir le droit d'en être protégé.

Je lui dirois donc, par exemple : Juſqu'ici vous avez vécu ſous ma direction, vous étiez hors détat de vous gouverner vous-même. Mais vous approchez de l'âge où les loix, vous laiſſant la diſpoſition de votre bien, vous rendent maître de votre perſonne. Vous allez vous trouver ſeul dans la ſociété, dépendant de tout, même de votre patrimoine. Vous avez en vue un

établiſſement. Cette vue eſt louable, elle eſt un des devoirs de l'homme ; mais avant de vous marier, il faut ſavoir quel homme vous voulez être, à quoi vous voulez paſſer votre vie, quelles meſures vous voulez prendre pour aſſurer du pain à vous & à votre famille : car bien qu'il ne faille pas faire d'un tel ſoin ſa principale affaire, il y faut pourtant ſonger une fois. Voulez-vous vous engager dans la dépendance des hommes que vous mépriſez ? Voulez-vous établir votre fortune, & fixer votre état par des relations civiles qui vous mettront ſans ceſſe à la diſcrétion d'autrui, & vous forceront, pour échapper aux frippons, de devenir frippon vous-même.

Là-deſſus je lui décrirai tous les moyens poſſibles de faire valoir ſon bien, ſoit dans le commerce, ſoit dans les charges, ſoit dans la finance ; & je lui montrerai qu'il n'y en a pas un qui ne lui laiſſe des riſques à courir, qui ne le mette dans un état précaire & dépendant, & ne le force de régler ſes mœurs, ſes ſentiments, ſa conduite, ſur l'exemple & les préjugés d'autrui.

Il y a, lui dirai-je, un autre moyen d'employer ſon temps & ſa perſonne ; c'eſt de ſe mettre au ſervice, c'eſt-à-dire, de ſe louer à très-bon compte, pour aller tuer des gens qui ne nous ont point fait de mal. Ce métier eſt en grande eſtime parmi les hommes, & ils font un cas extraordinaire de

ceux qui ne sont bons qu'à cela. Au surplus, loin de vous dispenser des autres ressources, il ne vous les rend que plus nécessaires ; car il entre aussi dans l'honneur de cet état, de ruiner ceux qui s'y dévouent. Il est vrai qu'ils ne s'y ruinent pas tous ; la mode vient même insensiblement de s'y enrichir comme dans les autres : mais je doute qu'en vous expliquant comment s'y prennent pour cela ceux qui réussissent, je vous rende curieux de les imiter.

Vous saurez encore que dans ce métier même il ne s'agit plus de courage ni de valeur, si ce n'est peut-être auprès des femmes ; qu'au contraire le plus rampant, le plus bas, le plus servile, est toujours le plus honoré ; que si vous vous avisez de vouloir faire tout de bon votre métier, vous serez méprisé, haï, chassé peut être, tout au moins accablé de passe-droits, & supplanté par tous vos camarades, pour avoir fait votre service à la tranchée, tandis qu'ils faisoient le leur à la toilette.

On se doute bien que tous ces emplois divers ne seront pas fort du goût d'Emile. Eh quoi, me dira-t-il, ai-je oublié les jeux de mon enfance ? ai-je perdu mes bras ? ma force est-elle épuisée ? ne sais-je plus travailler ? Que m'importent tous vos beaux emplois, & toutes les sottes opinions des hommes ? Je ne connois point d'autre gloire que d'être bienfaisant & juste ; je ne con-

nois point d'autre bonheur que de vivre indépendant avec ce qu'on aime, en gagnant tous les jours de l'appétit & de la santé par son travail. Tous ces embarras dont vous me parlez, ne me touchent guere. Je ne veux pour tout bien qu'une petite métairie dans quelque coin du monde. Je mettrai toute mon avarice à la faire valoir, & je vivrai sans inquiétude. Sophie & mon champ, & je serai riche.

Oui, mon ami, c'est assez pour le bonheur du Sage, d'une femme & d'un champ qui soient à lui. Mais ces trésors, bien que modestes, ne sont pas si communs que vous pensez. Le plus rare est trouvé pour vous; parlons de l'autre.

Un champ qui soit à vous, cher Emile, & dans quel lieu le choisirez-vous? en quel coin de la terre pourrez-vous dire; je suis ici mon maître & celui du terrein qui m'appartient? On sait en quels lieux il est aisé de se faire riche, mais qui sait où l'on peut se passer de l'être? Qui sait où l'on peut vivre indépendant & libre, sans avoir besoin de faire mal à personne, & sans crainte d'en recevoir? Croyez-vous que le Pays où il est toujours permis d'être honnête homme, soit si facile à trouver? S'il est quelque moyen légitime & sûr de subsister sans intrigue, sans affaire, sans dépendance, c'est, j'en conviens, de vivre du travail de ses mains, en cultivant sa propre terre: mais où est l'Etat où l'on peut se dire, la terre

que je foule est à moi ? Avant de choisir cette heureuse terre, assurez-vous bien d'y trouver la paix que vous cherchez ; gardez qu'un gouvernement violent, qu'une religion persécutante, que des mœurs perverses, ne vous y viennent troubler. Mettez-vous à l'abri des impôts sans mesure, qui dévoreroient le fruit de vos peines ; des procès sans fin qui consumeroient votre fonds. Faites ensorte qu'en vivant justement vous n'ayiez point à faire votre cour à des Intendants, à leurs Substituts, à des Juges, à des Prêtres, à de puissants voisins, à des frippons de toute espece, toujours prêts à vous tourmenter si vous les négligez. Mettez-vous sur-tout à l'abri des vexations des grands & des riches ; songez que par-tout leurs terres peuvent confiner à la vigne de Naboth. Si votre malheur veut qu'un homme en place achete ou bâtisse une maison près de votre chaumiere, répondez-vous qu'il ne trouvera pas le moyen, sous quelque prétexte, d'envahir votre héritage pour s'arrondir, ou que vous ne verrez pas, dès demain peut-être, absorber toutes vos ressources dans un large grand chemin. Que si vous vous conservez du crédit pour parer à tous ces inconvénients, autant vaut conserver aussi vos richesses, car elles ne vous coûteront pas plus à garder. La richesse & le crédit s'étaient mutuellement ; l'un se soutient toujours mal sans l'autre.

J'ai plus d'expérience que vous, cher Emile, je vois mieux la difficulté de votre projet. Il est beau pourtant, il est honnête, il vous rendroit heureux en effet ; efforçons-nous de l'exécuter. J'ai une proposition à vous faire. Consacrons les deux ans que nous avons pris jusqu'à votre retour, à choisir un asyle en Europe où vous puissiez vivre heureux avec votre famille, à l'abri de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réussissons, vous aurez trouvé le vrai bonheur vainement cherché par tant d'autres, & vous n'aurez pas regret à votre temps. Si nous ne réussissons pas, vous serez guéri d'une chimere : vous vous consolerez d'un malheur inévitable, & vous vous soumettrez à la loi de la nécessité.

Je ne sais si tous mes Lecteurs appercevront jusqu'où va nous mener cette recherche ainsi proposée, mais je sais bien que si, au retour de ses voyages commencés & continués dans cette vue, Emile n'en revient pas versé dans toutes les matieres de gouvernement, de mœurs publiques, & de maximes d'Etat de toute espece, il faut que lui ou moi soyons bien dépourvus, l'un d'intelligence, & l'autre de jugement.

Le droit politique est encore à naître, & il est à présumer qu'il ne ne naîtra jamais. Grotius, le maître de tous nos Savants en cette partie, n'est qu'un enfant, &, qui pis est, un enfant de mauvaise foi. Quand j'en-

tenus élever Grotius jusqu'aux nues, & couvrir Hobbes d'exécration, je vois combien d'hommes sensés lisent ou comprennent ces deux Auteurs. La vérité est que leurs principes sont exactement semblables, ils ne différent que par les expressions. Ils différent aussi par la méthode. Hobbes s'appuie sur des sophismes, & Grotius sur des Poëtes : tout le reste leur est commun.

Le seul moderne, en état de créer cette grande & inutile science, eût été l'illustre Montesquieu. Mais il n'eut garde de traiter des principes du droit politique; il se contenta de traiter du droit positif des gouvernements établis : & rien au monde n'est plus différent que ces deux études.

Celui pourtant qui veut juger sainement des Gouvernements tels qu'ils existent, est obligé de les réunir toutes deux; il faut savoir ce qui doit être, pour bien juger de ce qui est. La plus grande difficulté pour éclaircir ces importantes matieres, est d'intéresser un particulier à les discuter, de répondre à ces deux questions; que m'importe? &, qu'y puis-je faire? Nous avons mis notre Emile en état de répondre à toutes deux.

La deuxieme difficulté vient des préjugés de l'enfance, des maximes dans lesquelles on a été nourri, sur-tout de la partialité des Auteurs qui, parlant toujours de la vérité dont ils ne se soucient guere, ne songent qu'à leur intérêt dont ils ne parlent

point. Or, le Peuple ne donne ni chaires, ni pensions, ni places d'Académies; qu'on juge comment ses droits doivent être établis par ces gens-là! J'ai fait ensorte que cette difficulté fût encore nulle pour Emile. A peine sait-il ce que c'est que Gouvernement; la seule chose qui lui importe, est de trouver le meilleur: son objet n'est point de faire des livres, & si jamais il en fait, ce ne sera point pour faire sa cour aux Puissances, mais pour établir les droits de l'humanité.

Il reste une troisieme difficulté plus spécieuse que solide, & que je ne veux, ni résoudre, ni proposer: il me suffit qu'elle n'effraie point mon zele; bien sûr qu'en des recherches de cette espece, de grands talents sont moins nécessaires qu'un sincere amour de la justice, & un vrai respect pour la vérité. Si donc les matieres du Gouvernement peuvent être équitablement traitées, en voici, selon moi, le cas ou jamais.

Avant d'observer, il faut se faire des regles pour ses observations: il faut se faire une échelle pour y rapporter les mesures qu'on prend. Nos principes de droit politique sont cette échelle. Nos mesures sont les Loix politiques de chaque Pays.

Nos éléments seront clairs, simples, pris immédiatement dans la nature des choses. Ils se formeront des questions discutées entre nous, & que nous ne convertirons en principes que quand elles seront suffisamment résolues.

Par exemple, remontant d'abord à l'état de nature, nous examinerons si les hommes naissent esclaves ou libres, associés ou indépendants, s'ils se réunissent volontairement ou par force; si jamais la force qui les réunit peut former un droit permanent, par lequel cette force antérieure oblige, même quand elle est surmontée par une autre; ensorte que depuis la force du Roi Nembrot, qui, dit-on, lui soumit les premiers Peuples, toutes les autres forces qui ont détruit celle-là, soient devenues iniques & usurpatoires, & qu'il n'y ait plus de légitimes Rois que les descendants de Nembrot ou ses ayants cause? ou bien si cette premiere force venant à cesser, la force qui lui succede oblige à son tour, & détruit l'obligation de l'autre, ensorte qu'on ne soit obligé d'obéir qu'autant qu'on y est forcé, & qu'on en soit dispensé si-tôt qu'on peut faire résistance; droit qui, ce semble, n'ajouteroit pas grand'chose à la force, & ne seroit guere qu'un jeu de mots.

Nous examinerons si l'on ne peut pas dire que toute maladie vient de Dieu, & s'il s'ensuit pour cela que ce soit un crime d'appeller le Médecin?

Nous examinerons encore si l'on est obligé en conscience de donner sa bourse à un bandit qui nous la demande sur le grand chemin, quand même on pourroit la lui cacher: car enfin, le pistolet qu'il tient est aussi une puissance.

Si ce mot de puissance en cette occasion veut dire autre chose qu'une puissance légitime, & par conséquent soumise aux loix dont elle tient son être.

Supposé qu'on rejette ce droit de force, & qu'on admette celui de la nature ou l'autorité paternelle comme principe des Sociétés, nous rechercherons la mesure de cette autorité, comment elle est fondée dans la nature, & si elle a d'autre raison que l'utilité de l'enfant, sa foiblesse, & l'amour naturel que le pere a pour lui? Si donc la foiblesse de l'enfant venant à cesser, & sa raison à mûrir, il ne devient pas seul juge naturel de ce qui convient à sa conservation, par conséquent son propre maître, & indépendant de tout autre homme, même de son pere? car il est encore plus sûr que le fils s'aime lui-même, qu'il n'est sûr que le pere aime le fils.

Si, le pere mort, les enfants sont tenus d'obéir à leur aîné, ou à quelqu'autre qui n'aura pas pour eux l'attachement naturel d'un pere, & si, de race en race, il y aura toujours un chef unique, auquel toute la famille soit tenue d'obéir? Auquel cas on chercheroit comment l'autorité pourroit jamais être partagée, & de quel droit il y auroit, sur la terre entiere, plus d'un Chef qui gouvernât le genre-humain?

Supposé que les Peuples se fussent formés par choix, nous distinguerons alors le droit

du fait : & nous demanderons si s'étant ainsi soumis à leurs freres, oncles ou parents, non qu'ils y fussent obligés, mais parce qu'ils l'ont bien voulu, cette sorte de Société ne rentre pas toujours dans l'association libre & volontaire ?

Passant ensuite au droit d'esclavage, nous examinerons si un homme peut légitimement s'aliéner à un autre, sans restriction, sans réserve, sans aucune espece de condition ? C'est-à-dire, s'il peut renoncer à sa personne, à sa vie, à sa raison, à son *moi*, à toute moralité dans ses actions, & cesser en un mot d'exister avant sa mort, malgré la nature qui le charge immédiatement de sa propre conservation, & malgré sa conscience & sa raison, qui lui prescrivent ce qu'il doit faire, & ce dont il doit s'abstenir.

Que s'il y a quelque réserve, quelque restriction dans l'acte d'esclavage, nous discuterons si cet acte ne devient pas alors un vrai contrat, dans lequel chacun des deux contractants, n'ayant point en cette qualité de Supérieur commun, (17) restent leurs propres juges quant aux conditions du con-

(17) S'ils en avoient un, ce Supérieur commun ne seroit autre que le Souverain, & alors le droit d'esclavage, fondé sur le droit de souveraineté, n'en seroit pas le principe.

trat, par conséquent libres chacun dans cette partie, & maitres de le rompre si-tôt qu'ils s'estiment lésés?

Que si donc un esclave ne peut s'aliéner sans réserve à son maître, comment un Peuple peut-il s'aliéner sans réserve à son Chef; & si l'esclave reste juge de l'observation du contrat par son maitre, comment le Peuple ne restera-t-il pas juge de l'observation du contrat par son Chef?

Forcés de revenir ainsi sur nos pas, & considérant le sens de ce mot collectif de Peuple, nous chercherons si, pour l'établir, il ne faut pas un contrat, au moins tacite, antérieur à celui que nous supposons?

Puisqu'avant de s'élire un Roi, le Peuple est un Peuple, qu'est-ce qui l'a fait tel, sinon le contrat social. Le contrat social est donc la base de toute Société civile, & c'est dans la nature de cet acte qu'il faut chercher celle de la Société qu'il forme.

Nous rechercherons qu'elle est la teneur de ce contrat, & si l'on ne peut pas à peu près l'énoncer par cette formule : *Chacun de nous met en commun ses biens, sa personne, sa vie & toute sa puissance, sous la suprême direction de la volonté générale, & nous recevons en corps chaque membre, comme partie indivisible du tout.*

Ceci supposé; pour définir les termes dont nous avons besoin, nous remarquerons qu'au lieu de la personne particuliere

de chaque contractant, cet acte d'association produit un corps moral & collectif, composé d'autant de membres que l'assemblée a de voix. Cette personne publique prend en général le nom de *corps politique*; lequel est appellé pas ses membres, *Etat*, quand il est passif, *Souverain*, quand il est actif, *Puissance*, en le comparant à ses semblables. A l'égard des membres eux-mêmes, ils prennent le nom de *Peuple* collectivement, & s'appellent en particulier, *Citoyens*, comme membre de la *Cité*, ou participants à l'autorité souveraine, & *Sujets* comme soumis à la même autorité.

Nous remarquerons que cet acte d'association renferme un engagement réciproque du Public & des Particuliers, & que chaque individu, contractant, pour ainsi dire, avec lui-même, se trouve engagé sous un double rapport; savoir, comme membre du Souverain, envers les particuliers, & comme membre de l'Etat, envers le Souverain.

Nous remarquerons encore que nul n'étant tenu aux engagements qu'on n'a pris qu'avec soi, la délibération publique qui peut obliger tous les Sujets envers le Souverain, à cause des deux différents rapports sous lesquels chacun d'eux est envisagé, ne peut obliger l'Etat envers lui-même. Par où l'on voit qu'il n'y a ni ne peut y avoir d'autre loi fondamentale, proprement

dite,

dite, que le seul pacte social. Ce qui ne signifie pas que le corps politique ne puisse, à certains égards, s'engager envers autrui; car, par rapport à l'Etranger, il devient alors un être simple, un individu.

Les deux parties contractantes, savoir chaque particulier & le public, n'ayant aucun Supérieur commun qui puisse juger leurs différents, nous examinerons si chacun des deux reste le maître de rompre le contrat quand il lui plaît, c'est-à dire d'y renoncer pour sa part si-tôt qu'il se croit lésé?

Pour éclaircir cette question, nous observerons que, selon le pacte social, le Souverain ne pouvant agir que par des volontés communes & générales, ses actes ne doivent de même avoir que des objets généraux & communs; d'où il suit qu'un particulier ne sauroit être lésé directement par le Souverain, qu'ils ne le soient tous, ce qui ne se peut, puisque ce seroit vouloir se faire du mal à soi-même. Ainsi le contrat social n'a jamais besoin d'autre garant que la force publique, parce que la lésion ne peut jamais venir que des particuliers, & alors ils ne sont pas pour cela libres de leur engagement; mais punis de l'avoir violé.

Pour bien décider toutes les questions semblables, nous aurons soin de nous rappeller toujours que le pacte social est d'une nature particuliere, & propre à lui seul, en ce que le peuple ne contracte qu'avec

lui-même, c'est-à-dire, le Peuple en corps comme Souverain, avec les Particuliers comme Sujets. Condition qui fait tout l'artifice & le jeu de la machine politique, & qui seul rend légitimes, raisonnables & sans danger, des engagements qui sans cela seroient absurdes, tyranniques, & sujets aux plus énormes abus.

Les particuliers ne s'étant soumis qu'au Souverain, & l'autorité souveraine n'étant autre chose que la volonté générale, nous verrons comment chaque homme obéissant au Souverain, n'obéit qu'à lui-même, & comment on est plus libre dans le pacte social, que dans l'état de nature.

Après avoir fait la comparaison de la liberté naturelle avec la liberté civile quant aux personnes, nous ferons, quant aux biens, celle du droit de propriété avec le droit de souveraineté, du domaine particulier avec le domaine éminent. Si c'est sur le droit de propriété qu'est fondée l'autorité souveraine, ce droit est celui qu'elle doit le plus respecter; il est inviolable & sacré pour elle, tant qu'il demeure un droit particulier & individuel : si-tôt qu'il est considéré comme commun à tous les Citoyens, il est soumis à la volonté générale, & cette volonté peut l'anéantir. Ainsi le Souverain n'a nul droit de toucher au bien d'un Particulier, ni de plusieurs; mais il peut légitimement s'emparer du bien de tous, com-

me cela se fit à Sparte au temps de Licurgue : au lieu que l'abolition des dettes par Solon fut un acte illégitime.

Puisque rien n'oblige les Sujets que la volonté générale, nous rechercherons comment se manifeste cette volonté, à quels signes on est sûr de la reconnoître, ce que c'est qu'une loi, & quels sont les vrais caractères de la loi ? ce sujet est tout neuf : la définition de la loi est encore à faire.

A l'instant que le Peuple considere en particulier un ou plusieurs de ses membres, le Peuple se divise. Il forme entre le tout & sa partie, une relation qui en fait deux êtres séparés, dont la partie est l'un, & le tout moins cette partie est l'autre. Mais le tout moins une partie n'est pas le tout ; tant que ce rapport subsiste, il n'y a donc plus de tout, mais deux parties inégales.

Au contraire, quand tout le Peuple statue sur tout le Peuple, il ne considere que lui-même ; & s'il se forme un rapport, c'est de l'objet entier sous un point de vue à l'objet entier sous un autre point de vue, sans aucune division du tout. Alors l'objet sur lequel on statue est général, & la volonté qui statue est aussi générale. Nous examinerons s'il y a quelque autre espece d'acte qui puisse porter le nom de loi.

Si le Souverain ne peut parler que par des loix, & si la loi ne peut jamais avoir qu'un objet général & relatif également à

tous les membres de l'Etat, il s'ensuit que le Souverain n'a jamais le pouvoir de rien statuer sur un objet particulier ; & comme il importe cependant à la conservation de l'Etat qu'il soit aussi décidé des choses particulieres, nous rechercherons comment cela se peut faire.

Les actes du Souverain ne peuvent être que des actes de volonté générale, des loix : il faut ensuite des actes déterminants, des actes de force ou de gouvernement pour l'exécution de ces mêmes loix ; & ceux-ci, au contraire, ne peuvent avoir que des objets particuliers. Ainsi l'acte par lequel le Souverain statue qu'on élira un Chef, est une loi, & l'acte par lequel on élit ce Chef, en exécution de la loi, n'est qu'un acte de gouvernement.

Voici donc un troisieme rapport sous lequel le Peuple assemblé peut être considéré ; savoir, comme Magistrat ou exécuteur de la loi qu'il a portée comme Souverain (18).

Nous examinerons s'il est possible que le Peuple se dépouille de son droit de souveraineté pour en revêtir un homme ou

(18) Ces questions & propositions sont la plupart extraites du traité *du Contrat social*, extrait lui même d'un plus grand ouvrage entrepris sans consulter mes forces, & abandonné depuis long-temps. Le petit traité que j'en ai détaché, & dont c'est ici le Sommaire, sera publié à part.

plusieurs; car l'acte d'élection n'étant pas une loi, & dans cet acte le Peuple n'étant pas Souverain lui même, on ne voit point comment alors il peut transférer un droit qu'il n'a pas.

L'essence de la Souveraineté consistant dans la volonté générale, on ne voit point non plus comment on peut s'assurer qu'une volonté particuliere sera toujours d'accord avec cette volonté générale. On doit bien plutôt présumer qu'elle y sera souvent contraire; car l'intérêt privé tend toujours aux préférences, & l'intérêt public à l'égalité; & quand cet accord seroit possible, il suffiroit qu'il ne fût pas nécessaire & indestructible, pour que le droit souverain n'en pût résulter.

Nous rechercherons si, sans violer le pacte social, les Chefs du Peuple, sous quelque nom qu'ils soient élus, peuvent jamais être autre chose que les Officiers du Peuple, auxquels il ordonne de faire exécuter les Loix? si ces Chefs ne lui doivent pas compte de leur administration, & ne sont pas soumis eux-mêmes aux loix qu'ils sont chargés de faire observer?

Si le Peuple ne peut aliéner son droit suprême, peut-il le confier pour un temps? s'il ne peut se donner un maître, peut-il se donner des représentants? cette question est importante, & mérite discussion.

Si le Peuple ne peut avoir ni Souverain

vernement a de force pour contenir le Peuple, plus le Souverain doit en avoir à son tour pour contenir le Gouvernement.

Il suit de ce double rapport que la proportion continue entre le Souverain, le Prince & le Peuple, n'est point une idée arbitraire, mais une conséquence de la nature de l'Etat. Il suit encore que l'un des extrêmes, savoir le Peuple, étant fixe, toutes les fois que la raison doublée augmente ou diminue, la raison simple augmente ou diminue à son tour; ce qui ne peut se faire sans que le moyen-terme change autant de fois. D'où nous pouvons tirer cette conséquence, qu'il n'y a pas une constitution de Gouvernement unique & absolue; mais qu'il doit y avoir autant de Gouvernements différents en nature, qu'il y a d'Etats différents en grandeur.

Si plus le Peuple est nombreux, moins les mœurs se rapportent aux loix, nous examinerons si, par une analogie assez évidente, on ne peut pas dire aussi que plus les Magistrats sont nombreux, plus le Gouvernement est foible?

Pour éclaircir cette maxime, nous distinguerons dans la personne de chaque Magistrat trois volontés essentiellement différentes. Premiérement, la volonté propre de l'individu, qui ne tend qu'à son avantage particulier; secondement, la volonté commune des Magistrats, qui se rapporte uniquement au profit du Prince; volonté

qu'on

qu'on peut appeller volonté de corps, laquelle est générale par rapport au Gouvernement, & particuliere par rapport à l'Etat dont le Gouvernement fait partie : en troisieme lieu, la volonté du Peuple ou la volonté souveraine, laquelle est générale, tant par rapport à l'Etat considéré comme le tout, que par rapport au Gouvernement considéré comme partie du tout. Dans une législation parfaite, la volonté particulière & individuelle doit être presque nulle, la volonté de corps propre au Gouvernement très-subordonnée, & par conséquent la volonté générale & souveraine est la regle de toutes les autres. Au contraire, selon l'ordre naturel, ces différentes volontés deviennent plus actives à mesure qu'elles se concentrent : la volonté générale est toujours la plus foible ; la volonté de corps a le second rang, & la volonté particuliere est préférée à tout. Ensorte que chacun est premierement soi-même, & puis Magistrat, & puis Citoyen. Gradation directement opposée à celle qu'exige l'ordre social.

Cela posé, nous supposerons le Gouvernement entre les mains d'un seul homme. Voilà la volonté particuliere & la volonté de corps parfaitement réunies, & par conséquent celle-ci au plus haut degré d'intensité qu'elle puisse avoir. Or, comme c'est de ce degré que dépend l'usage de la force, & que la force absolue du Gouvernement étant

toujours celle du peuple, ne varie point, il s'ensuit que le plus actif des Gouvernements est celui d'un seul.

Au contraire, unissons le Gouvernement à l'autorité suprême : faisons le Prince du Souverain, & des Citoyens autant de Magistrats. Alors la volonté de corps parfaitement confondue avec la volonté générale, n'aura pas plus d'activité qu'elle, & laissera la volonté particuliere dans toute sa force. Ainsi le Gouvernement, toujours avec la même force absolue, sera dans son *minimum* d'activité.

Ces regles sont incontestables, & d'autres considérations servent à les confirmer. On voit, par exemple, que les Magistrats sont plus actifs dans leur corps que le Citoyen n'est dans le sien, & que par conséquent la volonté particuliere y a beaucoup plus d'influence. Car chaque Magistrat est presque toujours chargé de quelque fonction particuliere de Gouvernement ; au lieu que chaque Citoyen pris à part n'a aucune fonction de la souveraineté. D'ailleurs, plus l'Etat s'étend, plus sa force réelle augmente, quoiqu'elle n'augmente pas en raison de son étendue : mais l'Etat restant le même, les Magistrats ont beau se multiplier, le Gouvernement n'en acquiert pas une plus grande force réelle, parce qu'il est dépositaire de celle de l'Etat que nous supposons toujours égale. Ainsi, par cette pluralité,

l'activité du Gouvernement diminue sans que sa force puisse augmenter.

Après avoir trouvé que le Gouvernement se relâche à mesure que les Magistrats se multiplient, & que, plus le peuple est nombreux, plus la force réprimante du Gouvernement doit augmenter, nous conclurons que le rapport des Magistrats au Gouvernement doit être inverse de celui des Sujets au Souverain; c'est-à-dire, que plus l'Etat s'aggrandit, plus le Gouvernement doit se resserrer, tellement que le nombre des Chefs diminue en raison de l'augmentation du Peuple.

Pour fixer ensuite cette diversité de formes sous des dénominations plus précises; nous remarquerons en premier lieu que le Souverain peut commettre le dépôt du Gouvernement à tout le Peuple ou à la plus grande partie du Peuple, ensorte qu'il y ait plus de Citoyens Magistrats, que de Citoyens simples Particuliers. On donne le nom de Démocratie à cette forme de gouvernement.

Ou bien il peut resserrer le Gouvernement entre les mains d'un moindre nombre, ensorte qu'il y ait plus de simples Citoyens que de Magistrats; & cette forme porte le nom d'Aristocratie.

Enfin, il peut concentrer tout le Gouvernement entre les mains d'un Magistrat unique. Cette troisieme forme est la plus commune, & s'appelle Monarchie ou Gouvernement Royal.

Nous remarquerons que toutes ces formes, ou du moins les deux premieres, font fusceptibles de plus & de moins, & ont même une assez grande latitude. Car la Démocratie peut embrasser tout le Peuple, ou se resserrer jusqu'à la moitié. L'Aristocratie, à son tour, peut de la moitié du Peuple se resserrer indéterminément jusqu'aux plus petits nombres. La Royauté même admet quelque fois un partage, soit entre le pere & le fils, soit entre deux freres, soit autrement. Il y avoit toujours deux Rois à Sparte, & l'on a vu dans l'Empire Romain jusqu'à huit Empereurs à la fois, sans qu'on pût dire que l'Empire fût divisé. Il y a un point où chaque forme de Gouvernement se confond avec la suivante; &, sous trois dénominations spécifiques, le Gouvernement est réellement capable d'autant de formes que l'Etat a de Citoyens.

Il y a plus; chacun de ces Gouvernements pouvant à certains égards se subdiviser en diverses parties, l'une administrée d'une maniere, & l'autre d'une autre, il peut résulter de ces trois formes combinées une multitude de formes mixtes, dont chacune est multipliable par toutes les formes simples.

On a de tout temps beaucoup disputé sur la meilleure forme de Gouvernement, sans considérer que chacune est la meilleure en certains cas, & la pire en d'autres. Pour nous, si dans les différents Etats

le nombre des Magistrats (19) doit être inverse de celui des Citoyens, nous conclurons qu'en général le Gouvernement démocratique convient aux petits Etats, l'aristocratique aux médiocres, & le monarchique aux grands.

C'est par le fil de ces recherches que nous parviendrons à savoir quels sont les devoirs & les droits des Citoyens, & si l'on peut séparer les uns des autres? Ce que c'est que la Patrie, en quoi précisément elle consiste, & à quoi chacun peut connoître s'il a une Patrie, ou s'il n'en a point?

Après avoir ainsi considéré chaque espece de Société civile en elle-même, nous les comparerons pour en observer les divers rapports : les unes grandes, les autres petites : les unes fortes, les autres foibles ; s'attaquant, s'offensant, s'entre-détruisant, & dans cette action & réaction continuelle, faisant plus de misérables, & coûtant la vie à plus d'hommes, que s'ils avoient tous gardé leur premiere liberté. Nous examinerons si l'on n'en a pas fait trop, ou trop peu, dans l'institution sociale. Si les individus soumis aux loix & aux hommes, tandis que les Sociétés gardent entr'elles l'indépendance de la Nature, ne res-

(19) On se souviendra que je n'entends parler ici que des Magistrats suprêmes ou Chefs de la Nation, les autres n'étant que leurs Substituts en telle ou telle partie.

tent pas exposés aux maux des deux états, sans en avoir les avantages; & s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'y eût point de Société civile au monde, que d'y en avoir plusieurs? N'est-ce pas cet état mixte qui participe à tous les deux, & n'assure ni l'un ni l'autre, *per quem neutrum licet, nec tanquàm in bello paratum esse, nec tanquàm in pace securum*? N'est-ce pas cette association partielle & imparfaite, qui produit la tyrannie & la guerre; & la tyrannie & la guerre ne sont-elles pas les plus grands fléaux de l'humanité?

Nous examinerons enfin l'espece de remedes qu'on a cherchés à ces inconvénients, par les ligues & confédérations qui, laissant chaque Etat son maître au dedans, l'arme au dehors contre tout aggresseur injuste. Nous rechercherons comment on peut établir une bonne association fédérative, ce qui peut la rendre durable, & jusqu'à quel point on peut étendre le droit de la confédération sans nuire à celui de la souveraineté.

L'Abbé de Saint Pierre avoit proposé une association de tous les Etats de l'Europe, pour maintenir entr'eux une paix perpétuelle. Cette association étoit-elle praticable, & supposant qu'elle eût été établie, étoit-il à présumer qu'elle eût duré (20)? Ces re-

---

(20) Depuis que j'écrivois ceci, les raisons pour ont été exposées dans l'Extrait de ce projet; les rai-

cherches nous menent directement à toutes les questions de droit public, qui peuvent achever d'éclaircir celles du droit politique.

Enfin nous poserons les vrais principes du droit de la guerre, & nous examinerons pourquoi Grotius & les autres n'en ont donné que de faux.

Je ne serois pas étonné qu'au milieu de tous nos raisonnements, mon jeune homme, qui a du bon sens, me dit en m'interrompant : on diroit que nous bâtissons notre édifice avec du bois, & non pas avec des hommes, tant nous alignons exactement chaque piece à la regle ! Il est vrai, mon ami, mais songez que le droit ne se plie point aux passions des hommes, & qu'il s'agissoit entre nous d'établir d'abord les vrais principes du droit politique. A présent que nos fondements sont posés, venez examiner ce que les hommes ont bâti dessus, & vous verrez de belles choses.

Alors je lui fais lire Télémaque, & poursuivre sa route : nous cherchons l'heureuse Salente, & le bon Idoménée rendu sage à force de malheurs. Chemin faisant, nous trouvons beaucoup de Protésilas, & point de Philoclès. Adraste, Roi des Dauniens, n'est pas non plus introuvable. Mais laissons les lecteurs imaginer nos voyages, ou les

---

sons *contre*, du moins celles qui m'ont paru solides, se trouveront dans le Recueil de mes Ecrits à la suite de ce même Extrait.

faire à notre place, un Télémaque à la main, & ne leur suggérons point des applications affligeantes, que l'Auteur même écarte ou fait malgré lui.

Au reste, Emile n'étant pas Roi, ni moi Dieu, nous ne nous tourmentons point de ne pouvoir imiter Télémaque & Mentor dans le bien qu'ils faisoient aux hommes : personne ne sait mieux que nous se tenir à sa place, & ne desire moins d'en sortir. Nous savons que la même tâche est donnée à tous ; que quiconque aime le bien de tout son cœur, & le fait de tout son pouvoir, l'a remplie. Nous savons que Télémaque & Mentor sont des chimeres. Emile ne voyage pas en homme oisif, & fait plus de bien que s'il étoit Prince. Si nous étions Rois, nous ne serions plus bienfaisants ; si nous étions Rois & bienfaisants, nous ferions, sans le savoir, mille maux réels pour un bien apparent que nous croirions faire. Si nous étions Rois & sages, le premier bien que nous voudrions faire à nous-mêmes & aux autres, seroit d'abdiquer la Royauté, & de redevenir ce que nous sommes.

J'ai dit ce qui rend les voyages infructueux à tout le monde. Ce qui les rend encore plus infructueux à la Jeunesse, c'est la maniere dont on les lui fait faire. Les Gouverneurs, plus curieux de leur amusement que de son instruction, la menent de Ville en Ville, de Palais en Palais, de Cercle en

Cercle, ou, s'ils sont Savants & Gens de Lettres, ils lui font passer son tems à courir des bibliotheques, à visiter des Antiquaires, à fouiller de vieux monuments, à transcrire de vieilles Inscriptions. Dans chaque Pays ils s'occupent d'un autre siecle; c'est comme s'ils s'occupoient d'un autre Pays: ensorte qu'après avoir à grands frais parcouru l'Europe, livrés aux frivolités ou à l'ennui, ils reviennent sans avoir rien vu de ce qui peut les intéresser, ni rien appris de ce qui peut leur être utile.

Toutes les Capitales se ressemblent: tous les Peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent: ce n'est pas-là qu'il faut aller étudier les Nations. Paris & Londres ne sont à mes yeux que la même Ville. Leurs habitants ont quelques préjugés différents, mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes pratiques sont les mêmes. On sait quelles especes d'hommes doivent se rassembler dans les Cours. On sait quelles mœurs l'entassement du Peuple, & l'inégalité des fortunes doit par-tout produire. Si-tôt qu'on me parle d'une Ville composée de deux cents mille ames, je sais d'avance comment on y vit. Ce que je saurois de plus sur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre.

C'est dans les Provinces reculés, où il y a moins de mouvements, de commerce,

où les Etrangers voyagent moins, dont les Habitans se déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une Nation. Voyez en passant la Capitale, mais allez observer au loin le Pays. Les François ne sont pas à Paris, ils sont en Touraine : les Anglois sont plus Anglois en Mercie qu'à Londres ; & les Espagnols plus Espagnols en Galice qu'à Madrid. C'est à ces grandes distances qu'un Peuple se caractérise, & se montre tel qu'il est sans mélange : c'est-là que les bons & les mauvais effets du Gouvernement se font mieux sentir ; comme au bout d'un plus grand rayon la mesure des arcs est plus exacte.

Les rapports nécessaires des mœurs au Gouvernement ont été si bien exposés dans le livre de l'Esprit des Loix, qu'on ne peut mieux faire que de recourir à cet ouvrage pour étudier ces rapports. Mais, en général, il y a deux regles faciles & simples pour juger de la bonté relative des Gouvernements. L'une est la population. Dans tout Pays qui se dépeuple, l'Etat tend à sa ruine ; & le Pays qui peuple le plus, fut-il le plus pauvre, est infailliblement le mieux gouverné.

Mais il faut pour cela que cette population soit un effet naturel du Gouvernement & des mœurs : car si elle se faisoit par des colonies, ou par d'autres voies ac-

cidentelles & passageres, alors elles prouveroient le mal par le remede. Quand Auguste porta des Loix contre le Célibat, ces Loix montroient déja le déclin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du Gouvernement porte les Citoyens à se marier, & non pas que la Loi les y contraigne. Il ne faut pas examiner ce qui se fait par force; car la Loi qui combat la constitution, s'élude & devient vaine; mais ce qui se fait par l'influence des mœurs, & par la pente naturelle du Gouvernement; car ces moyens ont seuls un effet constant. C'étoit la politique du bon Abbé de S. Pierre, de chercher toujours un petit remede à chaque mal particulier, au lieu de remonter à leur source commune, & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter séparément chaque ulcere qui vient sur le corps d'un malade, mais d'épurer la masse du sang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'Agriculture: je n'en veux pas d'avantage; cela seul me prouve qu'elle n'y brillera pas long-temps.

La seconde marque de la bonté relative du Gouvernement & des Loix, se tire aussi de la population, mais d'une autre maniere; c'est-à-dire de sa distribution, & non pas de sa quantité. Deux Etats égaux en grandeur & en nombre d'hommes, peuvent être fort inégaux en force, & le plus puissant des deux est toujours celui dont les

Habitans sont le plus également répandus sur le territoire : celui qui n'a pas de si grandes Villes, & qui par conséquent brille le moins, battra toujous l'autre. Ce sont les grandes Villes qui épuisent un Etat, & font sa foiblesse : la richesse qu'elles produisent, est une richesse apparente & illusoire; c'est beaucoup d'argent & peu d'effet. On dit que la Ville de Paris vaut une Province au Roi de France ; moi je crois qu'elle lui en coûte plusieurs, que c'est à plus d'un égard que Paris est nourri par les Provinces, & que la plupart de leurs revenus se versent dans cette Ville, & y restent sans jamais retourner au Peuple ni au Roi. Il est inconcevable que dans ce siecle de Calculateurs, il n'y en ait pas un qui sache voir que la France seroit beaucoup plus puissante, si Paris étoit anéanti. Non seulement le Peuple mal distribué n'est pas avantageux à l'Etat ; mais il est plus ruineux que la dépopulation même, en ce que la dépopulation ne donne qu'un produit nul, & que la consommation mal entendue donne un produit négatif. Quand j'entends un François & un Anglois, tout fiers de la Grandeur de leurs Capitales, disputer entr'eux, lequel de Paris ou de Londres contient le plus d'habitants, c'est, pour moi, comme s'ils disputoient ensemble, lequel des deux Peuples a l'honneur d'être le plus mal gouverné.

Etudiez un Peuple hors de ses Villes, ce n'est qu'ainsi que vous le connoîtrez. Ce n'est rien de voir la forme apparente d'un Gouvernement, fardée par l'appareil de l'administration, & par le jargon des Administrateurs, si l'on n'en étudie aussi la nature par les effets qu'il produit sur le Peuple, & dans tous les degrés de l'administration. La différence de la forme au fond, se trouvant partagée entre tous ces degrés, ce n'est qu'en les embrassant tous, qu'on connoît cette différence. Dans tel Pays, c'est par les manœuvres des Subdélégués qu'on commence à sentir l'esprit du Ministere ; dans tel autre, il faut voir élire les Membres du Parlement, pour juger s'il est vrai que la Nation soit libre ; dans quelque Pays que ce soit, il est impossible que qui n'a vu que les Villes connoisse le Gouvernement, attendu que l'esprit n'en est jamais le même, pour la Ville & pour la campagne. Or, c'est la campagne qui fait le Pays, & c'est le Peuple de la campagne qui fait la Nation.

Cette étude des divers Peuples dans leurs Provinces reculées, & dans la simplicité de leur génie originel, donne une observation générale bien favorable à mon épigraphe, & bien consolante pour le cœur humain. C'est que toutes les Nations ainsi observées, paroissent en valoir beaucoup mieux ; plus elles se rapprochent de la nature, plus

la bonté domine dans leur caractere ; ce n'est qu'en se renfermant dans les Villes, ce n'est qu'en s'altérant à force de culture, qu'elles se dépravent, & qu'elles changent en vices agréables & pernicieux quelques défauts plus grossiers que malfaisants.

De cette observation résulte un nouvel avantage dans la maniere de voyager que je propose, en ce que les jeunes gens, séjournant peu dans les grandes Villes où regne une horrible corruption, sont moins exposés à la contracter, & conservent parmi des hommes plus simples, & dans des Sociétés moins nombreuses, un jugement plus sûr, un goût plus sain, des mœurs plus honnêtes. Mais, au reste, cette contagion n'est guere à craindre pour mon Emile : il a tout ce qu'il faut pour s'en garantir. Parmi toutes les précautions que j'ai prises pour cela, je compte pour beaucoup l'attachement qu'il a dans le cœur.

On ne sait plus ce que peut le véritable amour sur les inclinations des jeunes gens ; parce que, ne le connoissant pas mieux qu'eux, ceux qui les gouvernent les en détournent. Il faut pourtant qu'un jeune homme aime, ou qu'il soit débauché. Il est aisé d'en imposer par les apparences. On me citera mille jeunes gens qui, dit-on, vivent fort chastement sans amour ; mais qu'on me cite un homme fait, un véritable homme qui dise avoir ainsi passé sa jeunesse, &

qui soit de bonne foi. Dans toutes les vertus, dans tous les devoirs, on ne cherche que l'apparence ; moi je cherche la réalité : & je suis trompé s'il y a, pour y parvenir, d'autres moyens que ceux que je donne.

L'idée de rendre Emile amoureux avant de le faire voyager, n'est pas de mon invention : voici le trait qui me l'a suggérée.

J'étois à Venise, en visite chez le Gouverneur d'un jeune Anglois. C'étoit en hiver, nous étions autour du feu. Le Gouverneur reçoit ses Lettres de la Poste. Il les lit, & puis en relit une tout haut à son Eleve : elle étoit en Anglois ; je n'y compris rien ; mais, durant la lecture, je vis le jeune homme déchirer de très-belles manchettes de point qu'il portoit, & les jetter au feu l'une après l'autre, le plus doucement qu'il put, afin qu'on ne s'en apperçût pas. Surpris de ce caprice, je le regarde au visage, & crois y voir de l'émotion ; mais les signes extérieurs des passions, quoiqu'assez semblables chez tous les hommes, ont des différences nationales, sur lesquelles il est facile de se tromper. Les Peuples ont divers langages sur le visage, aussi-bien que dans la bouche. J'attends la fin de la lecture, & puis montrant au Gouverneur les poignets nuds de son Eleve, qu'il cachoit pourtant de son mieux, je lui dis : peut-on savoir ce que cela signifie ?

Le Gouverneur voyant ce qui s'étoit passé, se mit à rire, embrassa son Eleve d'un air de satisfaction, & après avoir obtenu son consentement, il me donna l'explication que je souhaitois.

Les manchettes, me dit-il, que M. John vient de déchirer, sont un présent qu'une Dame de cette Ville lui a fait il n'y a pas long-temps. Or, vous saurez que M. John est promis dans son Pays à une jeune Demoiselle pour laquelle il a beaucoup d'amour, & qui en mérite encore davantage. Cette Lettre est de la mere de sa maîtresse, & je vais vous en traduire l'endroit qui a causé le dégât dont vous avez été le témoin.

„ Luci ne quitte point les manchettes de „ Lord John. Miss Betti Roldham vint hier „ passer l'après-midi avec elle, & voulut „ à toute force travailler à son ouvrage. Sa- „ chant que Luci s'étoit levée aujourd'hui „ plus tôt qu'à l'ordinaire, j'ai voulu voir ce „ qu'elle faisoit, & je l'ai trouvée occupée „ à défaire tout ce qu'avoit fait hier Miss „ Betti. Elle ne veut pas qu'il y ait dans „ son présent un seul point d'une autre „ main que la sienne.

M. John sortit un moment après pour prendre d'autres manchettes, & je dis à son Gouverneur : vous avez un Eleve d'un excellent naturel ; mais parlez-moi vrai. La lettre de la mere de Miss Luci n'est-elle

elle point arrangée ? n'est-ce point un expédient de votre façon contre la Dame aux manchettes ? Non, me dit-il, la chose est réelle : je n'ai pas mis tant d'art à mes soins ; j'y ai mis de la simplicité, du zele, & Dieu a beni mon travail.

Le trait de ce jeune homme n'est point sorti de ma mémoire ; il n'étoit pas propre à ne rien produire dans la tête d'un rêveur comme moi.

Il est temps de finir. Ramenons Lord John à Miss Luci, c'est-à-dire, Emile à Sophie. Il lui rapporte, avec un cœur non moins tendre qu'avant son départ, un esprit plus éclairé, & il rapporte dans son Pays l'avantage d'avoir connu les Gouvernemens par tous leurs vices, & les Peuples par toutes leurs vertus. J'ai même pris soin qu'il se liât dans chaque Nation avec quelque homme de mérite par un trait d'hospitalité à la maniere des Anciens, & je ne serai pas fâché qu'il cultive ces connoissances par un commerce de lettres. Outre qu'il peut être utile, & qu'il est toujours agréable d'avoir des correspondances dans les Pays éloignés, c'est une excellente précaution contre l'empire des préjugés nationaux, qui, nous attaquant toute la vie, ont tôt ou tard quelque prise sur nous. Rien n'est plus propre à leur ôter cette prise que le commerce désintéressé des gens sensés qu'on estime, lesquels n'ayant point ces préjugés, & les

combattant par les leurs, nous donnent les moyens d'oppofer fans ceffe les uns aux autres, & de nous garantir ainfi de tous. Ce n'eft point la même chofe de commercer avec les Etrangers chez nous ou chez eux. Dans le premier cas, ils ont toujours pour le Pays où ils vivent, un ménagement qui leur fait déguifer ce qu'ils en penfent, ou qui leur en fait penfer favorablement, tandis qu'ils y font : de retour chez eux, ils en rabattent, & ne font que juftes. Je ferois bien aife que l'Etranger que je confulte eût vu mon Pays, mais je ne lui en demanderai fon avis que dans le fien.

APRÈS avoir prefque employé deux ans à parcourir quelques-uns des grands Etats de l'Europe, & beaucoup plus des petits; après en avoir appris les deux ou trois principales Langues; après y avoir vu ce qu'il y a de vraiment curieux, foit en Hiftoire naturelle, foit en Gouvernement, foit en Arts, foit en Hommes, Emile dévoré d'impatience, m'avertit que notre terme approche. Alors je lui dis : Hé bien, mon ami, vous vous fouvenez du principal objet de nos voyages; vous avez vu, vous avez obfervé. Quel eft enfin le réfultat de vos obfervations? A quoi vous fixez-vous?

Ou je me suis trompé dans ma méthode, ou il doit me répondre à peu près ainsi :

» A quoi je me fixe ! A rester tel que » vous m'avez fait être, & à n'ajouter vo- » lontairement aucune autre chaîne à celle » dont me chargent la Nature & les loix. » Plus j'examine l'ouvrage des hommes » dans leurs institutions, plus je vois qu'à » force de vouloir être indépendants ils se » font esclaves, & qu'ils usent leur liber- » té même en vains efforts pour l'assurer. » Pour ne pas céder au torrent des cho- » ses, ils se font mille attachements ; puis si- » tôt qu'ils veulent faire un pas, ils ne peu- » vent, & sont étonnés de tenir à tout. Il » me semble que pour se rendre libre on » n'a rien à faire ; il suffit de ne pas vouloir » cesser de l'être. C'est vous, ô mon maître, » qui m'avez fait libre en m'apprenant à » céder à la nécessité ! Quelle vienne quand » il lui plaît, je m'y laisse entraîner sans » contrainte ; & comme je ne veux pas la » combattre, je ne m'attache à rien pour » me retenir. J'ai cherché dans nos voyages » si je trouverois quelque coin de terre où » je pusse être absolument mien ; mais en » quel lieu parmi les hommes ne dépend- » on plus de leurs passions ? Tout bien » examiné, j'ai trouvé que mon souhait » même étoit contradictoire : car dussé-je » ne tenir à autre chose, je tiendrois au » moins à la terre où je me serois fixé ; ma

» vie feroit attachée à cette terre, comme
» celle des Dryades l'étoit à leurs arbres:
» j'ai trouvé qu'Empire & Liberté étant
» deux mots imcompatibles, je ne pouvois
» être maître d'une chaumiere, qu'en cef-
» fant de l'être de moi.

Hoc erat in votis modus agri non ita magnus.

» Je me fouviens que mes biens furent
» la caufe de nos recherches. Vous prou-
» viez très-folidement que je ne pouvois
» garder à la fois ma richeffe & ma liber-
» té; mais quand vous vouliez que je fuffe
» à la fois libre & fans befoins, vous vou-
» liez deux chofes incompatibles; car je
» je ne faurois me tirer de la dépendance des
» hommes, qu'en rentrant fous celle de la
» nature. Que ferai-je donc avec la fortune
» que mes parents m'ont laiffée? Je com-
» mencerai par n'en point dépendre; je re-
» lâcherai tous les liens qui m'y attachent:
» fi on me la laiffe, elle me reftera; fi on
» me l'ôte, on ne m'entraînera point avec
» elle. Je ne me tourmenterai point pour
» la retenir; mais je refterai ferme à ma
» place: riche ou pauvre, je ferai libre.
» Je ne le ferai point feulement en tel Pays,
» en telle Contrée, je le ferai par toute
» la terre. Pour moi, toutes les chaînes de
» l'opinion font brifées; je ne connois que
» celles de la néceffité. J'appris à les por-
» ter dès ma naiffance, & je les porterai

» jusqu'à la mort, car je suis homme; & » pourquoi ne saurois-je pas les porter » étant libre, puisqu'étant esclave il les » faudroit bien porter encore, & celles de » l'esclavage pour surcroît?

» Que m'importe ma condition sur la » terre? que m'importe où que je sois? » par-tout où il y a des hommes, je suis » chez mes freres, par-tout où il n'y en a » pas, je suis chez moi. Tant que je pour- » rai rester indépendant & riche, j'ai du » bien pour vivre, & je vivrai. Quand mon » bien m'assujettira, je l'abandonnerai sans » peine; j'ai des bras pour travailler, & » je vivrai. Quand mes bras me manque- » ront, je vivrai si l'on me nourrit, je mour- » rai si l'on m'abandonne: je mourrai bien » aussi quoiqu'on ne m'abandonne pas; car la » mort n'est pas une peine de la pauvreté, » mais une loi de la nature. Dans quelque » temps que la mort vienne, je la défie; el- » le ne me surprendra jamais faisant des » préparatifs pour vivre; elle ne m'empê- » chera jamais d'avoir vécu.

» Voilà, mon pere, à quoi je me fixe. » Si j'étois sans passions, je serois dans » mon état d'homme, indépendant comme » Dieu même, puisque, ne voulant que ce » qui est, je n'aurois jamais à lutter contre » la destinée. Au moins, je n'ai qu'une » chaîne; c'est la seule que je porterai ja- » mais, & je puis m'en glorifier. Venez

» muq. Il n'eſt pas vrai qu'il ne tire aucun » profit des loix ; elles lui donnent le courage d'être juſte, même parmi les méchants. » Il n'eſt pas vrai qu'elles ne l'ont pas rendu » libre, elles lui ont appris à régner ſur lui.

» Ne dis donc pas que m'importe où » que je ſois ? Il t'importe d'être où tu peux » remplir tous tes devoirs, & l'un de ces » devoirs eſt l'attachement pour le lieu de » ta naiſſance. Tes compatriotes te protégerent enfant, tu dois les aimer étant » homme. Tu dois vivre au milieu d'eux, » ou du moins en lieu d'où tu puiſſes leur » être utile autant que tu peux l'être, & » où ils ſachent où te prendre ſi jamais ils » ont beſoin de toi. Il y a telle circonſtance où un homme peut être plus utile à » ſes concitoyens hors de ſa Patrie, que » s'il vivoit dans ſon ſein. Alors il doit n'écouter que ſon zele, & ſupporter ſon » exil ſans murmure ; cet exil même eſt un » de ſes devoirs. Mais toi, bon Emile, à » qui rien n'impoſe ces douloureux ſacrifices, toi qui n'as pas pris le triſte emploi » de dire la vérité aux hommes, va vivre » au milieu d'eux, cultive leur amitié dans » un doux commerce, ſois leur bienfaiteur, leur modele : ton exemple leur » ſervira plus que tous nos livres, & le » bien qu'ils te verront faire les touchera » plus que tous nos vains diſcours.

» Je ne t'exhorte pas pour cela d'aller

» vivre

„ vivre dans les grandes Villes ; au con-
„ traire, un des exemples que les bons doi-
„ vent donner aux autres, est celui de la
„ vie patriarchale & champêtre, la pre-
„ miere vie de l'homme, la plus paisible,
„ la plus naturelle & la plus douce à qui
„ n'a pas le cœur corrompu. Heureux,
„ mon jeune ami, le pays où l'on n'a pas
„ besoin d'aller chercher la paix dans un
„ désert ! Mais où est ce pays ? Un hom-
„ me bienfaisant satisfait mal son penchant
„ au milieu des Villes, où il ne trouve
„ presque à exercer son zele que pour des
„ intrigants, ou pour des frippons. L'ac-
„ cueil qu'on y fait aux fainéants qui vien-
„ nent y chercher fortune, ne fait qu'a-
„ chever de dévaster le pays qu'au con-
„ traire il faudroit repeupler au dépens
„ des Villes. Tous les hommes qui se re-
„ tirent de la grande Société, sont utiles
„ précisément parce qu'ils s'en retirent,
„ puisque tous ses vices lui viennent d'ê-
„ tre trop nombreuse. Ils sont encore uti-
„ les lorsqu'ils peuvent ramener dans les
„ lieux déserts la vie, la culture, & l'amour
„ de leur premier état. Je m'attendris en
„ songeant combien de leur simple retraite
„ Emile & Sophie peuvent répandre de
„ bienfaits autour d'eux ; combien ils peu-
„ vent vivifier la campagne, & ranimer le
„ zele éteint de l'infortuné villageois. Je
„ crois voir le peuple se multiplier, les

„ champs ſe fertiliſer, la terre prendre une „ nouvelle parure, la multitude & l'abon- „ dance transformer les travaux en fêtes, „ les cris de joie & les bénédictions s'éle- „ ver du milieu des jeux autour du couple „ aimable qui les a ranimés. On traite l'âge „ d'or de chimere, & c'en ſera toujours une „ pour quiconque a le cœur & le goût gâ- „ tés. Il n'eſt pas même vrai qu'on le re- „ grette, puiſque ces regrets ſont toujours „ vains. Que faudroit-il donc pour le faire „ renaître? Une ſeule choſe, mais impoſſi- „ ble, ce ſeroit de l'aimer.

„ Il ſemble déja renaître autour de l'ha- „ bitation de Sophie; vous ne ferez qu'ache- „ ver enſemble ce que ſes dignes parents ont „ commencé. Mais, cher Emile, qu'une vie ſi „ douce ne te dégoûte pas des devoirs péni- „ bles, ſi jamais ils te ſont impoſés. Sou- „ viens-toi que les Romains paſſoient de la „ charrue au Conſulat. Si le Prince ou l'Etat „ t'appelle au ſervice de la Patrie, quitte tout „ pour aller remplir, dans le poſte qu'on t'aſ- „ ſigne, l'honorable fonction de Citoyen. Si „ cette fonction t'eſt onereuſe, il eſt un moyen „ honnête & ſûr de t'en affranchir; c'eſt de „ la remplir avec aſſez d'intégrité, pour „ qu'elle ne te ſoit pas long temps laiſſée. Au „ reſte, crains peu l'embarras d'une pareille „ charge: tant qu'il y aura des hommes de ce „ ſiecle, ce n'eſt pas toi qu'on viendra cher- „ cher pour ſervir l'Etat.

Que ne m'eſt-il permis de peindre le retour d'Emile auprès de Sophie, & la fin de leurs amours, ou plutôt le commencement de l'amour conjugal qui les unit ? amour fondé ſur l'eſtime qui dure autant que la vie, ſur les vertus qui ne s'effacent point avec la beauté, ſur les convenances des caracteres qui rendent le commerce aimable, & prolongent dans la vieilleſſe le charme de la premiere union. Mais tous ces détails pourroient plaire ſans être utiles, & juſqu'ici je ne me ſuis permis de détails agréables que ceux dont j'ai cru voir l'utilité. Quitterois-je cette regle à la fin de ma tâche? Non, je ſens auſſi-bien que ma plume eſt laſſée. Trop foible pour des travaux de ſi longue haleine, j'abandonnerois celui-ci s'il étoit moins avancé: pour ne pas le laiſſer imparfait. Il eſt temps que j'acheve.

Enfin je vois naître le plus charmant des jours d'Emile, & le plus heureux des miens; je vois couronner mes ſoins, & je commence d'en goûter le fruit. Le digne couple s'unit d'une chaîne indiſſoluble, leur bouche prononce, & leur cœur confirme des ſerments qui ne ſeront point vains: ils ſont époux. En revenant du Temple ils ſe laiſſent conduire; ils ne ſavent où ils ſont, où ils vont, ce qu'on fait autour d'eux. Ils n'entendent point, ils ne répondent que des mots confus, leurs yeux troublés ne voient plus rien. O délire! ô foibleſſe humaine!

Le ſentiment du bonheur écraſe l'homme ; il n'eſt pas aſſez fort pour le ſupporter.

Il y a bien peu de gens qui ſachent, un jour de mariage, prendre un ton convenable avec les nouveaux époux. La morne décence des uns, & le propos léger des autres, me ſemblent également déplacés. J'aimerois mieux qu'on laiſsât ces jeunes cœurs ſe replier ſur eux-mêmes, & ſe livrer à une agitation qui n'eſt pas ſans charme, que de les en diſtraire ſi cruellement pour les attriſter par une fauſſe bienſéance, ou pour les embarraſſer par de mauvaiſes plaiſanteries qui, duſſent-elles leur plaire en tout autre temps, leur ſont très-ſûrement importunes un pareil jour.

Je vois mes deux jeunes gens, dans la douce langueur qui les trouble, n'écouter aucun des diſcours qu'on leur tient : moi, qui veux qu'on jouiſſe de tous les jours de la vie, leur en laiſſerai-je perdre un ſi précieux ? Non, je veux qu'ils le goûtent, qu'ils le ſavourent, qu'il ait pour eux ſes voluptés. Je les arrache à la foule indiſcrete qui les accable ; & les menant promener à l'écart, je les rappelle à eux-mêmes en leur parlant d'eux. Ce n'eſt pas ſeulement à leurs oreilles que je veux parler, c'eſt à leurs cœurs ; & je n'ignore pas quel eſt le ſujet unique dont ils peuvent s'occuper ce jour-là.

Mes enfants, leur dis-je, en les prenant

tous deux par la main, il y a trois ans que j'ai vu naître cette flamme vive & pure, qui fait votre bonheur aujourd'hui. Elle n'a fait qu'augmenter sans cesse; je vois dans vos yeux qu'elle est à son dernier degré de véhémence, elle ne peut plus que s'affoiblir. Lecteur, ne voyez-vous pas les transports, les emportements, les serments d'Emile, l'air dédaigneux dont Sophie dégage sa main de la mienne, & les tendres protestations que leurs yeux se font mutuellement de s'adorer jusqu'au dernier soupir? Je les laisse faire, & puis je reprends.

J'ai souvent pensé que si l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on auroit le paradis sur la terre. Cela ne s'est jamais vu jusqu'ici. Mais si la chose n'est pas tout-à-fait impossible, vous êtes bien dignes l'un & l'autre de donner un exemple que vous n'aurez reçu de personne, & que peu d'époux sauront imiter. Voulez-vous, mes enfants, que je vous dise un moyen que j'imagine pour cela, & que je crois être le seul possible?

Ils se regardent, en souriant & se moquant de ma simplicité. Emile me remercie nettement de ma recette, en disant qu'il croit que Sophie en a une meilleure, & que, quant à lui, celle-là lui suffit. Sophie approuve, & paroît tout aussi confiante. Cependant, à travers son air de raillerie, je crois démêler un peu de curiosité. J'examine

Emile : ses yeux ardents dévorent les charmes de son épouse ; c'est la seule chose dont il soit curieux, & tous mes propos ne l'embarrassent guere. Je souris à mon tour, en disant en moi-même : je saurai bientôt te rendre attentif.

La différence presqu'imperceptible de ces mouvements secrets, en marque une bien caractéristique dans les deux sexes, & bien contraire aux préjugés reçus : c'est que généralement les hommes sont moins constants que les femmes, & se rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme, & s'en inquiete ; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre, pour le garder, tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, & rarement avec le même succès. L'attachement & les soins gagnent les cœurs ; mais ils ne les recouvrent guere. Je reviens à ma recette contre le refroidissement de l'amour dans le mariage.

Elle est simple & facile, reprends-je : c'est de continuer d'être amants quand on est époux. En effet, dit Emile, en riant du secret, elle ne nous sera pas pénible.

Plus pénible à vous qui parlez, que vous ne pensez peut-être. Laissez-moi, je vous prie, le temps de m'expliquer.

Les nœuds qu'on veut trop serrer, rompent. Voilà ce qui arrive à celui du ma-

riage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impose aux deux époux, est le plus saint de tous les droits; mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux sur l'autre, est de trop. La contrainte & l'amour vont mal ensemble, & le plaisir ne se commande pas. Ne rougissez point, ô Sophie, & ne songez pas à fuir. A Dieu ne plaise que je veuille offenser votre modestie! mais il s'agit du destin de vos jours. Pour un si grand objet, souffrez, entre un époux & un pere, des discours que vous ne supporteriez pas ailleurs.

Ce n'est pas tant la possession que l'assujettissement qui rassasie, & l'on garde pour une fille entretenue un bien plus long attachement que pour une femme. Comment a-t-on pu faire un devoir des plus tendres caresses, & un droit des plus doux témoignages de l'amour? C'est le desir mutuel qui fait le droit, la nature n'en connoît point d'autre. La loi peut restreindre ce droit, mais elle ne sauroit l'étendre. La volupté est si douce par elle-même! doit-elle recevoir de la triste gêne la force qu'elle n'aura pu tirer de ses propres attraits? Non, mes enfants, dans le mariage les cœurs sont liés, mais les corps ne sont point asservis. Vous vous devez la fidélité, non la complaisance. Chacun des deux ne peut être qu'à l'autre; mais nul des deux ne doit être à l'autre qu'autant qu'il lui plaît.

S'il est donc vrai, cher Emile, que vous vou-

lez être l'amant de votre femme, qu'elle soit toujours votre maîtresse & la sienne : soyez amant heureux, mais respectueux ; obtenez tout de l'amour sans rien exiger du devoir, & que les moindres faveurs ne soient jamais pour vous des droits, mais des graces. Je sais que la pudeur fuit les aveux formels, & demande d'être vaincue;mais avec de la délicatesse & du véritabe amour, l'amant se trompe-t-il sur la volonté secrete ? Ignore-t-il quand le cœur & les yeux accordent ce que la bouche feint de refuser ? Que chacun des deux, toujours maître de sa personne & de ses caresses, ait droit de ne les dispenser à l'autre qu'à sa propre volonté. Souvenez-vous toujours que, même dans le mariage, le plaisir n'est légitime que quand le desir est partagé. Ne craignez pas, mes enfants, que cette Loi vous tienne éloignés; au contraire, elle vous rendra tous deux plus attentifs à vous plaire, & préviendra la satiété. Bornés uniquement l'un à l'autre, la nature & l'amour vous rapprocheront assez.

A ces propos & d'autres semblables, Emile se fâche, se récrie ; Sophie honteuse tient son éventail sur ses yeux, & ne dit rien. Le plus mécontent des deux, peut-être, n'est pas celui qui se plaint le plus. J'insiste impitoyablement : je fais rougir Emile de son peu de délicatesse ; je me rends caution pour Sophie qu'elle accepte pour sa part le traité. Je la provoque à parler : on se doute bien qu'elle n'ose me démentir. Emile

inquiet consulte les yeux de sa jeune épouse : il les voit, à travers leurs embarras, pleins d'un trouble voluptueux qui le rassure contre le risque de la confiance. Il se jette à ses pieds, baise avec transport la main qu'elle lui tend, & jure que, hors la fidélité promise, il renonce à tout autre droit sur elle. Sois, lui dit-il, chere épouse, l'arbitre de mes plaisirs comme tu l'es de mes jours & de ma destinée. Dût ta cruauté me coûter la vie, je te rends mes droits les plus chers. Je ne veux rien devoir à ta complaisance ; je veux tout tenir de ton cœur.

Bon Emile, rassure-toi : Sophie est trop généreuse elle-même pour te laisser mourir victime de ta générosité.

Le soir, prêt à les quitter, je leur dis, du ton le plus grave qu'il m'est possible : souvenez-vous tous deux que vous êtes libres, & qu'il n'est pas ici question des devoirs d'époux ; croyez-moi, point de fausse déférence. Emile, veux tu venir ? Sophie le permet. Emile en fureur voudra me battre. Et vous, Sophie, qu'en dites-vous ? faut-il que je l'emmene ? La menteuse en rougissant dira qu'oui. Charmant & doux mensonge, qui vaut mieux que la vérité !

Le lendemain.... L'image de la félicité ne flatte plus les hommes ; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne savent plus sentir ce qui est touchant, ni voir ce qui est aimable.

Vous qui, pour peindre la volupté, n'imaginez jamais que d'heureux amants, nageant dans le sein des délices, que vos tableaux sont encore imparfaits ! Vous n'en avez que la moitié la plus grossiere ; les plus doux attraits de la volupté n'y sont point. O qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux, unis sous d'heureux auspices, sortant du lit nuptial, & portant à la fois dans leurs regards languissants & chastes l'ivresse des doux plaisirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable sécurité de l'innocence, & la certitude alors si charmante de couler ensemble le reste de leurs jours ? Voilà l'objet le plus ravissant qui puisse être offert au cœur de l'homme ; voilà le vrai tableau de la volupté ! Vous l'avez vu cent fois sans le reconnoître ; vos cœurs endurcis ne sont plus faits pour l'aimer. Sophie heureuse & paisible passe le jour dans les bras de sa tendre mere ; c'est un repos bien doux à prendre, après avoir passé la nuit dans ceux d'un époux.

Le sur-lendemain j'apperçois déja quelque changement de scene. Emile veut paroître un peu mécontent : mais à travers cette affectation, je remarque un empressement si tendre, & même tant de soumission, que je n'en augure rien de bien fâcheux. Pour Sophie, elle est plus gaie que la veille ; je vois briller dans ses yeux un air satisfait. Elle est charmante avec Emile ; elle lui fait presque des agaceries dont il n'est que plus dépité.

Ces changements sont peu sensibles, mais ils ne m'échappent pas : je m'en inquiete, j'interroge Emile en particulier ; j'apprends qu'à son grand regret, & malgré toutes ses instances, il a fallu faire lit à part la nuit précédente. L'impérieuse s'est hâtée d'user de son droit. On a un éclaircissement : Emile se plaint amérement, Sophie plaisante ; mais enfin le voyant prêt à se fâcher tout de bon, elle lui jette un regard plein de douceur & d'amour, & me serrant la main, ne prononce que ce seul mot, mais d'un ton qui va chercher l'ame ; *l'ingrat !* Emile est si bête qu'il n'entend rien à cela. Moi je l'entends : j'écarte Emile, & je prends à son tour Sophie en particulier.

Je vois, lui dis je, la raison de ce caprice. On ne sauroit avoir plus de délicatesse, ni l'employer plus mal-à-propos. Chere Sophie, rassurez-vous ; c'est un homme que je vous ai donné, ne craignez pas de le prendre pour tel : vous avez eu les prémices de sa jeunesse ; il ne l'a prodiguée à personne : il la conservera long-temps pour vous.

„ Il faut, ma chere enfant, que je vous „ explique mes vues dans la conversation „ que nous eûmes tous trois avant-hier. „ Vous n'y avez peut-être apperçu qu'un „ art de ménager vos plaisirs pour les ren- „ dre durables. O Sophie ! elle eut un au- „ tre objet plus digne de mes soins. En de- „ venant votre époux, Emile est devenu

„ votre chef; c'eſt à vous d'obéir, ainſi l'a „ voulu la nature. Quand la femme reſſem„ ble à Sophie, il eſt pourtant bon que „ l'homme ſoit conduit par elle : c'eſt enco„ re une loi de la nature; & c'eſt pour vous „ rendre autant d'autorité ſur ſon cœur, „ que ſon ſexe lui en donne ſur votre per„ ſonne, que je vous ai fait l'arbitre de ſes „ plaiſirs. Il vous en coûtera des privations „ pénibles; mais vous régnerez ſur lui, ſi „ vous ſavez régner ſur vous : & ce qui „ s'eſt déja paſſé me montre que cet art dif„ ficile n'eſt pas au deſſus de votre courage. „ Vous régnerez long-temps par l'amour, ſi „ vous rendez vos faveurs rares & précieu„ ſes, ſi vous ſavez les faire valoir. Vou„ lez-vous voir votre mari ſans ceſſe à vos „ pieds ? tenez-le toujours à quelque diſ„ tance de votre perſonne. Mais dans votre „ ſévérité, mettez de la modeſtie, & non „ pas du caprice : qu'il vous voie réſervée, „ & non pas fantaſque; gardez qu'en mé„ nageant ſon amour, vous ne le faſſiez „ douter du vôtre. Faites-vous chérir par „ vos faveurs, & reſpecter par vos refus; qu'il „ honore la chaſteté de ſa femme, ſans avoir „ à ſe plaindre de ſa froideur.

„ C'eſt ainſi, mon enfant, qu'il vous don„ nera ſa confiance, qu'il écoutera vos avis, „ qu'il vous conſultera dans ſes affaires, & „ ne réſoudra rien ſans en délibérer avec „ vous. C'eſt ainſi que vous pouvez le rap-

„ peller à la sagesse quand il s'égare, le ra-
„ mener par une douce persuasion, vous
„ rendre aimable pour vous rendre utile ;
„ employer la coquetterie aux intérêts de
„ la vertu, & l'amour au profit de la raison.

„ Ne croyez pas, avec tout cela, que cet
„ art même puisse vous servir toujours.
„ Quelque précaution qu'on puisse pren-
„ dre, la jouissance use les plaisirs, & l'a-
„ mour avant tous les autres. Mais quand
„ l'amour a duré long-temps, une douce ha-
„ bitude en remplit le vuide, & l'attrait de
„ la confiance succede aux transports de la
„ passion. Les enfants forment entre ceux
„ qui leur ont donné l'être, une liaison non
„ moins douce, & souvent plus forte que
„ l'amour même. Quand vous cesserez d'ê-
„ tre la maîtresse d'Emile, vous serez sa
„ femme & son amie ; vous serez la mere
„ de ses enfants. Alors, au lieu de votre
„ premiere réserve, établissez entre vous la
„ plus grande intimité ? plus de lit à part,
„ plus de refus, plus de caprice. Devenez
„ tellement sa moitié, qu'il ne puisse plus
„ se passer de vous, & que, si-tôt qu'il vous
„ quitte, il se sente loin de lui-même. Vous
„ qui fites si bien régner les charmes de la
„ vie domestique dans la maison paternelle,
„ faites les régner ainsi dans la vôtre. Tout
„ homme qui se plaît dans sa maison, aime
„ sa femme. Souvenez vous que si votre
„ époux vit heureux chez lui, vous serez
„ une femme heureuse.

„ Quant à préſent, ne ſoyez pas ſi ſé-
„ vere à votre amant ; il a mérité plus de
„ complaiſance ; il s'offenſeroit de vos allar-
„ mes : ne ménagez plus ſi fort ſa ſanté aux
„ dépens de ſon bonheur, & jouiſſez du
„ vôtre. Il ne faut point attendre le dégoût,
„ ni rebuter le deſir ; il ne faut point re-
„ fuſer pour refuſer, mais pour faire valoir
„ ce qu'on accorde.

Enſuite les réuniſſant, je dis devant elle à ſon jeune époux ; il faut bien ſupporter le joug qu'on s'eſt impoſé. Méritez qu'il vous ſoit rendu léger. Sur-tout, ſacrifiez aux graces, & n'imaginez pas vous rendre plus aimable en boudant. La paix n'eſt pas difficile à faire, & chacun ſe doute aiſément des conditions. Le traité ſe ſigne par un baiſer ; après quoi je dis à mon Eleve : cher Emile, un homme a beſoin toute ſa vie de conſeil & de guide. J'ai fait de mon mieux pour remplir juſqu'à préſent ce devoir envers vous ; ici finit ma longue tâche, & commence celle d'un autre. J'abdique aujourd'hui l'autorité que vous m'avez confiée, & voici déſormais votre Gouverneur.

Peu à peu le premier délire ſe calme, & leur laiſſe goûter en paix les charmes de leur nouvel état. Heureux amants, dignes époux ! Pour honorer leurs vertus, pour peindre leur félicité, il faudroit faire l'hiſtoire de leur vie. Combien de fois, contemplant en eux mon ouvrage, je me ſens ſaiſi d'un ra-

vissement qui fait palpiter mon cœur! Combien de fois je joins leurs mains dans les miennes, en bénissant la Providence, & poussant d'ardents soupirs! que de baisers j'applique sur ces deux mains qui se serrent! De combien de larmes de joie ils me les sentent arroser! ils s'attendrissent à leur tour, en partageant mes transports. Leurs respectables parents jouissent encore une fois de leur jeunesse dans celle de leurs enfants; il recommencent, pour ainsi dire, de vivre en eux, ou plutôt ils connoissent pour la premiere fois le prix de la vie: ils maudissent leurs anciennes richesses qui les empêcherent au même âge de goûter d'un sort si charmant. S'il y a du bonheur sur la terre, c'est dans l'asyle où nous vivons qu'il faut le chercher.

Au bout de quelques mois Emile entre un matin dans ma chambre, & me dit en m'embrassant: mon Maître, félicitez votre enfant; il espere avoir bientôt l'honneur d'être pere. O quels soins vont être imposés à notre zele, & que nous allons avoir besoin de vous! A Dieu ne plaise que je vous laisse encore élever le fils, après avoir élevé le pere! A Dieu ne plaise qu'un devoir si saint & si doux, soit jamais rempli par un autre que moi, dussé-je aussi bien choisir pour lui, qu'on a choisi pour moi-même: mais restez le maître des jeunes maîtres. Conseillez-nous, gouvernez-nous; nous serons dociles: tant que je vivrai,

j'aurai besoin de vous. J'en ai plus besoin que jamais, maintenant que mes fonctions d'homme commencent. Vous avez rempli les vôtres : guidez-moi pour vous imiter, & reposez-vous : il en est temps.

FIN.

TABLE

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce quatrieme Tome.

n. désigne les notes.

Livres,

Fin de la Table du quatrième & dernier Tome.





